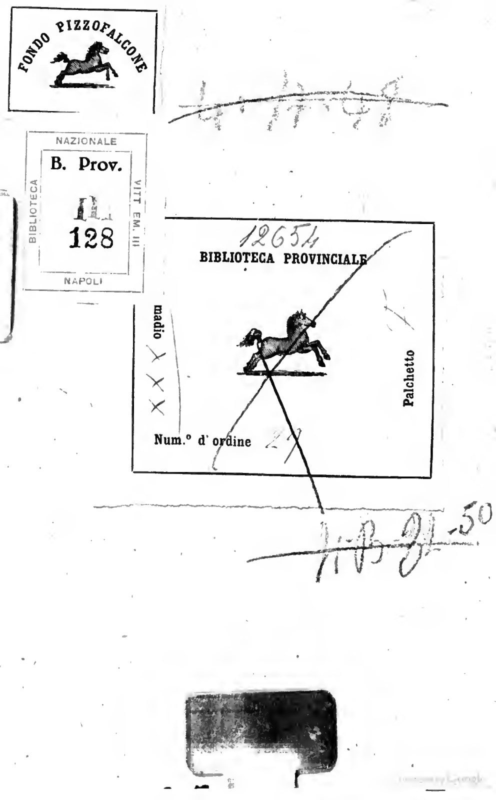
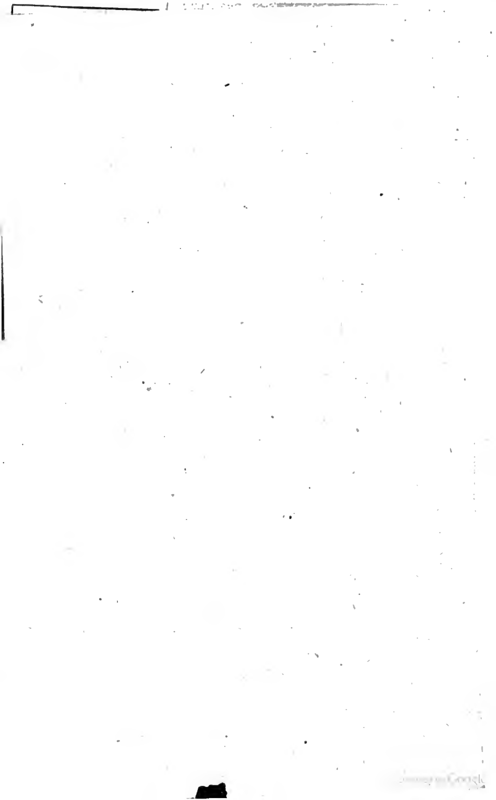

VITTORIO EM. III





ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME I.

ŒUVRES

POSTHUMES

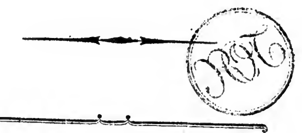
DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

HISTOIRE
DE MON TEMPS.

TOME I.



Amsterdam, 1789.

AVANT-PROPOS.

LA plupart des Hiſtoires que nous avons, ſont des compilations de menſonges mêlés de quelques vérités. De ce nombre prodigieux de faits qui nous ont été tranſmis, on ne peut compter pour avérés que ceux qui ont fait époque, ſoit de l'élévation, ou de la chûte des Empires. Il paroît indubitable que la bataille de Salamine s'eſt donnée, & que les Perſes ont été vaincus par les Grecs. Il n'y a aucun doute qu'Alexandre le Grand n'ait ſubjugué l'Empire de Darius; que les Romains n'aient vaincu les Carthaginois, Antiochus & Perſée; cela eſt d'autant plus évident, qu'ils ont poſſédé tous ces États. L'Hiſtoire acquiert plus de foi dans ce qu'elle rapporte des guerres civiles de Marius & de Sylla, de Pompée & de Céſar, d'Auguſte & d'Antoine, par l'authenticité des auteurs contemporains qui nous ont décrit ces événemens. On n'a point de doute ſur le bouleverſement de

l'Empire d'Occident & sur celui d'Orient; car on voit naître & se former des royaumes du démembrement de l'Empire Romain; mais lorsque la curiosité nous invite à descendre dans le détail des faits de ces temps reculés, nous nous précipitons dans un labyrinthe plein d'obscurités & de contradictions, & nous n'avons point de fil pour en trouver l'issue. L'amour du merveilleux, le préjugé des historiens, le zèle mal-entendu pour leur patrie, leur haine pour les nations qui leur étoient opposées, toutes ces différentes passions qui ont guidé leur plume, & les temps de beaucoup postérieurs aux événemens, où ils ont écrit, ont si fort altéré les faits en les déguisant, qu'avec des yeux de lynx même on ne parviendroit pas à les dévoiler à présent.

Cependant dans la foule d'auteurs de l'antiquité, l'on distingue avec satisfaction la description que Xénophon fait de la retraite des dix-mille qu'il avoit commandés & ramenés lui-même en Grèce. Thucydide jouit à-peu-près des mêmes avantages. Nous sommes charmés de trou-

ver dans les fragmens qui nous reſtent de Polybe, l'ami & le compagnon de Scipion l'Africain, les faits qu'il nous raconte, dont lui-même a été le témoin. Les Lettres de Cicéron à ſon ami Atticus portent le même caractère; c'eſt un des acteurs de ces grandes ſcènes qui parle. Je n'oublierai point les Commentaires de Céſar, écrits avec la noble ſimplicité d'un grand homme, & quoi qu'en ait dit Hirtius, les relations des autres hiſtoriens ſont en tout conformes aux événemens décrits dans ces Commentaires; mais depuis Céſar, l'Hiſtoire ne contient que des panégyriques ou des ſatyres. La barbarie des temps ſuivans a fait un cahos de l'Hiſtoire du Bas-Empire, & l'on ne trouve d'intéreſſant que les Mémoires écrits par la fille de l'Empereur Alexis Comnène, parce que cette Princeſſe rapporte ce qu'elle a vu. Depuis, les moines, qui ſeuls avoient quelque connoiſſance, ont laiſſé des Annales trouvées dans leurs couvens, qui ont ſervi à l'Hiſtoire d'Allemagne; mais quels matériaux pour l'Hiſtoire! Les François ont eu un Évêque de Tours, un Joinville,

& le Journal de l'Étoile, foibles ouvrages de compilateurs qui écrivoient ce qu'ils apprenoient au hazard, mais qui difficilement pouvoient être bien inſtruits. Depuis la renaiſſance des Lettres, la paſſion d'écrire s'eſt changée en fureur. Nous n'avons que trop de Mémoires, d'Anecdotes & de Relations, parmi leſquelles il faut s'en tenir au petit nombre d'auteurs qui ont eu des charges, qui ont été eux-mêmes acteurs, qui ont été attachés à la Cour, ou qui ont eu la permiſſion des Souverains de fouiller dans les archives, tels que le ſage Préſident de Thou, Philippe de Comines, Vargas, fiſcal du Concile de Trente, Mademoiſelle d'Orléans, le Cardinal de Retz, &c. Ajoutons-y les Lettres de M. d'Eſtrades, les Mémoires de M. de Torcy, monumens curieux, ſur-tout ce dernier qui nous développe la vérité de ce teſtament de Charles II, Roi d'Eſpagne, ſur lequel les ſentimens ont été ſi partagés.

Ces réflexions ſur l'incertitude de l'Hiſtoire, dont je me ſuis ſouvent occupé, m'ont fait naître l'idée de tranſmettre à la

poſtérité les faits principaux auxquels j'ai eu part, ou dont j'ai été témoin, afin que ceux qui à l'avenir gouverneront cet État, puiſſent connoître la vraie ſituation des choſes lorſque je parvins à la Régence, les cauſes qui m'ont fait agir, mes moyens, les trames de nos ennemis, les négociations, les guerres, & ſur-tout les belles actions de nos officiers par leſquelles ils ſe ſont acquis l'immortalité à juſte titre.

Depuis les révolutions qui bouleverſèrent premiérement l'Empire d'Occident, enſuite celui d'Orient; depuis les ſuccès immenſes de Charlemagne; depuis l'époque brillante du règne de Charles-Quint; après les troubles que la Réforme cauſa en Allemagne & qui durèrent trente années; enfin après la guerre qui s'alluma à cauſe de la ſucceſſion d'Eſpagne, il n'eſt aucun événement plus remarquable & plus intéreſſant que celui que produiſit la mort de l'Empereur Charles VI, dernier mâle de la maiſon d'Habſpourg.

La Cour de Vienne ſe vit attaquée par un Prince auquel elle ne pouvoit ſuppoſer aſſez de force pour tenter une entrepriſe

aussi difficile. Bientôt il se forma une conjuration de Rois & de Souverains, tous résolus à partager cette immense succession. La couronne impériale passa dans la maison de Bavière, & lorsqu'il sembloit que les événemens concouroient à la ruine de la jeune Reine de Hongrie, cette Princesse, par sa fermeté & par son habileté, se tira d'un pas aussi dangereux, & soutint sa Monarchie en sacrifiant la Silésie & une petite partie du Milanois : c'étoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'une jeune Princesse, qui à peine parvenue au trône, saisit l'esprit du Gouvernement, & devint l'ame de son Conseil.

Cet ouvrage-ci étant destiné pour la postérité, me délivre de la gêne de respecter les vivans, & d'observer de certains ménagemens incompatibles avec la franchise de la vérité : il me sera permis de dire, sans retenue & tout haut, ce que l'on pense tout bas. Je peindrai les Princes tels qu'ils sont, sans prévention pour ceux qui ont été mes alliés, & sans haine pour ceux qui ont été mes ennemis; je ne parlerai de moi-même que lorsque la nécef-

ſité m'y obligera, & l'on me permettra, à l'exemple de Céſar, de faire mention de ce qui me regarde, en perſonne tierce, pour éviter l'odieux de l'égoïſme. C'eſt à la poſtérité à nous juger; mais ſi nous ſommes ſages, nous devons la prévenir en nous jugeant rigoureuſement nous-mêmes. Le vrai mérite d'un bon Prince eſt d'avoir un attachement ſincère au bien public, d'aimer ſa patrie & la gloire: je dis la gloire; car l'heureux inſtinct qui anime les hommes du déſir d'une bonne réputation, eſt le vrai principe des actions héroïques: c'eſt le nerf de l'ame, qui la réveille de ſa léthargie, pour la porter aux entrepriſes utiles, néceſſaires & louables.

Tout ce qu'on avance dans ces Mémoires, ſoit à l'égard des négociations, des lettres de Souverains, ou de traités ſignés, a ſes preuves conſervées dans les archives. On peut répondre des faits militaires comme témoin oculaire: telle relation de bataille a été différée de deux ou trois jours, pour la rendre plus exacte & plus véridique.

La poſtérité verra peut-être avec ſurpriſe dans ces Mémoires les récits de traités faits & rompus. Quoique ces exemples ſoient communs, cela ne juſtifieroit point l'auteur de cet ouvrage, s'il n'avoit d'autres raiſons meilleures pour excuſer ſa conduite.

L'intérêt de l'État doit ſervir de règle aux Souverains. Les cas de rompre les alliances ſont ceux, 1°. où l'allié manque à remplir ſes engagemens, 2°. Où l'allié médite de vous tromper, & où il ne vous reſte de reſſource que de le prévenir. 3°. Une force majeure qui vous opprime & vous force à rompre vos traités. 4°. Enfin l'inſuffiſance des moyens pour continuer la guerre. Par je ne ſais quelle fatalité ces malheureuſes richeſſes influent ſur tout. Les Princes ſont les eſclaves de leurs moyens; l'intérêt de l'État leur ſert de loi, & cette loi eſt inviolable. Si le Prince eſt dans l'obligation de ſacrifier ſa perſonne même au ſalut de ſes ſujets, à plus forte raiſon doit-il leur ſacrifier des liaiſons dont la continuation leur deviendroit préjudiciable. Les exemples de pareils traités

rompus se rencontrent communément. Notre intention n'est pas de les justifier tous. J'ose pourtant avancer qu'il en est de tels, que la nécessité, ou la sagesse, la prudence, ou le bien des peuples obligeoit de transgresser, ne restant aux Souverains que ce moyen-là d'éviter leur ruine. Si François I avoit accompli le traité de Madrid, il auroit, en perdant la Bourgogne, établi un ennemi dans le cœur de ses États. C'étoit réduire la France dans l'état malheureux où elle étoit du temps de Louis XI & de Louis XII. Si après la bataille de Muhlberg, gagnée par Charles-Quint, la Ligue Protestante d'Allemagne ne s'étoit pas fortifiée de l'appui de la France, elle n'auroit pu éviter de porter les chaînes que l'Empereur lui préparoit de longue main. Si les Anglois n'avoient pas rompu l'alliance, si contraire à leurs intérêts, par laquelle Charles II s'étoit uni avec Louis XIV, leur puissance couroit risque d'être diminuée, d'autant plus que, dans la balance politique de l'Europe, la France l'auroit emporté de beaucoup sur l'Angleterre. Les sages, qui prévoient les

effets dans les caufes, doivent à temps s'oppofer à ces caufes, fi diamétralement oppofées à leurs intérêts. Qu'on me permette de m'expliquer exactement fur cette matière délicate, que l'on n'a guère traitée dogmatiquement. Il me paroît clair & évident qu'un particulier doit être attaché fcrupuleufement à fa parole, l'eût-il même donnée inconfidérément. Si on lui manque, il peut recourir à la protection des loix, & quoi qu'il en arrive, ce n'eft qu'un individu qui fouffre; mais à quels tribunaux un Souverain prendra-t-il recours, fi un autre Prince viole envers lui fes engagemens ? La parole d'un particulier n'entraîne que le malheur d'un feul homme; celle des Souverains, des calamités générales pour des nations entières. Ceci fe réduit à cette queftion : Vaut-il mieux que le peuple périffe, ou que le Prince rompe fon traité ? Quel feroit l'imbécille qui balanceroit pour décider cette queftion ? Vous voyez par les cas que nous venons d'expofer, qu'avant de porter un jugement décifif fur les actions d'un Prince, il faut commencer par examiner mûre-

ment les circonſtances où il s'eſt trouvé, la conduite de ſes alliés, les reſſources qu'il pouvoit avoir, ou qui lui manquoient pour remplir ſes engagemens. Car, comme nous l'avons déjà dit, le bon ou le mauvais état des finances ſont comme le pouls des États, qui influent plus qu'on ne le croit ni qu'on ne le ſait, dans les opérations politiques & militaires. Le public, qui ignore ces détails, ne juge que ſur les apparences, & ſe trompe par conſéquent dans ſes déciſions; la prudence empêche qu'on ne le déſabuſe, parce que ce ſeroit le comble de la démence d'ébruiter ſoi-même par vaine gloire la partie foible de l'État: les ennemis, charmés d'une pareille découverte, ne manqueroient pas d'en profiter. La ſageſſe exige donc qu'on abandonne au public la liberté de ſes jugemens téméraires, & que ne pouvant ſe juſtifier pendant ſa vie, ſans compromettre l'intérêt de l'État, l'on ſe contente de ſe légitimer aux yeux déſintéreſſés de la poſtérité.

Peut-être ne ſera-t-on pas fâché que j'ajoute quelques réflexions générales à ce

que je viens de dire, ſur les événemens qui ſont arrivés de mon temps. J'ai vu que les petits États peuvent ſe ſoutenir contre les plus grandes Monarchies, lorſque ces États ont de l'induſtrie, & beaucoup d'ordre dans leurs affaires. Je trouve que les grands Empires ne vont que par des abus, qu'ils ſont remplis de confuſion, & qu'ils ne ſe ſoutiennent que par leurs vaſtes reſſources & par la force intrinsèque de leur maſſe. Les intrigues qui ſe font dans ces Cours, perdroient des Princes moins puiſſans : elles nuiſent toujours; mais elles n'empêchent pas que de nombreuſes armées ne conſervent leur poids. J'obſerve que toutes les guerres portées loin des frontières de ceux qui les entreprennent, n'ont pas les mêmes ſuccès que celles qui ſe font à portée de la patrie. Ne ſeroit-ce pas par un ſentiment naturel dans l'homme, qui ſent qu'il eſt plus juſte de ſe défendre que de dépouiller ſon voiſin? Mais peut-être la raiſon phyſique l'emporte-t-elle ſur la morale, par la difficulté de pourvoir aux vivres dans un trop grand éloignement de la frontière,

tière,

tière, à fournir à temps les recrues, les remontes, les habillemens, les munitions de guerre, &c. Ajoutons encore, que plus les troupes sont aventurées dans des pays lointains, plus elles craignent qu'on ne leur coupe la retraite, ou qu'on ne la leur rende difficile. Je m'apperçois de la supériorité marquée de la flotte Angloise sur celle des François & des Espagnols réunie, & je m'étonne comment la marine de Philippe II ayant eu autrefois cet ascendant sur celle des Anglois & des Hollandois, n'a pas conservé d'aussi grands avantages. Je remarque encore avec surprise que tous ces armemens de mer sont plus pour l'ostentation que pour l'effet, & qu'au-lieu de protéger le commerce, ils ne l'empêchent pas de se détruire. D'un côté se présente le Roi d'Espagne, souverain de Potose, obéré en Europe, créancier à Madrid de ses officiers & de ses domestiques ; de l'autre, le Roi d'Angleterre, qui répand à pleine main ses guinées, que trente ans d'industrie avoient accumulées dans la Grande-Bretagne, pour soutenir la

Reine de Hongrie & la Pragmatique-Sanction, indépendamment de quoi cette Reine de Hongrie est obligée de sacrifier quelques provinces pour sauver le reste. La capitale du Monde Chrétien s'ouvre au premier venu, & le Pape n'osant pas accabler d'anathêmes ceux qui le font contribuer, est obligé de les bénir. L'Italie est inondée d'étrangers, qui se battent pour la subjuguer. L'exemple des Anglois entraîne comme un torrent les Hollandois dans cette guerre qui leur est étrangère ; & ces républicains qui du temps que des Héros, les Eugène, les Marlborough commandoient leurs armées, y envoyoient des députés pour régler les opérations militaires, n'en envoient point lorsqu'un Duc de Cumberland se trouve à la tête de leurs troupes. Le Nord s'embrase & produit une guerre funeste à la Suède. Le Danemarck s'anime, s'agite & se calme. La Saxe change deux fois de parti ; elle ne gagne rien ni avec les uns ni avec les autres, sinon qu'elle attire les Prussiens dans ses États & qu'elle se ruine. Un conflit d'événe-

mens change les causes de la guerre ; cependant les effets continuent, quoique le motif ait cessé. La fortune passe rapidement d'un parti dans l'autre ; mais l'ambition & le désir de la vengeance nourrissent & entretiennent le feu de la guerre. Il semble voir une partie de joueurs qui veulent avoir leur revanche, & ne quittent le jeu qu'après s'être entiérement ruinés. Si l'on demandoit à un Ministre Anglois, quelle rage vous oblige à prolonger la guerre? C'est que la France ne pourra plus fournir aux frais de la campagne prochaine, répondroit-il. Si l'on faisoit la même question à un Ministre François, la réponse seroit à-peu-près semblable. Ce qu'il y a de déplorable dans cette politique, c'est qu'elle se joue de la vie des hommes, & que le sang humain, répandu avec profusion, l'est inutilement. Encore si par la guerre on pouvoit parvenir à fixer solidement les frontières, & à maintenir cette balance des pouvoirs si nécessaire entre les Souverains de l'Europe, on pourroit regarder ceux qui ont péri comme des victimes

ſacrifiées à la tranquillité & à la ſûreté publique. Mais qu'on s'envie des provinces en Amérique, ne voilà-t-il pas toute l'Europe entraînée dans des partis différens pour ſe battre ſur mer & ſur terre. Les ambitieux devroient conſidérer ſur-tout, que les armes & la diſcipline militaire étant à-peu-près les mêmes en Europe, & les alliances mettant pour l'ordinaire l'égalité des forces entre les parties belligérantes, tout ce que les Princes peuvent attendre de leurs plus grands avantages dans les temps où nous vivons, c'eſt d'acquérir par des ſuccès accumulés, ou quelque petite ville ſur les frontières, ou une banlieue qui ne rapporte pas les intérêts des dépenſes de la guerre, & dont la population n'approche pas du nombre des citoyens péris dans les campagnes.

Quiconque a des entrailles, & enviſage ces objets de ſang-froid, doit être ému des maux que les hommes d'État cauſent aux peuples, faute d'y réfléchir, ou bien entraînés par leurs paſſions. La raiſon nous preſcrit une règle ſur ce ſujet,

dont, ce me ſemble, aucun homme d'État ne doit s'écarter : c'eſt de ſaiſir l'occaſion, & d'entreprendre lorſqu'elle eſt favorable ; mais de ne point la forcer en abandonnant tout au hazard. Il y a des momens qui demandent qu'on mette toute ſon activité en jeu pour en profiter ; mais il y en a d'autres où la prudence veut qu'on reſte dans l'inaction. Cette matière exige la plus profonde réflexion, parce que non-ſeulement il faut bien examiner l'état des choſes, mais qu'il faut encore prévoir toutes les ſuites d'une entrepriſe, & peſer les moyens que l'on a avec ceux de ſes ennemis, pour juger leſquels l'emportent dans la balance. Si la raiſon n'y décide pas ſeule, & que la paſſion s'en mêle, il eſt impoſſible que d'heureux ſuccès ſuivent une pareille entrepriſe. La Politique demande de la patience, & le chef-d'œuvre d'un homme habile eſt de faire chaque choſe en ſon temps & à propos. L'Hiſtoire ne nous fournit que trop d'exemples de guerres légérement entrepriſes ; il n'y a qu'à ſe rappeller la vie

de François I, & lire ce que Brantome dit être le ſujet de ſa malheureuſe expédition du Milanois, où ce Roi fut fait priſonnier à Pavie : il n'y a qu'à voir combien peu Charles-Quint profita de l'occaſion qui ſe préſentoit à lui, après la bataille de Muhlberg, pour ſubjuguer l'Allemagne : il n'y a qu'à voir l'Hiſtoire de Fréderic V, Électeur Palatin, pour ſe convaincre de la précipitation avec laquelle il s'engagea dans une entrepriſe bien au-deſſus de ſes forces. Et dans nos derniers temps, qu'on ſe rappelle la conduite de Maximilien de Bavière, qui dans la guerre de Succeſſion, lorſque ſon pays étoit, pour ainſi dire, bloqué par les alliés, ſe rangea du parti des François, pour ſe voir dépouiller de ſes États. Et plus récemment Charles XII, Roi de Suède, nous fournit un exemple plus frappant encore des ſuites funeſtes que l'entêtement & la fauſſe conduite des Souverains attire ſur les ſujets. L'Hiſtoire eſt l'école des Princes ; c'eſt à eux de s'inſtruire des fautes des ſiècles paſſés, pour les éviter, & pour apprendre qu'il

faut ſe former un ſyſtême & le ſuivre pied à pied, & que celui qui a le mieux calculé ſa conduite, eſt le ſeul qui puiſſe l'emporter ſur ceux qui agiſſent moins conſéquemment que lui.

INTRODUCTION.

État de la Prusse à la mort de Fréderic Guillaume I. Caractères des Princes de l'Europe, de leurs Ministres, de leurs Généraux. Idée de leurs forces, de leurs ressources & de leur influence dans les affaires de l'Europe. État des sciences & des beaux-arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maison d'Autriche.

A La mort de Fréderic Guillaume I, roi de Prusse, les revenus de l'état ne montoient qu'à sept millions quatre cents mille écus. La population dans toutes les provinces pouvoit aller à trois millions d'ames (1). Le feu roi avoit laissé dans ses épargnes huit millions sept cent mille écus, point de dettes, les finances bien administrées, mais peu de ressources; la balance du commerce perdoit annuellement un million 1740.

(1) C'est un nombre rond que le roi met ici; la véritable population n'alla en 1740 qu'à 2,240,000 personnes.

deux cent mille écus, qui passoient dans l'étranger. L'armée étoit forte de soixante & seize mille hommes, dont à-peu-près vingt-six mille étrangers ; ce qui prouve que c'étoit un effort, & que trois millions d'habitans ne pouvoient pas fournir à recruter même cinquante mille hommes, sur-tout en temps de guerre. Le feu roi n'étoit entré en aucune alliance, pour laisser à son successeur les mains libres sur le choix de celles qu'il voudroit former, & qui après sa mort seroient les plus avantageuses à l'état.

L'Europe étoit en paix, à l'exception de l'Angleterre & de l'Espagne, qui se faisoient la guerre dans le Nouveau-Monde pour deux oreilles angloises que les Espagnols avoient coupées, & qui dépensoient des sommes immenses pour des objets de contrebande, bien indignes des grands efforts que faisoient ces deux nations. L'empereur Charles VI venoit de faire la paix avec les Turcs à Belgrade, par la médiation de M. de Villeneuve, ministre de France à Constantinople. Par cette paix, l'empereur cédoit à l'empire Ottoman le royaume de Servie, une partie de la Moldavie, & l'importante ville de Belgrade. Les dernières années du règne de Charles VI avoient été si malheureuses, qu'il s'étoit vu dépouiller du royaume de Naples, de la Sicile, & d'une partie du Milanois, par les François, les Espagnols & les Sardes. Il avoit de plus, cédé à la France,

par la paix de 1737, le duché de Lorraine, que la maison du duc son gendre avoit possédé de temps immémorial. Par ce traité, l'empereur donnoit des provinces, & la France de vaines garanties, à l'exception de la Toscane, qui doit être envisagée comme une possession précaire. La France garantissoit à l'empereur une loi domestique qu'il avoit publiée pour sa succession, si connue en Europe sous le nom de la *Pragmatique-Sanction*. Cette loi devoit assurer à sa fille l'indivisibilité de sa succession. On a sans doute lieu d'être surpris en trouvant la fin du règne de Charles VI si inférieure à l'éclat qu'il jeta à son commencement. La cause des infortunes de ce prince ne doit s'attribuer qu'à la perte du prince Eugène : après la mort de ce grand homme, il n'y eut personne pour le remplacer. L'état manqua de nerf & tomba dans la langueur & dans le dépérissement. Charles VI avoit reçu de la nature les qualités qui font le bon citoyen, mais il n'en avoit aucune de celles qui font le grand homme : il étoit généreux, mais sans discernement ; d'un esprit borné & sans pénétration ; il avoit de l'application, mais sans génie ; de sorte qu'en travaillant beaucoup, il faisoit peu ; il possédoit bien le droit germanique ; parlant plusieurs langues, & sur-tout le latin, dans lequel il excelloit ; bon père, bon mari, mais bigot & superstitieux comme tous les princes de la

maison d'Autriche. On l'avoit élevé pour obéir & non pour commander. Ses miniſtres l'amu-ſoient à juger les procès du conſeil-aulique, à s'attacher ponctuellement aux minuties du cérémonial & de l'étiquette de la maiſon de Bourgogne : & tandis qu'il s'occupoit de ces bagatelles, ou que ce prince perdoit ſon temps à la chaſſe, ſes miniſtres, véritablement maîtres de l'état, diſpoſoient de tout deſpotiquement.

La fortune de la maiſon d'Autriche avoit fait paſſer à ſon ſervice le prince Eugène de Savoie, dont nous venons de parler. Ce prince avoit porté le petit collet en France. Louis XIV lui refuſa un bénéfice : Eugène demanda une compagnie de dragons ; il ne l'obtint pas non plus, parce qu'on méconnoiſ-ſoit ſon génie, & que les jeunes ſeigneurs de la cour lui avoient donné le ſobriquet de dame Claude. Eugène voyant que toutes les portes de la fortune lui étoient interdites, quitta ſa mère, madame de Soiſſons, & la France, pour offrir ſes ſervices à l'empereur Léopold : il devint colonel, & reçut un régiment ; ſon mé-rite perça rapidement. Les ſervices ſignalés qu'il rendit, & la ſupériorité de ſes talens, l'éle-vèrent dans peu aux premiers grades militaires. Il devint généraliſſime, préſident du conſeil de guerre, & enfin premier miniſtre de l'em-pereur Charles VI. Ce prince ſe trouva donc chef de l'armée impériale ; il gouverna, non-

ſeulement les provinces Autrichiennes, mais l'empire même, & proprement il étoit empereur. Tant que le prince Eugène conſerva la vigueur de ſon eſprit, les armes & les négociations des Autrichiens proſpérèrent; mais lorſque l'âge & les infirmités l'eurent affoibli, cette tête qui avoit ſi long-temps travaillé pour le bien de la maiſon impériale, fut hors d'état de continuer ce même travail, & de lui rendre les mêmes ſervices. Quelles réflexions humiliantes pour notre vanité! Un Condé, un Eugène, un Marlborough voient l'extinction de leur eſprit précéder celle de leur corps, & les plus vaſtes génies finiſſent par l'imbécillité! pauvres humains, enſuite glorifiez-vous ſi vous l'oſez!.. La décadence des forces du prince Eugène fut l'époque des intrigues de tous les miniſtres Autrichiens. Le comte de Zintzendorff acquit le plus de crédit ſur l'eſprit de ſon maître; il travailloit peu, il aimoit la bonne chère. C'étoit l'Apicius de la cour impériale; & l'empereur diſoit que les bons ragoûts de ſon miniſtre, lui faiſoient de mauvaiſes affaires. Ce miniſtre étoit haut & fier; il ſe croyoit un Agrippa, un Mécène. Les princes de l'empire étoient indignés de la dureté de ſon gouvernement; en cela bien différent du prince Eugène, qui n'employant que la douceur, avoit ſu mener plus ſûrement le corps germanique à ſes fins.

Lorſque le comte de Zintzendorff fut employé aû congrès de Cambrai, il crut avoir pénétré le caractère du cardinal de Fleury. Le François, plus habile que l'Allemand, le joua ſous la jambe, & Zintzendorff retourna à Vienne, perſuadé qu'il gouverneroit la cour de Verſailles comme celle de l'empereur. Peu de temps après, le prince Eugène, qui voyoit l'empereur toujours occupé des moyens de ſoutenir ſa Pragmatique-Sanction, lui dit que la ſeule façon de l'aſſurer, étoit d'entretenir cent quatre-vingt mille hommes, & qu'il indiqueroit les fonds pour le payement de cette augmentation, ſi l'empereur y vouloit conſentir. Le génie de l'empereur, ſubjugué par celui d'Eugène, n'oſoit rien lui refuſer. L'augmentation de quarante mille hommes fut réſolue, & bientôt l'armée ſe trouva complette. Les comtes de Zintzendorff & de Staremberg, ennemis du prince Eugène, repréſentèrent à l'empereur que ſes pays foulés par des contributions énormes ne pouvoient ſuffire à l'entretien d'une ſi groſſe armée, & qu'à moins de vouloir ruiner de fond en comble l'Autriche, la Bohême, & les autres provinces, il falloit réformer l'augmentation. Charles VI, qui ne connoiſſoit rien aux finances non plus qu'au pays qu'il gouvernoit, ſe laiſſa entraîner par ſes miniſtres, & licencia ces quarante mille hommes nouvellement levés, à la veille

du décès d'Auguste I., roi de Pologne.

Deux candidats se présentèrent pour occuper ce trône vacant. L'un c'étoit Auguste, électeur de Saxe, fils du dernier roi de Pologne, soutenu par l'empereur des Romains, l'impératrice de Russie, l'argent & les troupes Saxonnes. L'autre étoit Stanislas Leckzinski, appellé par les vœux des Polonois, & protégé par Louis XV, son gendre ; mais le secours qu'il tira de la France se réduisit à quatre bataillons. Il vit la Pologne ; il fut assiégé à Dantzick ; il ne put s'y maintenir ; & renonça pour la seconde fois au triste honneur de porter le nom de roi dans une république où régnoit l'anarchie.

Le comte de Zintzendorff comptoit si fort sur l'esprit pacifique du cardinal de Fleury, qu'il engagea légérement sa cour dans les troubles de la Pologne. Le plaisir de donner la couronne de Pologne coûta à l'empereur trois royaumes & quelques belles provinces. Déjà les François avoient passé le Rhin, déjà ils assiégoient Kehl, qu'à Vienne on faisoit des paris sur leur inaction. Cette guerre qu'on entreprit, fut l'ouvrage de la vanité, & la paix qui s'ensuivit, celui de la foiblesse. Le nom du prince Eugène, qui en imposoit encore, soutint les armes des Autrichiens sur le Rhin, les campagnes de 1734 & de 1735, & bientôt après il finit de vivre, mais trop tard pour sa gloire.

Deux emplois qui avoient été réunis par le prince Eugène, le commandement de l'armée & la présidence du conseil de guerre, furent séparés. Le comte de Harrach eut la charge de président, & Kœnigseck, Wallis, Seckendorff, Neuperg, Schmettau, Khevenhuller & le prince de Hildbourghausen briguèrent l'honneur dangereux de commander les armées impériales. Quelle tâche de lutter contre la réputation du prince Eugène & de remplir une place qu'il avoit si bien occupée! D'ailleurs ces généraux étoient aussi divisés entr'eux que les successeurs d'Alexandre. Pour suppléer au mérite qui leur manquoit, ils avoient recours à l'intrigue : Seckendorff & le prince de Hildbourghausen s'appuyoient du crédit de l'impératrice & d'un ministre nommé Bartenstein, natif d'Alsace, de petite extraction, mais laborieux, & qui avec deux associés, Knorr & Weber, formoient un triumvirat qui gouvernoit alors les affaires de l'empereur. Khevenhuller avoit un parti dans le conseil de guerre, & Wallis, qui se faisoit gloire de haïr & d'être haï de tout le monde, n'en avoit aucun. Les Russes étoient alors en guerre avec les Turcs; les succès des premiers enflammoient le courage des Autrichiens. Bartenstein crut qu'on pourroit chasser les Turcs de l'Europe; Seckendorff visoit au commandement de l'armée. Ces deux personnes, sous prétexte que l'empereur

pereur devoit aſſiſter les Ruſſes, ſes alliés, contre l'ennemi du nom chrétien, plongèrent la maiſon d'Autriche dans un abyme de malheurs. Tout le monde vouloit conſeiller l'empereur ; ſes miniſtres, l'impératrice, le duc de Lorraine, chacun tracaſſoit de ſon côté. Il émanoit du conſeil impérial chaque jour de nouveaux projets d'opérations : les cabales des grands qui ſe contrecarroient & la jalouſie des généraux firent manquer toutes les entrepriſes. Les ordres que les généraux recevoient de la cour ſe contrediſoient les uns les autres, ou bien obligeoient ces généraux à des opérations impraticables. Ce déſordre domeſtique devint plus funeſte aux armes Autrichiennes que la puiſſance des Infideles. A Vienne, on expoſoit le Vénérable, tandis qu'on perdoit les batailles en Hongrie, & l'on avoit recours aux preſtiges de la ſuperſtition, pour réparer les fautes de la malhabileté. Seckendorff fut empriſonné à la fin de ſa première campagne, à cauſe, diſoit-on, que ſon héréſie attiroit le courroux céleſte. Kœnigseck, après avoir commandé la ſeconde année, fut fait grand-maitre de l'impératrice, ce qui fit dire à Wallis, qui eût le commandement la troiſième année, que ſon premier prédéceſſeur avoit été encoffré, que le ſecond étoit devenu eunuque du ſerrail, & qu'il lui reſtoit d'avoir la tête tranchée. Il ne ſe trompa guère ; car après avoir perdu la bataille de

Crutzka, il fut enfermé au château de Brunn. Neuperg, que l'empereur & le duc de Lorraine avoient inſtamment conjuré d'accélérer la paix, la conclud avec les Turcs à Belgrade; & pour récompenſe, fut à ſon retour confiné au château de Glatz. Ainſi la cour de Vienne n'oſant pas remonter à la cauſe de ſes malheurs, auxquels tout ce que la cour avoit de plus auguſte avoit contribué, pour ſe conſoler elle puniſſoit les inſtrumens ſubalternes de ſes infortunes.

1739. Après la concluſion de cette paix, l'armée Autrichienne ſe trouva dans un état de délabrement affreux: elle avoit fait des pertes conſidérables à Widdin, à Meudia, à Panchova, au Timoc, à Crutzka: l'air mal-ſain, les eaux bourbeuſes avoient occaſionné des maladies contagieuſes, & la proximité des Turcs lui avoit communiqué la peſte; elle étoit en même temps ruinée & découragée. Après la paix, la plus grande partie des troupes demeura en Hongrie; mais leur nombre ne paſſoit pas quarante-trois mille combattans: perſonne ne penſa à recompléter l'armée. L'empereur n'avoit d'ailleurs que ſeize mille hommes en Italie, douze mille au plus en Flandres, & cinq ou ſix régimens répandus dans les pays héréditaires. Au-lieu donc que cette armée devoit faire le nombre de cent ſoixante & quinze mille hommes, l'effectif ne montoit pas à quatre-vingt-deux mille. On avoit ſupputé, l'année 1733, que l'empereur pou-

voit avoir vingt huit millions de revenus ; il en avoit bien perdu depuis, & les dépenfes de deux guerres confécutives l'avoient abymé de dettes, qu'il avoit peine d'acquitter avec vingt millions de revenus qui lui reftoient. Outre cela fes finances étoient dans la plus grande confufion. Une méfintelligence ouverte régnoit entre fes miniftres ; la jaloufie divifoit les généraux, & l'empereur lui-même découragé par tant de mauvais fuccès, étoit dégoûté de la vanité des grandeurs. Cependant l'empire Autrichien, malgré fes vices & fes foibles cachés, figuroit encore en 1740 en Europe, au nombre des puiffances les plus formidables : l'on confidéroit fes reffources, & qu'une bonne tête y pouvoit tout changer ; en attendant, fa fierté fuppléoit à fa force, & fa gloire paffée à fon humiliation préfente.

Il n'en étoit pas de même de la France. Depuis l'année 1672, ce royaume ne s'étoit pas trouvé dans une fituation plus brillante ; il devoit une partie de fes avantages à la fage adminiftration du cardinal de Fleury. Louis XIV avoit placé ce cardinal, alors ancien évêque de Fréjus, en qualité de précepteur auprès de fon petit-fils. Les prêtres font auffi ambitieux que les autres hommes, & fouvent plus raffinés. Après la mort du duc d'Orléans, régent du royaume, Fleury fit exiler le duc de Bourbon qui occupoit cette place, pour la remplir lui-

même. Il mettoit plus de prudence que d'activité dans sa manière de gouverner : du lit de ses maîtresses il persécutoit les Jansénistes ; il ne vouloit que des évêques orthodoxes, & cependant, dans une grande maladie qu'il fit, il refusa les Sacremens de l'Église. Richelieu & Mazarin avoient épuisé ce que la pompe & le faste peuvent donner de considération. Fleury fit, par contraste, consister sa grandeur dans la simplicité. Ce cardinal ne laissa qu'une assez mince succession à ses neveux ; mais il les enrichit par d'immenses bienfaits, que le roi répandit sur eux. Ce premier ministre préféroit les négociations à la guerre, parce qu'il étoit fort dans les intrigues, & qu'il ne savoit pas commander les armées : il affectoit d'être pacifique, pour devenir l'arbitre plutôt que le vainqueur des rois ; hardi dans ses projets, timide dans leur exécution ; économe des revenus de l'état, & doué d'un esprit d'ordre : qualités qui le rendirent utile à la France, dont les finances étoient épuisées par la guerre de succession & par une administration vicieuse. Il négligea trop le militaire, & fit trop de cas des gens de finance ; de son temps, la marine étoit presque anéantie, & les troupes de terre si fort négligées, qu'elles ne purent pas tendre leurs tentes la première campagne de l'année 1733. Avec quelques bonnes parties pour l'administration intérieure, ce ministre passoit en Europe pour foible & fourbe,

vices qu'il tenoit de l'église où il avoit été élevé. Cependant la bonne économie de ce cardinal avoit procuré au royaume les moyens de se libérer d'une partie des dettes immenses, contractées sous le règne de Louis XIV. Il répara les désordres de la régence; & à force de temporiser, la France se releva du bouleversement qu'avoit causé le systême de Law.

Il falloit vingt années de paix à cette monarchie pour respirer après tant de calamités. Chauvelin, sous-ministre, qui travailloit sous le cardinal, tira le royaume de son inaction: il fit résoudre la guerre que la France entreprit l'année 1733, dont le roi Stanislas étoit le prétexte, mais par laquelle la France gagna la Lorraine. Les courtisans de Versailles disoient que Chauvelin avoit escamoté la guerre au cardinal, mais que le cardinal lui avoit escamoté la paix. Chauvelin, encouragé & triomphant de ce que son coup d'essai avoit si bien réussi, se flatta de pouvoir devenir le premier dans l'état. Il falloit accabler celui qui l'étoit : il n'épargna point les calomnies pour noircir ce prélat dans l'esprit de Louis XV; mais ce prince, subordonné au cardinal qu'il croyoit encore son précepteur, lui rendît compte de tout. Chauvelin fut la victime de son ambition. Sa place fut donnée par le cardinal à Mr. Amelot, homme sans génie, auquel le premier ministre se confioit hardiment, parce qu'il n'avoit pas les talens

d'un homme dangereux. La longue paix dont la France avoit joui, avoit interrompu dans son militaire la succession des grands généraux. Mr. de Villars, qui avoit commandé la première campagne en Italie, étoit mort. Mrs de Broglio, de Noailles, de Coigny étoient des hommes médiocres; Maillebois ne les surpassoit pas. Mr. de Noailles étoit accusé de manquer de cet instinct belliqueux qui se confie en ses propres forces: il trouva un jour une épée pendue à sa porte, avec cette inscription: *Point homicide ne seras*. Les talens du maréchal de Saxe n'étoient pas encore développés. Le maréchal de Belle-Isle étoit de tous les militaires, celui qui avoit le plus séduit le public; on le regardoit comme le soutien de la discipline militaire. Son génie étoit vaste, son esprit brillant, son courage audacieux; son métier étoit sa passion, mais il se livroit sans réserve à son imagination: il faisoit les projets, son frère les rédigeoit; on appelloit le maréchal, l'imagination, & son frère, le bon sens.

Depuis la paix de Vienne, la France étoit l'arbitre de l'Europe. Ses armées avoient triomphé en Italie comme en Allemagne. Son ministre Ville-Neuve avoit conclu la paix de Belgrade: elle tenoit la cour de Vienne, celle de Madrid & celle de Stockholm dans une espèce de dépendance. Ses forces militaires consistoient en 180 bataillons, chacun de 600 hommes; 224

efcadrons, à 100 têtes ; ce qui fait le nombre de 130,400 combattans, outre 36,000 hommes de milice. Sa marine étoit confidérable ; elle pouvoit mettre 80 vaiffeaux de différent rang en mer, y compris les frégates ; & pour le fervice de cette flotte, on comptoit jufqu'à 60,000 matelots enclaffés. Les revenus du royaume montoient en 1740, à 60,000,000 d'écus, dont on décomptoit 10,000,000 affectés au payement des intérêts des dettes de la couronne, qui venoient encore de la guerre de fucceffion. Le cardinal de Fleury appelloit les fermiers-généraux qui étoient à la tête de cette recette, les quarante colonnes de l'état, parce qu'il envifageoit la richeffe de ces traitans, comme la reffource la plus fûre du royaume. L'efpèce d'hommes la plus utile à la fociété, qu'on appelle le peuple, & qui cultive les terres, étoit pauvre & obérée, fur-tout dans les provinces qu'on appelle de conquête. En revanche, le luxe & l'opulence de Paris égaloient peut-être la fomptuofité de l'ancienne Rome du temps de Lucullus. On comptoit pour plus de 10,000,000 d'argent orfévré, dans les maifons des particuliers de cette capitale immenfe. Mais les mœurs étoient dégénérées : les François fur-tout habitans de Paris, étoient devenus des Sibarites énervés par la volupté & la molleffe. Les épargnes que le cardinal avoit faites pendant fon adminiftration, furent abforbées en partie par la

guerre de 1733, & en partie par la disette affreuse de l'année 1740, qui ruina les plus florissantes provinces du royaume. Des maux que Law avoit faits à la France, il étoit résulté une espèce de bien, consistant dans la compagnie du Sud, établie au port d'Orient; mais la supériorité des flottes Angloises ruinant à chaque guerre ce commerce, que la marine guerrière de la France ne pouvoit pas protéger suffisamment, cette compagnie ne put pas à la longue se soutenir. Telle étoit la situation de la France en 1740 : respectée au dehors, pleine d'abus dans son intérieur, sous le gouvernement d'un prince foible, qui s'étoit abandonné lui & son royaume à la direction du cardinal de Fleury.

Philippe V, que Louis XIV avoit placé en se ruinant sur le trône d'Espagne, y régnoit encore. Ce prince avoit le malheur d'être sujet à des attaques d'une mélancolie noire, qui approchoit assez de la démence : il avoit abdiqué en 1726 en faveur de son fils Louis, & il reprit le gouvernement en 1727, après la mort de ce prince. Cette abdication s'étoit faite contre la volonté de la reine Élisabeth Farnèse, née princesse de Parme : elle auroit voulu gouverner le monde entier; elle ne pouvoit vivre que sur le trône.

La reine, pour empêcher le roi de prendre désormais des dégoûts pour le trône, l'y retint en entreprenant continuellement de nouvelles

guerres, foit avec les Barbarefques, foit avec les Anglois, foit avec la maifon d'Autriche. La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglois, la fineffe italienne & la vivacité françoife, formoient le caractère de cette femme fingulière : elle marchoit audacieufement à l'accompliffement de fes deffeins ; rien ne la furprenoit, rien ne pouvoit l'arrêter.

Le cardinal Alberoni, fi célèbre dans fon temps, avoit un génie reffemblant à celui de cette princeffe ; il travailla long-temps fous elle. La confpiration du prince Celamare perdit ce miniftre, & la reine fut obligée de l'exiler, pour fatisfaire à la vengeance du duc d'Orléans, régent de France. Un Hollandois de nation, nommé Ripperda, remplit cette place importante ; il avoit de l'efprit ; cependant fes malverfations furent caufe qu'il ne put fe foutenir long-temps. Ces changemens de miniftres furent imperceptibles en Efpagne, parce que ces miniftres n'étoient que les inftrumens dont la reine fe fervoit, & que c'étoit dans tous les temps fa volonté qui régloit les affaires.

En 1740, l'Efpagne fortoit de la guerre d'Italie, qu'elle avoit terminée glorieufement. Don Carlos, que les Anglois avoient tranfporté en Tofcane pour fuccéder à Cofme, dernier duc de la maifon de Médicis : ce don Carlos, dis-je, étoit devenu roi de Naples, & François de Lorraine avoit reçu cette Tofcane en

dédommagement de la Lorraine, que la France avoit réunie à ſa monarchie. Ainſi ces mêmes Anglois qui avoient combattu avec tant d'acharnement contre Philippe V, furent les promoteurs de la puiſſance eſpagnole en Italie : tant la politique change, & les idées des hommes ſont variables.

Les Eſpagnols ne ſont pas auſſi riches en Europe qu'ils pourroient l'être, parce qu'ils ne ſont pas laborieux. Les tréſors du Nouveau-Monde ſont pour les nations étrangères, qui ſous des noms Eſpagnols ſe ſont approprié ce commerce. Les François, les Hollandois & les Anglois jouiſſent proprement du Pérou & du Mexique. L'Eſpagne eſt devenue un entrepôt d'où les richeſſes s'écoulent, & les plus habiles les attirent en foule. Il n'y a pas aſſez d'habitans en Eſpagne pour cultiver les terres ; la police a été négligée juſqu'ici, & la ſuperſtition range ce peuple ſpirituel au rang des nations les plus foibles.

Le roi jouit de 24,000,000 d'écus de revenu ; mais le gouvernement eſt endetté. L'Eſpagne entretient 55 à 60,000 hommes de troupes réglées ; ſa marine peut aller à 50 vaiſſeaux de ligne. Les liens du ſang qui joignent les deux maiſons de Bourbon, produiſent entr'elles une alliance étroite ; cependant la reine ſe trouvoit outragée de la paix de 1737, que le cardinal de Fleury avoit faite à ſon inſu : pour

s'en venger, elle causoit à la France tous les désagrémens qui dépendoient d'elle.

Alors l'Espagne étoit en guerre avec l'Angleterre, qui protégeoit des contrebandiers : deux oreilles angloises coupées à un matelot de cette nation, allumèrent ce feu, & les armemens coûtèrent des sommes immenses aux deux nations : leur commerce en souffrit, & comme de coutume, les marchands & les particuliers expièrent les sottises des grands. Le cardinal de Fleury n'étoit pas mécontent de cette guerre ; il s'attendoit bien à jouer le rôle de médiateur ou d'arbitre, pour augmenter les avantages du commerce de la France.

Le Portugal ne figuroit point en Europe. Don Juan n'étoit connu que par sa passion bizarre pour les cérémonies de l'Église. Il avoit obtenu par un bref du pape le droit d'avoir un patriarche, & par un autre bref, de dire la Messe, à la consécration près. Ses plaisirs étoient des fonctions sacerdotales ; ses bâtimens, des couvens ; ses armées, des moines, & ses maîtresses, des religieuses.

De toutes les nations de l'Europe, l'Angloise étoit la plus opulente ; son commerce embrassoit tout le monde ; ses richesses étoient excessives, ses ressources presque inépuisables : & pourvue de tous ces avantages, elle ne tenoit pas entre les puissances le rang qui sembloit lui convenir.

George II, électeur de Hanovre, gouvernoit alors l'Angleterre. Il avoit des vertus, du génie, mais les passions vives à l'excès ; ferme dans ses résolutions, plus avare qu'économe, capable de travail, incapable de patience, violent, brave, mais gouvernant l'Angleterre par les intérêts de l'électorat, & trop peu maître de lui-même pour diriger une nation qui fait son idole de sa liberté.

Ce prince avoit pour ministre le chevalier Robert Walpole. Il captivoit le roi en lui faisant des épargnes de la liste civile, dont George grossissoit son trésor de Hanovre ; Walpole manioit l'esprit de la nation par les charges & les pensions qu'il distribuoit à propos pour gagner la supériorité des membres du parlement : son génie ne s'étendoit pas au-delà de l'Angleterre ; il s'en remettoit, pour les affaires générales de l'Europe, à la sagacité de son frère Horace. Un jour que des dames le pressoient de faire avec elles une partie de jeu, il leur répondit : J'abandonne le jeu & l'Europe à mon frère. Il n'entendoit rien à la politique ; c'est ce qui donna lieu à ses ennemis de le calomnier, en l'accusant d'être susceptible de corruption.

Malgré toutes les connoissances que Walpole avoit de l'intérieur du royaume, il entre-
1727. prit un projet important qui lui manqua : il
voulut introduire l'accise en Angleterre. Si

cette tentative lui avoit réussi, les sommes que cet impôt devoit rapporter, auroient suffi pour rendre l'autorité du roi despotique. La nation le sentit ; elle se cabra. Des membres du parlement dirent à Walpole qu'il les payoit pour le courant des sottises ordinaires, mais que celle-là étoit au-dessus de toute corruption. Au sortir du parlement, Walpole fut attaqué ; on lui saisit son manteau, qu'il lâcha à temps, & il se sauva à l'aide d'un capitaine des gardes, qui se trouva pour son bonheur dans ce tumulte. Le roi apprit par cette expérience à respecter la liberté angloise : l'affaire des accises tomba, & sa prudence raffermit son trône. Ces troubles intestins empêchèrent l'Angleterre de prendre part à la guerre de 1733. Bientôt après s'alluma la guerre avec l'Espagne, malgré la cour. Des marchands de la cité produisirent devant la chambre basse, des oreilles de contrebandiers Anglois, que les Espagnols avoient coupées. La robe ensanglantée de César, qu'Antoine étala devant le peuple Romain, ne fit pas une sensation plus vive à Rome, que ces oreilles n'en causèrent à Londres. Les esprits étoient émus ; ils résolurent tumultuairement la guerre : le ministre fut obligé d'y consentir. La cour ne tira d'autre parti de cette guerre, que d'éloigner de Londres l'amiral Hadock, dont l'éloquence l'emportoit dans la chambre basse sur les corruptions de Walpole ; & le mi-

niſtre, qui diſoit qu'il connoiſſoit le prix de chaque Anglois, parce qu'il n'y en avoit point qu'il n'eût marchandé ou corrompu, vit que ſes guinées ne l'emportoient pas toujours ſur la force & l'évidence du raiſonnement.

L'Angleterre entretenoit alors 80 vaiſſeaux des quatre premiers rangs, & 50 vaiſſeaux d'un ordre inférieur : environ 30,000 hommes de troupes de terre. Ses revenus en temps de paix montoient à 24,000,000 d'écus ; elle avoit au-delà une reſſource immenſe dans la bourſe des particuliers, & dans la facilité de lever des impôts ſur des ſujets opulens. Elle donnoit alors des ſubſides au Danemarck pour l'entretien de 6000 hommes ; à la Heſſe pour un nombre pareil ; ce qui joint à 22,000 Hanovriens, lui fourniſſoit en Allemagne un corps de 34,000 hommes à ſa diſpoſition. Les amiraux Wager & Ogle avoient la réputation d'être leurs meilleurs marins : pour les troupes de terre, le duc d'Argile & milord Stairs étoient les ſeuls qui euſſent des prétentions fondées à briguer les premiers emplois, quoique ni l'un ni l'autre n'euſſent jamais commandé des armées.

Le ſieur Littleton paſſoit pour l'orateur le plus véhément ; le lord Hardwey pour l'homme le plus inſtruit ; milord Cheſterfield pour le plus ſpirituel ; le lord Carteret pour le politique le plus violent.

Quoique les ſciences & les arts ſe fuſſent en-

racinés dans ce royaume, la douceur de leur commerce n'avoit pas fléchi la férocité des mœurs nationales. Le caractère dur des Anglois vouloit des tragédies sanglantes ; ils avoient perpétué ces combats de gladiateurs qui font l'opprobre de l'humanité ; ils avoient produit le grand Newton, mais aucun peintre, aucun sculpteur, ni aucun bon musicien. Pope florissoit encore, & embellissoit la poésie des idées mâles que lui fournissoient les Shaftesbury & les Bolynbrocke. Le docteur Swift, qu'on ne peut comparer à personne, étoit supérieur à ses compatriotes pour le goût, & se signaloit par des critiques fines des mœurs & des usages. La ville de Londres l'emportoit sur celle de Paris en fait de population de 200,000 ames. Les habitans des trois royaumes montoient à près de 8,000,000. L'Écosse, encore pleine de Jacobites, gémissoit sous le joug de l'Angleterre, & les Catholiques d'Irlande se plaignoient de l'oppression sous laquelle la haute église les tenoit asservis.

A la suite de cette puissance se range la Hollande, comme une chaloupe qui suit l'impression d'un vaisseau de guerre auquel elle est attachée. Depuis l'abolition du stadhoudérat, cette république avoit pris une forme aristocratique. Le grand pensionnaire, assisté du greffier, propose les affaires à l'assemblée des états-généraux, donne des audiences aux ministres étrangers,

& en fait le rapport au conseil. Les délibérations de ces assemblées sont lentes; le secret est mal gardé, parce qu'il faut communiquer les affaires à un trop grand nombre de députés. Les Hollandois comme citoyens abhorrent le stadhoudérat, qu'ils envisagent comme un acheminement à la tyrannie; & comme marchands, ils n'ont de politique que leur intérêt. Leur gouvernement par ses principes, les rend plus propres à se défendre qu'à attaquer leurs voisins.

C'est avec une surprise mêlée d'admiration que l'on considère cette république, établie sur un terrain marécageux & stérile, à moitié entourée de l'océan, qui menace d'emporter ses digues & de l'inonder. Une population de 2,000,000 y jouit des richesses & de l'opulence qu'elle doit à son commerce & aux prodiges que son industrie a opérés. La ville d'Amsterdam se plaignoit, à la vérité, que la compagnie des Indes Orientales des Danois & celle des François, établie au port d'Orient, portoient quelque préjudice à son commerce. Ces plaintes étoient celles d'envieux. Une calamité plus réelle affligeoit alors la république. Une espèce de vers qui se trouve dans les ports de l'Asie, s'étoit introduite dans leurs vaisseaux, & puis dans le fascinage qui soutient les digues, & rongea les uns & les autres; ce qui mettoit la Hollande dans la crainte de voir écrouler ses boulevards à la première tempête. Le conseil assemblé ne trouva

trouva d'autre remède à cette calamité, que d'ordonner des jours de jeûne par tout le pays. Quelque plaisant dit, que le jour de jeûne auroit dû être indiqué pour les vers. Cela n'empêchoit pas que l'état ne fût très-riche : il avoit des dettes qui datoient encore de la guerre de succession, & qui, au-lieu d'affoiblir le crédit de la nation, l'augmentoient plutôt. Le pensionnaire Van der Heim, qui gouvernoit la Hollande, passoit pour un homme ordinaire : phlegmatique, circonspect, même timide, mais attaché à l'Angleterre par coutume, par religion, & par la crainte que lui inspiroit la France.

La république pouvoit avoir 12,000,000 d'écus de revenus, sans compter les ressources de son crédit ; elle pouvoit mettre en mer 40 vaisseaux de guerre ; elle entretenoit 30,000 hommes de troupes réglées, qui servoient principalement à la garde de ses barrières, comme cela avoit été déterminé par la paix d'Utrecht ; mais son militaire n'étoit plus comme autrefois l'école des héros. Depuis la bataille de Malplaquet, où les Hollandois perdirent la fleur de leurs troupes & la pépinière de leurs officiers, & depuis l'abolition du stadhoudérat, leurs troupes s'avilirent faute de discipline & de considération ; elles n'avoient plus de généraux capables du commandement. Une paix de vingt-huit années avoit emporté les vieux officiers, & l'on avoit négligé d'en former de nouveaux. Le

jeune prince d'Orange, Guillaume de Naſſau, ſe flattoit qu'étant de la famille des ſtadhouders, il pourroit parvenir au même emploi. Cependant il n'avoit qu'un petit parti dans la province de Gueldre, & les républicains zélés lui étoient tous oppoſés : ſon eſprit cauſtique & ſatyrique lui avoit fait des ennemis, & l'occaſion lui avoit manqué de pouvoir développer ſes talens. Dans cette ſituation, la république de Hollande étoit ménagée par ſes voiſins, peu conſidérée pour ſon influence dans les affaires générales ; elle étoit pacifique par principe, & guerrière par accident.

Si nous portons de la Hollande nos regards vers le nord, nous y trouvons le Danemarck & la Suède, royaumes à-peu-près égaux en puiſſance, mais moins célèbres qu'ils ne l'avoient été autrefois.

Sous le règne de Fréderic IV, le Danemarck avoit uſurpé le Schleswic ſur la maiſon de Holſtein ; ſous le règne de Chriſtian VI. On vouloit conquérir le royaume des cieux. La reine Magdelaine de Bareuth ſe ſervoit de la bigoterie, pour que ce frein ſacré empêchât ſon mari de lui faire des infidélités : & le roi, devenu zélateur outré de Luther, avoit par ſon exemple entraîné toute ſa cour dans le fanatiſme. Un prince dont l'imagination eſt frappée de la Jéruſalem céleſte, dédaigne les fanges de la terre ; les ſoins des affaires ſont pris pour des momens perdus, les

axiomes de la politique pour des cas de confcience ; les règles de l'Évangile deviennent fon code militaire, & les intrigues des prêtres influent dans les délibérations de l'état. Depuis le pieux Énée, depuis les croifades de S. Louis, nous ne voyons dans l'hiftoire aucun exemple de héros dévots. Mahomet, loin d'être dévot, n'étoit qu'un fourbe qui fe fervoit de la religion pour établir fon empire & fa domination.—Le roi entretient 36,000 hommes de troupes réglées ; il achète les recrues en Allemagne, & vend ces troupes à la puiffance qui le paie le mieux : il peut raffembler 30,000 miliciens, dont ceux de la Norwège paffent pour les meilleurs. La marine Danoife eft compofée de 27 vaiffeaux de ligne, & de 33 d'un ordre inférieur : cette marine eft la partie de l'adminiftration de ce pays la plus perfectionnée ; tous les connoiffeurs en font l'éloge. Les revenus du Danemarck ne paffent pas 5,600,000 écus. Cette puiffance étoit alors aux gages des Anglois qui lui payoient un fubfide de 150,000 écus pour la folde de 6000 hommes. Le prince de Culmbach-Bareuth commandoit les troupes de terre : ni lui ni les autres généraux, au fervice de cette puiffance, ne méritent d'article dans ces mémoires. Mr. Schulin, miniftre de ce prince, doit être rangé dans la même catégorie. Il réfulte de ce que nous venons d'expofer, que le Danemarck doit être compté au nombre des puiffances du fecond ordre, & comme

D 2

un acceffoire qui fe rangeant d'un parti, peut ajouter un grain à la balance des pouvoirs.

Si delà vous paffez en Suède, vous ne trouverez rien de commun entre ces deux royaumes, finon l'avidité de tirer des fubfides. Le gouvernement Suédois eft un mêlange de l'ariftocratie, de la démocratie, & du gouvernement monarchique, entre lefquels les deux premiers genres prévalent. La diète générale des états fe raffemble tous les trois ans. On élit un maréchal, lequel a la plus grande influence dans les délibérations. Si les voix font partagées, le roi, qui en a deux, décide de l'affaire : il choifit de trois candidats qu'on lui propofe, celui qu'il veut, pour remplir les places vacantes. La diète élit un comité fecret, compofé de cent membres tirés de la nobleffe, du clergé, des bourgeois & des payfans ; il examine la conduite que le roi & le fénat ont tenue dans l'intervalle des diètes, & il donne au fénat des inftructions qui embraffent les affaires intérieures comme les étrangères. La reine Ulrique, fœur de Charles XII, avoit remis les rênes du gouvernement entre les mains de fon époux Fréderic de Heffe. Ce nouveau roi refpecta fcrupuleufement les droits de la nation : il confidéroit fon pofte à-peu-près comme un vieux lieutenant-colonel invalide regarde un petit gouvernement qui lui procure une retraite honorable. Avant d'époufer la reine Ulrique, ce prince perdit la bataille de Mont-

Caſſel en Lombardie, pour donner à ſon père, qui ſe trouvoit dans ſon armée, le ſpectacle d'un combat. Le comte Oxenſtiern avoit été chancelier du royaume, il fut déplacé par le comte de Gillenbourg. Ce comte s'étoit attaché les officiers; ce qui lui donnoit un parti conſidérable en Suède : il déſiroit la guerre, ſe flattant de relever ſa nation par quelque conquête. La France déſiroit encore plus de ſe ſervir des Suédois, eſpérant d'abaiſſer par eux la fierté ruſſienne, & de venger ainſi les affronts que ſon ambaſſadeur Monti, fait priſonnier à Dantzick, avoit eſſuyés à Pétersbourg : dans cette vue, la France payoit à la Suède un ſubſide annuel de 300,000 écus, qui ne l'engageoit cependant à aucune hoſtilité.

La Suède n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois. Les neuf dernières années du règne de Charles XII avoient été ſignalées par des malheurs. Ce royaume avoit perdu la Livonie, un grand morceau de la Poméranie & les duchés de Brème & de Verden. Ce démembrement la privoit de revenus, de ſoldats & de grains, que précédemment elle retiroit de ces provinces : la Livonie étoit ſon magaſin d'abondance. Quoique la Suède ne contienne qu'environ 2,000,000 d'ames, ſon ſol ſtérile, & quantité de montagnes arides dont elle eſt couverte, ne lui fourniſſoient pas même de quoi nourrir cette foible population; la ceſſion

de la Livonie la réduisit aux abois. Les Suédois révéroient cependant (quelque malheur qu'il leur fût arrivé) la mémoire de Charles XII, & par une suite assez ordinaire des contradictions de l'esprit humain, ils l'outragèrent après sa mort, en punissant Gœrtz du dernier supplice; comme si le ministre étoit coupable des fautes de son maître.

Les revenus de ce royaume montoient approchant à 4,000,000 d'écus; il n'entretenoit que 7000 hommes de troupes réglées, & 33,000 de milice étoient payés d'un fonds différent. On avoit donné du temps de Charles XI des terres à cultiver à ce nombre de paysans qui étoient en même temps militaires, obligés de s'assembler les dimanches pour faire l'exercice & s'instruire à combattre pour la défense du pays; mais lorsque la Suède faisoit agir ces troupes au-delà de ses frontières, il falloit les solder du trésor public. Ses ports contenoient 24 vaisseaux de ligne & 36 frégates. Une longue paix avoit rendu leurs soldats paysans; leurs meilleurs généraux étoient morts; les Buddenbrock & les Lœwenhaupt n'étoient pas comparables aux Reinschild; mais un instinct belliqueux animoit encore cette nation, & il ne lui manquoit qu'un peu de discipline & de bons conducteurs. C'est le pays de Pharasmane qui ne produit que du fer & des soldats. De toutes les nations de l'Europe, la Suédoise est

la plus pauvre. L'or & l'argent (j'en excepte les subsides) y est aussi peu connu qu'à Sparte : de grandes plaques de cuivre timbrées leur tiennent lieu de monnoie, & pour éviter l'incommodité du transport de ces masses lourdes, on y avoit substitué le papier. L'exportation de ce royaume se borne au cuivre, au fer & au bois; mais dans la balance du commerce, la Suède perd annuellement 500,000 écus, à cause que ses besoins surpassent ses exportations. Le climat rigoureux où elle est située, lui interdit toute industrie; sa laine grossière ne produit que des draps propres à vêtir le bas peuple. Les plus beaux édifices de Stockholm, & les meilleurs palais que les seigneurs aient dans leurs terres, datent de la guerre de trente ans. Ce royaume étoit effectivement gouverné par un triumvirat, composé des comtes Thuro Bjelke, Eckeblat & Rosen. La Suède conservoit encore sous la forme du gouvernement républicain, la fierté de ses temps monarchiques : un Suédois se croyoit supérieur au citoyen de toute autre nation. Le génie des Gustave-Adolphe & des Charles XII avoit laissé des impressions si profondes dans l'esprit des peuples, que ni les vicissitudes de la fortune, ni le temps n'avoient pu les effacer. La Suède éprouva le sort de tout état monarchique qui se change en républicain; elle s'affoiblit. L'amour de la gloire se changea en esprit d'in-

trigue; le désintéressement en avidité; le bien public fut sacrifié au bien personnel; les corruptions allèrent au point, que tantôt le parti françois, tantôt la faction russe l'emportoit dans les diètes; mais personne n'y soutenoit le parti national. Avec ces défauts, les Suédois avoient conservé l'esprit de conquête, directement opposé à l'esprit républicain, qui doit être pacifique, s'il veut conserver la forme du gouvernement établi. Ce royaume, tel que nous venons de le représenter, ne pouvoit avoir qu'une foible influence dans les affaires générales de l'Europe; aussi avoit-il perdu beaucoup de sa considération.

La Suède a pour voisine une puissance des plus redoutables. Depuis le septentrion, en prenant de la Mer-Glaciale jusqu'aux bords de la Mer-Noire, & de la Samogitie jusqu'aux frontières de la Chine, s'étend le terrein immense qui forme l'empire de Russie, ce qui produit 800 milles d'Allemagne en longueur sur 3 ou 400 en largeur. Cet état, jadis barbare, avoit été ignoré en Europe avant le czar Jwan Basilide, Pierre I, pour policer cette nation, travailla sur elle comme l'eau-forte sur le fer: il fut & le législateur & le fondateur de ce vaste empire: il créa des hommes, des soldats & des ministres; il fonda la ville de Pétersbourg, il établit une marine considérable, & parvint à faire respecter sa nation & ses talens

ſinguliers à l'Europe entière. Anne Iwanowna, nièce de Pierre I, gouvernoit alors ce vaſte empire : elle avoit ſuccédé à Pierre II, fils du premier empereur. Le règne d'Anne fut marqué par une foule d'événemens mémorables, & par quelques grands hommes, dont elle eut l'habileté de ſe ſervir ; ſes armes donnèrent un roi à la Pologne. Elle envoya au ſecours de l'empereur Charles VI 10,000 Ruſſes au bord du Rhin, pays où cette nation avoit été peu connue. La guerre qu'elle fit aux Turcs, fut un cours de proſpérités & de triomphes ; & lorſque l'empereur Charles VI envoyoit ſolliciter la paix juſqu'au camp des Turcs, elle dictoit des loix à l'empire Ottoman. Elle protégea les ſciences dans ſa réſidence ; elle envoya même des ſavans à Kamtſchatka, pour trouver une route plus abrégée qui favoriſât le commerce des Moſcovites avec les Chinois. Cette princeſſe avoit des qualités qui la rendoient digne du rang qu'elle occupoit ; elle avoit de l'élévation dans l'ame, de la fermeté dans l'eſprit ; libérale dans ſes récompenſes ; ſévère dans ſes châtimens ; bonne par tempérament ; voluptueuſe ſans déſordre.

1740.

1735.

Elle avoit fait duc de Courlande, Biron, ſon favori & ſon miniſtre. Les gentilshommes, ſes compatriotes, lui diſputoient juſqu'à l'ancienneté de ſa nobleſſe. Il étoit le ſeul qui eût un aſcendant marqué ſur l'eſprit de l'impéra-

trice ; il étoit de son naturel, vain, grossier & cruel ; mais ferme dans les affaires, ne se refusant point aux entreprises les plus vastes. Son ambition vouloit porter le nom de sa maîtresse jusques au bout du monde ; d'ailleurs aussi avare pour amasser, que prodigue en ses dépenses ; ayant quelques qualités utiles, sans en avoir de bonnes ni d'agréables. L'expérience avoit formé sous le règne de Pierre I, un homme fait pour soutenir le poids du gouvernement sous les successeurs de ce prince. C'étoit le comte d'Ostermann ; il conduisit en pilote habile, pendant l'orage des révolutions, le gouvernail de l'état d'une main toujours sûre. Il étoit originaire du comté de la Marck en Westphalie, d'une extraction obscure ; mais les talens sont distribués par la nature, sans égard aux généalogies. Ce ministre connoissoit la Moscovie, comme Verney le corps humain ; circonspect ou hardi, selon que le demandoient les circonstances, & renonçant aux intrigues de la cour, pour se conserver la direction des affaires. On pouvoit compter, outre le comte Ostermann, le comte Lœwenwolde, & le vieux comte Golowkin, du nombre des ministres dont la Russie pouvoit tirer parti. Le comte de Munnich, qui du service de Saxe avoit passé à celui de Pierre I, étoit à la tête de l'armée Russe : c'étoit le prince Eugène des Moscovites ; il avoit les vertus & les vices des

grands généraux ; habile, entreprenant, heureux ; mais fier, ſuperbe, ambitieux, & quelquefois trop deſpotique, & ſacrifiant la vie de ſes ſoldats à ſa réputation. Laſcy, Keith, Lœwendahl, & d'autres habiles généraux, ſe formoient dans ſon école. Le gouvernement entretenoit alors 10,000 hommes de gardes, cent bataillons, qui faiſoient le nombre de 60,000 hommes, 20,000 dragons, 2000 cuiraſſiers ; ce qui montoit au nombre de 92,000 hommes de troupes réglées ; 30,000 de milice, & autant de Coſaques, de Tartares & de Calmouks, qu'on vouloit aſſembler. De ſorte que cette puiſſance pouvoit mettre, ſans faire d'efforts, 170,000 hommes en campagne. La flotte Ruſſienne étoit évaluée alors à 12 vaiſſeaux de ligne, 26 vaiſſeaux d'un ordre inférieur, & 40 galères. Les revenus de l'empire montoient à 14 ou 15,000,000 d'écus La ſomme paroît modique en la comparant à l'étendue immenſe de ces états ; mais tout y eſt à bon marché. La denrée la plus néceſſaire aux ſouverains, les ſoldats, ne coûtent pas pour leur entretien la moitié de ce que paient les autres puiſſances de l'Europe. Le ſoldat Ruſſe ne reçoit que huit roubles par an, & des vivres qui s'achètent à vil prix : ces vivres donnent lieu à ces équipages énormes qu'ils traînent après leurs armées. Dans la campagne que le maréchal Munnich fit l'année 1737 contre les Turcs, on

comptoit dans fon armée autant de chariots que de combattans. Pierre I avoit formé un projet, que jamais prince avant lui n'avoit conçu. Au-lieu que les conquérans ne s'occupent qu'à étendre leurs frontières, il vouloit refferrer les fiennes. La raifon en étoit que fes états étoient mal peuplés en comparaifon de leur vafte étendue. Il vouloit raffembler entre Pétersbourg, Mofcou, Kafan & l'Ukraine, les 12,000,000 d'habitans éparpillés dans cet empire, pour bien peupler & cultiver cette partie, qui feroit devenue d'une défenfe aifée par les déferts qui l'auroient environnée, & féparée des Perfans, des Turcs & des Tartares : ce projet, comme beaucoup d'autres, avorta par la mort de ce grand homme.

Le czar n'avoit eu le temps que d'ébaucher le commerce. Sous l'impératrice Anne, la flotte marchande des Ruffes ne pouvoit entrer en aucune comparaifon avec celles des puiffances du fud. Cependant tout annonce à cet empire, que fa population, fes forces, fes richeffes & fon commerce feront les progrès les plus confidérables. L'efprit de la nation eft un mélange de défiance & de fineffe ; pareffeux, mais intéreffés, ils ont l'adreffe de copier, mais non le génie de l'invention : les grands font factieux : les gardes, redoutables aux fouverains; le peuple eft ftupide, ivrogne, fuperftitieux & malheureux. L'état des chofes,

tel que nous venons de le rapporter, a ſans doute empêché que juſqu'ici l'académie des ſciences n'ait fait des élèves Moſcovites. Depuis les déſaſtres de Charles XII & l'établiſſement d'Auguſte de Saxe en Pologne, depuis les victoires du maréchal Munnich ſur les Turcs, les Ruſſes étoient réellement les arbitres du nord ; ils étoient ſi redoutables, que perſonne ne pouvoit gagner en les attaquant, ayant des eſpèces de déſerts à traverſer pour les atteindre, & il y avoit tout à perdre, en ſe réduiſant même à la guerre défenſive, s'ils venoient vous attaquer. Ce qui leur donne cet avantage, c'eſt le nombre de Tartares, Coſaques & Calmouks, qu'ils ont dans leurs armées. Ces hordes vagabondes de pillards & d'incendiaires, ſont capables de détruire par leurs incurſions, les provinces les plus floriſſantes, ſans que leur armée même y mette le pied. Tous leurs voiſins, pour éviter ces dévaſtations, les ménageoient, & les Ruſſes enviſageoient l'alliance qu'ils contractoient avec d'autres peuples, comme une protection qu'ils accordoient à leurs cliens.

L'influence de la Ruſſie s'étendoit plus directement ſur la Pologne que ſur ſes autres voiſins : cette république fut forcée, après la mort d'Auguſte I, d'élire Auguſte II, pour le placer ſur le trône que ſon père avoit occupé. La nation étoit pour Staniſlas ; mais les

troupes Ruffes firent changer les vœux de la nation à leur gré. Ce royaume eſt dans une anarchie perpétuelle : les grandes familles ſont toutes diviſées d'intérêt ; ils préfèrent leurs avantages au bien public, & ne ſe réuniſſent qu'en uſant de la même dureté pour opprimer leurs ſujets, qu'ils traitent moins en hommes qu'en bêtes de ſomme. Les Polonois ſont vains ; hauts dans la fortune, rampans dans l'adverſité ; capables de tout pour amaſſer de l'argent, qu'ils jettent auſſi-tôt par les fenêtres lorſqu'ils l'ont ; frivoles, ſans jugement, toujours diſpoſés à prendre & à quitter un parti ſans raiſon, & à ſe précipiter par l'inconſéquence de leur conduite dans les plus mauvaiſes affaires : ils ont des loix ; mais perſonne ne les obſerve, faute de juſtice coërcitive. La cour voit groſſir ſon parti, lorſque beaucoup de charges viennent à vaquer : le roi a le privilège d'en diſpoſer, & de faire à chaque gratification de nouveaux ingrats. La diète s'aſſemble tous les trois ans, ſoit à Grodno, ſoit à Varſovie. La cour met ſa politique à faire tomber l'élection du maréchal de la diète ſur un ſujet qui lui eſt dévoué. Malgré ſes ſoins, durant le règne d'Auguſte II, il n'y a eu que la diète de pacification qui ait tenu. Cela ne peut manquer d'arriver ainſi, puiſqu'un ſeul député dans les aſſemblées qui s'oppoſe à leurs délibérations, rompt la diète : c'eſt le *veto* des anciens tribuns de Rome.

Les principales familles de la Pologne étoient alors les Czartorinsky, les Potocky, les Tarlo, les Lubomirsky. L'esprit est tombé en quenouille dans ce royaume ; les femmes font les intrigues, elles disposent de tout, tandis que leurs maris s'enivrent. La Pologne a beaucoup de productions, & pas assez d'habitans pour les consommer. Ils n'ont de villes que Varsovie, Cracovie, Dantzick & Léopold ; les autres feroient de mauvais villages en tout autre pays. Comme la république manque entiérement de manufactures, le surplus du bled de la consommation monte seul à 200,000 winspels ; ajoutez-y le bois, la potasse, les peaux, les bestiaux & les chevaux dont ils fournissent leurs voisins. Tant de branches d'exportation leur rendent la balance du commerce avantageuse. Les villes de Breslau, Leipsick, Dantzick, Francfort & Kœnigsberg leur vendent leurs marchandises, gagnent sur les denrées qu'ils tirent de ce royaume, & font payer chérement à ce peuple grossier le prix de leur industrie. La Pologne entretient 24,000 hommes effectifs de mauvaises troupes ; elle peut rassembler dans des cas pressans son arrière-ban, connu sous le nom de la Pospolite Ruszenie. Cependant ce fut en vain qu'Auguste I le convoqua contre Charles XII. Il résulte de cet exposé, qu'il étoit facile à la Russie, sous un gouvernement plus perfectionné, de profiter de la

foibleſſe de ce pays voiſin, & de gagner un aſcendant ſupérieur ſur un état auſſi arriéré. Les revenus du roi ne paſſent pas 1,000,000 d'écus. Les rois Saxons en employoient la plus grande partie en corruption, dans l'eſpérance de perpétuer le gouvernement dans leur famille, & de rendre avec le temps ce royaume héréditaire. Auguſte II étoit doux par pareſſe, prodigue par vanité, ſoumis ſans religion à ſon confeſſeur, & ſans amour à la volonté de ſon épouſe; ajoutons ſon penchant aux directions de ſon favori le comte de Brühl. Le plus grand obſtacle que l'on eût à vaincre pour le placer ſur le trône de la Pologne, fut ſon indolence. La reine, ſon épouſe, étoit fille de l'empereur Léopold & ſœur de l'électrice de Bavière. Le fond de ſon eſprit étoit acariâtre; la hauteur & la ſuperſtition faiſoient ſon caractère : elle auroit voulu rendre la Saxe catholique; mais ce n'étoit pas l'ouvrage d'un jour. Le comte Brühl & Hænechen étoient les miniſtres de la Saxe. Le premier avoit été page, le ſecond laquais. Brühl avoit été attaché au premier roi; il fut le principal inſtrument qui ouvrit le chemin du trône à Auguſte II; en reconnoiſſance, ce prince l'aſſocia à la faveur de Sulkovsky, ſon favori d'alors. La concurrence excite la jalouſie; auſſi s'alluma-t-elle bientôt entre ces deux rivaux. Sulkovsky avoit dreſſé un projet, ſuivant lequel Auguſte devoit s'emparer

parer de la Bohème après la mort de l'empereur Charles VI, comme d'une ſucceſſion qui lui revenoit par les droits de ſon épouſe, en qualité de fille de l'empereur Joſeph, l'aîné des deux frères, dont, par conſéquent, la fille devoit ſuccéder préférablement à celle de ſon frère cadet. Le roi commençoit à goûter ce plan. Brühl, pour perdre ſon rival, communiqua ſon projet à la cour de Vienne, qui travailla conjointement avec lui pour faire exiler l'auteur d'un deſſein auſſi oppoſé à ſes intérêts; mais par cette démarche, Brühl fut comme enchaîné aux intérêts de la nouvelle maiſon d'Autriche. Ce miniſtre ne connoiſſoit que les fineſſes & les ruſes qui font la politique des petits princes. C'étoit l'homme de ce ſiècle qui avoit le plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes, de ſouliers & de pantoufles. Céſar l'auroit rangé dans le nombre des têtes ſi bien friſées & ſi bien parfumées qu'il ne craignoit guère. Il falloit un prince tel qu'Auguſte II, pour qu'un homme du genre de Brühl pût jouer le rôle de premier miniſtre. Les généraux Saxons n'étoient pas les premiers hommes de guerre qu'il y eût en Europe. Le duc de Weiſſenfels avoit de la valeur, mais pas aſſez de génie. Rutowsky, bâtard du roi Auguſte I, s'étoit diſtingué à l'affaire du Timoc; mais il étoit trop épicurien & trop indolent pour le commandement. La Saxe avoit

quelques gens d'esprit, que la jalousie de Brühl éloignoit des affaires : cette cour étoit bien servie par ses espions, & mal par ses ministres. Elle étoit si fort dépendante de la Russie, qu'elle n'osoit contracter d'engagement sans la permission de cette puissance : alors la Russie, la cour de Vienne, l'Angleterre & la Saxe étoient alliées. La Saxe est une des provinces les plus opulentes de l'Allemagne : elle doit cet avantage à la bonté de son sol & à l'industrie de ses sujets, qui rendent leurs fabriques florissantes. Le souverain en retiroit 6,000,000 écus de revenus, dont on décomptoit 1,500,000 écus employés à l'acquit des dettes, auxquelles les deux élections de Pologne avoient donné lieu. L'électeur entretenoit 24,000 hommes de troupes réglées, & le pays pouvoit encore lui fournir une milice de 8000 hommes. Après l'électeur de Saxe, l'électeur de Bavière est un des plus puissans princes d'Allemagne. Charles régnoit alors. Son père Maximilien embrassa le parti de la France dans la guerre de succession, & perdit avec la bataille de Hœchstedt ses états & ses enfans. Charles même fut élevé à Vienne dans la captivité. Ce prince, en succédant à son père, ne trouva que des malheurs à réparer. Il étoit doux, bienfaisant, peut-être trop facile. Le comte Tœrring étoit à la fois son premier ministre & son général, & peut-être également incapable de ces deux

emplois. La Bavière rapporte 5,000,000, dont un million à-peu-près ſert, comme en Saxe, pour payer les vieilles dettes. La France donnoit alors à l'électeur un ſubſide de 300,000 écus. La Bavière eſt le pays de l'Allemagne le plus fertile & où il y a le moins de génie : c'eſt le paradis terreſtre habité par des bêtes. Les troupes de l'électeur étoient délabrées ; de 6000 hommes qu'il avoit envoyés en Hongrie au ſervice de l'empereur, il n'en étoit pas revenu la moitié : tout ce que la Bavière pouvoit mettre en campagne, ne paſſoit pas 12,000 hommes. L'électeur de Cologne, frère de celui de Bavière, avoit mis ſur ſa tête le plus de mitres qu'il avoit pu s'approprier. Il étoit électeur de Cologne, évêque de Munſter, de Paderborn, d'Oſnabruck, & de plus, grand-maître de l'Ordre Teutonique ; il entretenoit 8 à 12,000 hommes, dont il trafiquoit comme un bouvier avec ſes beſtiaux. Alors il s'étoit vendu à la maiſon d'Autriche. L'électeur de Mayence, doyen du collège électoral, n'a pas les reſſources de celui de Cologne. Celui de Trèves eſt le plus mal partagé de tous. Le baron d'Eltz, alors électeur de Mayence, paſſoit pour bon citoyen, honnête homme, & attaché à ſa patrie. Comme il étoit ſans paſſions & ſans préjugés, il ne ſe livroit pas aveuglément aux caprices de la cour de Vienne. L'électeur de Trèves ne ſavoit que ramper. L'électeur Palatin ne jouoit pas

un grand rôle ; il avoit soutenu la neutralité dans la guerre de 1733, & son pays souffrit des désordres, que les deux armées y commirent. Il entretient 8 à 10,000 hommes ; il a deux forteresses, Manheim & Dusseldorff ; mais il manque de soldats pour les défendre. Le reste des ducs, des princes & des états de l'empire, étoient gouvernés par la cour impériale avec un sceptre de fer. Les foibles étoient esclaves, les puissans étoient libres. Dans ce temps, le duc de Mecklenbourg avoit un séquestre : les commissaires de la cour de Vienne fomentoient la désunion entre le duc & ses états, & consumoient les uns & les autres. Les petits princes portoient le joug, faute de pouvoir le secouer ; leurs ministres, qui étoient gagés & titrés par les empereurs, assujettissoient leurs maîtres au despotisme autrichien. Le corps germanique est puissant, si vous considérez le nombre de rois, d'électeurs & de princes qui le composent ; il est foible, si vous examinez les intérêts opposés qui le divisent. Les diètes de Ratisbonne ne sont qu'une espèce de fantôme, qui rappelle la mémoire de ce qu'elles étoient jadis. C'est une assemblée de publicistes, plus attachés aux formes qu'aux choses. Un ministre, qu'un souverain envoie à cette assemblée, est l'équivalent d'un mâtin de basse-cour, qui aboie à la lune. S'il est question de faire la guerre, la cour impériale fait confondre ha-

bilement sa querelle particulière, avec les intérêts de l'empire, pour faire servir les forces germaniques d'instrument à ses vues ambitieuses. Les religions différentes, tolérées en Allemagne, n'y causent plus des convulsions violentes comme autrefois. Les partis subsistent, mais le zèle s'est attiédi. Beaucoup de politiques s'étonnent qu'un gouvernement aussi singulier que celui de l'Allemagne, ait pu subsister si long-temps, & par un jugement peu éclairé, ils attribuent sa durée au flegme national. Ce n'est point cela. Les empereurs étoient électifs, & depuis l'extinction de la race de Charlemagne, on voit toujours des princes d'une famille différente, élevés à cette dignité ; ils avoient des querelles avec leurs voisins ; ils eurent ce fameux démêlé avec les papes, touchant l'investiture des évêques avec la crosse & l'anneau ; ils étoient obligés de se faire couronner à Rome : c'étoient autant d'entraves qui les empêchoient d'établir le despotisme dans l'empire. D'autre part, les électeurs, quelques princes & quelques évêques étoient assez forts en se réunissant, pour s'opposer à l'ambition des empereurs ; mais ils ne l'étoient pas assez pour changer la forme du gouvernement. Depuis que la couronne impériale se perpétua dans la maison d'Autriche, le danger d'un despotisme devint plus apparent. Charles-Quint, après la bataille de Muhlberg, put se rendre souverain; il

négligea le moment ; & lorſque les Ferdinand, ſes ſucceſſeurs, voulurent tenter cette entrepriſe, la jalouſie des François & des Suédois qui s'y oppoſèrent, leur fit manquer leur projet ; & pour le gros des princes de l'empire, l'équilibre réciproque & une envie mutuelle les empêchent de s'aggrandir.

En allant du midi de l'Allemagne vers l'occident, on trouve cette république ſingulière, annexée, pour ainſi dire, au corps germanique, en quelque manière libre. La Suiſſe, depuis le temps de Céſar, avoit conſervé ſa liberté, à l'exception d'un court eſpace, où la maiſon d'Habspourg l'avoit ſubjuguée. Elle ne porta pas long-temps ce joug ; les empereurs Autrichiens tentèrent vainement à différentes repriſes, d'aſſujettir ces montagnards belliqueux : l'amour de la liberté & leurs rochers eſcarpés les défendent contre l'ambition de leurs voiſins. Durant la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, le comte du Luc, ambaſſadeur de France, y ſuſcita, ſous le prétexte de la religion, une guerre inteſtine, pour empêcher cette république de ſe mêler des troubles de l'Europe. Tous les deux ans les treize cantons tiennent une diète générale, où préſide alternativement un ſchultheiſs de Berne ou de Zurich. Le canton de Berne joue dans cette république le rôle de la ville d'Amſterdam dans la république de Hollande ; il y jouit d'une pré-

pondérance décidée. Les deux tiers de la Suisse sont de la religion réformée, le reste est catholique. Ces réformés, par leur rigidité, ressemblent aux presbytériens de l'Angleterre, & les catholiques, à ce que l'Espagne produit de plus fanatique. La sagesse de ce gouvernement consiste en ce que les peuples n'y étant pas foulés, sont aussi heureux que le comporte leur état, & que ne s'écartant jamais des principes de la modération, ils se sont toujours conservés indépendans par leur sagesse. Cette république peut rassembler sans effort 100,000 hommes pour sa défense ; & elle a accumulé assez de richesses, pour soudoyer pendant trois années ce nombre de troupes. Tant d'arrangemens sages & estimables, semblent avilis par l'usage barbare de vendre leurs sujets à qui veut les payer : d'où il résulte que les Suisses d'un même canton au service de France, font la guerre à leurs proches au service de Hollande ; mais qu'y a-t-il de parfait au monde ?

Si delà nous descendons en Italie, nous trouvons cet ancien Empire Romain divisé en autant de parties que l'ambition des princes a pu la démembrer. La Lombardie est partagée entre les Vénitiens, les Autrichiens, les Savoyards & les Génois. De ces possessions, celles du roi de Sardaigne paroissent les plus considérables. Victor Amédée sortoit alors de la guerre qu'il avoit soutenue contre la maison d'Autriche, par

laquelle il avoit écorné le duché de Milan. Ses états lui rapportoient environ 5,000,000 de revenus, avec lesquels il entretenoit en temps de paix 30,000 hommes, qu'il pouvoit porter à 40,000 en temps de guerre. Victor Amédée passoit en Italie parmi les connoisseurs pour un prince versé dans la politique, & bien éclairé sur ses intérêts. Son ministre, le marquis d'Ormée, avoit la réputation de n'avoir pas mal profité dans l'école de Machiavel. La politique de cet état consistoit à tenir la balance entre la maison d'Autriche & les deux branches de la maison de Bourbon, afin de se ménager par cet équilibre les moyens d'étendre & d'augmenter ses possessions. Charles Émanuel avoit souvent dit : » Mon fils, le Milanois est comme un arti» chaut, il faut le manger feuille par feuille ». Dans ce temps, le roi de Sardaigne, indisposé contre les Bourbons au sujet de la paix de 1737, que le cardinal de Fleury avoit conclue à son insu, penchoit plus pour la maison d'Autriche.

Le reste de la Lombardie étoit partagé comme nous l'avons dit. L'empereur y possédoit le Milanois, le Mantouan, le Plaisantin, & on avoit établi en Toscane son gendre, le duc de Lorraine. La république de Gènes, située à l'occident de la Savoie, étoit encore fameuse par sa banque, par un reste de commerce & par ses beaux palais de marbre. La Corse s'étoit révoltée contr'elle. La première rébellion fut ap-

paifée par les troupes que l'empereur y envoya en 1732 ; la feconde, par les François, fous le commandement du comte de Maillebois ; mais ces fecours étrangers étouffèrent bien le feu pour un temps, fans pouvoir l'éteindre tout-à-fait.

Venife, fituée du côté de l'orient, eft plus confidérable que Gènes. Cette fuperbe cité s'élève fur 72 ifles, qui contiennent 200,000 habitans ; elle eft gouvernée par un confeil, à la tête duquel eft un doge foumis à la ridicule cérémonie de fe marier tous les ans avec la Mer-Adriatique. Au 17e fiècle la république perdit l'ifle de Candie ; & alliée des Autrichiens au 18e fiècle, lorfque le grand Eugène conquit Belgrade & Témeswar, elle perdit la Morée. Venife a des vaiffeaux, fans qu'ils foient affez nombreux pour former une flotte : elle entretient 15,000 hommes de troupes de terre ; le général qui les commande, eft ce même Schulenbourg qui, dans la guerre de Pologne, échappa par fon habileté à Charles XII à la bataille de Frauftadt, & fit cette belle retraite en Siléfie au paffage de la Bartsch.

Les Vénitiens & les Génois, avant la découverte de la bouffole, fourniffoient l'Allemagne de toutes les marchandifes que le luxe fait ramaffer aux extrémités de l'Afie : de notre temps, ce font les Anglois & les Hollandois qui, leur ayant enlevé ce négoce, s'en font attribué les avantages.

La guerre de 1733 avoit fait paſſer dom Carlos de Toſcane ſur le trône de Naples. Ce royaume avoit été conquis ſur Louis XII par Gonſalve de Cordoue ſurnommé le Grand-Capitaine, pour Ferdinand le Catholique. La mort de Charles II, roi d'Eſpagne, le fit paſſer durant la guerre de ſucceſſion ſous la domination autrichienne, & durant la guerre de 1733, le ſuccès de l'affaire de Bitonto le remit de nouveau ſous les loix de dom Carlos. Ce prince, trop jeune pour gouverner, étoit dirigé par le comte de St-Eſtevau, qui ne faiſoit qu'exécuter dans ce royaume les ordres de la reine d'Eſpagne. Le royaume de Naples, y compris la Sicile, rapportoit environ 4,000,000 à ſon ſouverain; l'état n'entretenoit que 12,000 hommes.

Nous ne faiſons point mention dans ce réſumé, ni du duc de Modène, ni de la république de Lucques, ni de celle de Raguſe : ce ſont des miniatures déplacées dans une grande galerie de tableaux.

Lé ſaint-ſiège venoit alors de vaquer par la mort de Clément XII de la maiſon de Corſini; le conclave dura un an. Le Saint-Eſprit demeura incertain juſqu'au jour que les factions des couronnes purent s'accommoder. Le cardinal Lambertini, ennuyé de ces longueurs, dit aux autres cardinaux : » Décidez-vous enfin ſur le choix » d'un pape. Voulez-vous un dévot? prenez » Aldobrandi : voulez-vous un ſavant? prenez

» Coſcia ; ou ſi vous voulez un bouffon, me » voici «. Le Saint-Eſprit choiſit celui qui étoit de ſi belle humeur. Lambertini fut élu pape & prit le nom de Benoît XIV. A ſon avénement au pontificat, Rome & les papes ne gouvernoient plus le monde comme autrefois : les empereurs ne ſervoient plus de marche-pied aux pontifes, & n'alloient plus s'avilir à Rome comme les Fréderic Barberouſſe ; Charles-Quint leur avoit fait ſentir ſa puiſſance, & l'empereur Joſeph ne les traita pas plus doucement, lorſque durant la guerre de ſucceſſion il s'empara de Comacchio. Le pape n'étoit en 1740 que le premier évêque de la chrétienté ; il avoit le département de la foi, qu'on lui abandonnoit ; mais il n'influoit plus comme autrefois dans les affaires politiques. La renaiſſance des lettres & la réforme avoient porté un coup mortel à la ſuperſtition. On canoniſoit quelquefois des ſaints, pour n'en pas perdre l'uſage ; mais un pape qui auroit voulu prêcher des croiſades dans le 18e ſiècle, n'eût pas attroupé vingt poliſſons. Il étoit réduit à l'humiliant emploi d'exercer les fonctions de ſon ſacerdoce, & de faire en hâte la fortune de ſes neveux. Tout ce que le pape put faire pour l'empereur engagé dans la guerre des Turcs en 1737, fut de l'autoriſer par ſes brefs à lever des dîmes ſur les biens eccléſiaſtiques, & à faire planter des croix de miſſion dans toutes les villes de ſa dépendance, où le

peuple couroit en foule vomir de saintes imprécations contre les Turcs. L'empire Ottoman ne s'en ressentit pas ; s'il avoit été battu par les Russes, il fut par-tout victorieux des Autrichiens.

Bonneval, ce fameux aventurier, se trouvoit alors à Constantinople : du service de France il avoit passé à celui de l'empereur, qu'il quitta par légéreté pour se faire turc. Il n'étoit pas dépourvu de talens ; il proposa au grand-visir de former l'artillerie sur le pied européen, de discipliner les janissaires, & d'introduire de l'ordre dans cette multitude innombrable de troupes qui ne combat qu'en confusion. Ce projet pouvoit devenir dangereux pour les voisins ; mais il fut rejeté comme contraire à l'Alcoran, dans lequel Mahomet recommande sur-tout de ne jamais toucher aux anciennes coutumes. La nation Turque a naturellement de l'esprit ; c'est l'ignorance qui l'abrutit : elle est brave sans art ; elle ne connoît rien à la police, sa politique est encore plus pitoyable. Le dogme de la fatalité, qui chez elle a beaucoup de créance, fait qu'ils rejettent la cause de tous leurs malheurs sur Dieu, & qu'ils ne se corrigent jamais de leurs fautes. La ville de Constantinople contient 2,000,000 d'habitans. La puissance de cet empire vient de sa grande étendue ; cependant il ne subsisteroit plus, si ce n'étoit la jalousie des princes de l'Europe qui le soutient. Le padichat Ma-

homet V régnoit alors. Une révolution l'avoit tiré des prifons du férail pour le placer fur le trône. La nature l'avoit rendu auffi impuiffant que fes eunuques : ce fut pour les beautés du férail le règne le plus malheureux. Le voifin le plus redoutable des Turcs étoit le fchach Nadir, connu fous le nom de Thamas-Koulikan : ce fut lui qui afservit la Perfe & fubjugua le Mogol ; il occupa fouvent la Porte, & fervit de contre-poids aux guerres qu'elle auroit peut-être entreprifes contre les puiffances chrétiennes.

Voilà le précis de ce qu'étoient les forces & les intérêts des cours de l'Europe vers l'année 1740. Ce tableau étoit néceffaire pour répandre de la clarté fur les mémoires fuivans ; il ne nous refte qu'à rendre compte des progrès de l'efprit humain, tant pour la philofophie que pour les fciences, les beaux-arts, la guerre, & ce qui regarde directement certaines coutumes établies. Les progrès de la philofophie, de l'économie politique, de l'art de la guerre, du goût & des mœurs, eft fans doute une matière à réflexion, plus intéreffante que de fe rappeller les caractères d'imbécilles revêtus de la pourpre, de charlatans couverts de la tiare, & de ces rois fubalternes, appellés miniftres, dont bien peu méritent d'être marqués dans les annales de la poftérité. Quiconque veut lire l'hiftoire avec application, s'appercevra que les mêmes fcènes fe reproduifent fouvent, & qu'il

n'y a qu'à y changer le nom des acteurs ; au-lieu que suivre la découverte de vérités jusques-là inconnues, saisir les causes qui ont produit le changement dans les mœurs, & ce qui a donné lieu à dissiper les ténèbres de la barbarie, qui empêchoient d'éclairer les esprits : ce sont certainement là des sujets dignes d'occuper tous les êtres pensans. Commençons par la physique. Il y a à peine cent ans qu'elle est bien connue. Descartes publia ses principes de physique, dans l'année 1644. Newton vint en-
1687. suite, & expliqua les loix du mouvement & de la gravitation : il nous exposa la méchanique de l'univers avec une précision étonnante. Long-temps après lui des philosophes (1) ont été sur les lieux, & ont vérifié tant en Laponie que sous l'équateur, les vérités que ce grand homme avoit devinées sans sortir de son cabinet. Depuis ce temps, nous savons avec certitude que la terre est applatie vers ses pôles. Newton fit
1704. plus : à l'aide de ses prismes, il décomposa les rayons de la lumière, & y trouva les couleurs
1704. primitives. Toricelli pesa l'air, & trouva l'équilibre de la colonne de l'atmosphère, & de la colonne du mercure ; on lui doit encore l'invention des baromètres. La pompe pneuma-
1642. tique fut inventée à Magdebourg, par Otton Guericke : il s'apperçut, à l'occasion de la

(1) La Condamine & Maupertuis.

friction de l'ambre, d'une nouvelle propriété de la nature, celle de l'électricité. Dufay fit des 1733. expériences à l'occasion de cette découverte, qui démontrèrent que la nature recèle des secrets inépuisables. Il paroît très-probable que ce ne sera qu'à force de multiplier les expériences de l'électricité, qu'on parviendra à en tirer des connoissances utiles à la société. Mr. Ellert, 1745. en mêlant deux liqueurs d'une blancheur transparente, a produit une eau colorée en bleu foncé : le même a fait des expériences sur la transformation des métaux & sur les parties solides & nîtreuses des eaux. Liberkuhn, par le 1743. moyen d'injections, a rendu palpables les ramifications les plus fines des fibres & des veines, dont la tissure déliée sert de canal à la circulation du sang humain: c'est le géographe des corps organisés. Bœrhaave, après Ruysh, 1707. découvrit la liqueur volatile qui circule dans les nerfs & qui s'évapore après la mort des hommes; on ne s'en étoit jamais douté. Sans doute que cette liqueur sert de courier à la volonté de l'homme, pour lui faire mouvoir les membres à l'égal de la vîtesse de la pensée. Hartsœcker trouva dans le sperme humain, des 1678. animaux qui peut-être servent de germe à la propagation. Lœwenhœck & Trembley trou- 1678 & 1703. vèrent, par leurs expériences sur le polype, que cet étrange animal se multiplie en autant de pièces qu'on le coupe. La curiosité des

hommes les a pouffés à faire des recherches immenfes ; ils ont fait des efforts étonnans pour découvrir les premiers principes de la nature, mais vainement ; ils font placés entre deux infinis, & il paroît démontré que l'auteur des chofes s'en eft réfervé à lui feul le fecret.

La phyfique perfectionnée porta le flambeau de la vérité dans les ténèbres de la métaphyfique. Il parut un fage en Angleterre, qui fe dépouillant de tout préjugé, ne fe guida que par l'expérience ; Locke fit tomber le bandeau de l'erreur, que le fceptique Bayle, fon précurfeur, avoit déjà détaché en partie. Les Fontenelle & les Voltaire parurent enfuite en France, le célèbre Thomafius (1) en Allemagne, les Hobbes, les Colin, les Shaftesbury, les Bolynbrocke en Angleterre. Ces grands hommes & leurs difciples portèrent un coup mortel à la religion. Les hommes commencèrent à examiner ce qu'ils avoient ftupidement adoré : la raifon terraffa la fuperftition : on prit du dégoût pour les fables qu'on avoit crues, & l'on eut horreur des blafphêmes auxquels on avoit été pieufement attaché. Le déifme, ce culte fimple de l'Être-Suprême, fit nombre de fectateurs. Avec cette religion raifonnable, s'établit la tolérance, & l'on ne fut pas plus ennemi pour avoir une façon différente de penfer. Si l'épicuréifme de-

(1) A Halle.

vint funeste au culte idolâtre des païens, le déisme ne le fut pas moins de nos jours aux visions judaïques adoptées par nos ancêtres. La liberté de penser, dont jouit l'Angleterre, avoit beaucoup contribué aux progrès de la philosophie. Il n'en étoit pas de même des François : les ouvrages des philosophes François se ressentoient de la contrainte qu'y mettoient les censeurs théologiques. Un Anglois pense tout haut, un François ose à peine laisser soupçonner ses idées. En revanche, les auteurs François se dédommageoient de la hardiesse qui étoit interdite à leurs ouvrages, en traitant supérieurement les matières de goût, & tout ce qui est du ressort des belles-lettres ; égalant par la politesse, les grâces & la légéreté, tout ce que le temps nous a conservé de plus précieux des écrits de l'antiquité. Un homme sans passion préférera la Henriade au Poëme d'Homère. Henri IV n'est point un héros fabuleux ; Gabrielle d'Estrées vaut bien la princesse Nausica. L'Iliade nous peint les mœurs des Canadiens ; Voltaire fait de vrais héros de ses personnages, & son Poëme seroit parfait, s'il avoit su intéresser davantage pour Henri IV, en l'exposant à de plus grands dangers. Boileau peut se comparer avec Juvenal & Horace ; Racine surpasse tous ses émules de l'antiquité ; Chaulieu, tout incorrect qu'il est, l'emporte sûrement de beaucoup dans quelques morceaux sur Anacréon ; Rousseau excella dans quelques Odes :

& si nous voulons être équitables, il faut convenir qu'en fait de méthode, les François l'emportent sur les Grecs & sur les Romains. L'éloquence de Bossuet approche de celle de Démosthènes; Fléchier peut passer pour le Cicéron de la France, sans compter les Patru, les Cochin, & tant d'autres qui se sont rendus célèbres dans le barreau. La Pluralité des Mondes & les Lettres persannes sont d'un genre inconnu à l'antiquité; ces écrits passeront à la postérité la plus reculée. Si les François n'ont aucun auteur à opposer à Thucydide, ils ont le Discours de Bossuet sur l'Histoire universelle; ils ont les ouvrages du sage président de Thou, les Révolutions Romaines par Vertot, ouvrage classique, la Décadence de l'Empire Romain de Montesquieu, enfin tant d'autres morceaux, ou d'histoire, ou de belles-lettres, ou de commerce, ou d'agrément, dont il seroit trop long de faire ici le catalogue. On sera peut-être surpris que les Lettres, qui fleurissent en France, en Angleterre, en Italie, n'aient pas brillé avec autant d'éclat en Allemagne. La raison en est, qu'en Italie elles avoient été rapportées une seconde fois de la Grèce, après y avoir joui sur la fin de la république & des premiers empereurs, de toute la considération qu'elles méritent; le terrain étoit tout préparé pour les recevoir, & la protection des Médicis, sur-tout celle de Léon X, contribua beaucoup à leurs progrès. Les Lettres

s'étendirent facilement en Angleterre, parce que la forme du gouvernement autorise les membres des chambres à haranguer dans le parlement : l'esprit de parti les animoit même à étudier, afin qu'employant dans leurs discours les secours de la rhétorique, sur-tout de la dialectique, ils se procurassent un ascendant sur le parti qui leur étoit opposé. Delà vient que les Anglois possèdent presque tous les auteurs classiques, qu'ils sont versés dans le grec & dans le latin, ainsi que dans l'histoire ancienne. Le caractère de leur esprit sombre, taciturne, opiniâtre, les a fait réussir dans la géométrie transcendante. Les François du temps de François I avoient attiré quelques savans à la cour : ceux-là avoient, pour ainsi dire, répandu les germes des connoissances dans ce royaume ; mais les guerres de religion qui suivirent, étouffèrent cette semence, comme une gelée tardive retarde les productions de la terre. Cette crise dura jusqu'à la fin du règne de Louis XIII, où le cardinal de Richelieu, ensuite Mazarin, & sur-tout Louis XIV, donnèrent une protection éclatante aux sciences comme aux beaux-arts. Les François étoient jaloux des Espagnols & des Italiens, qui les devançoient dans cette carrière, & la nature fit naître chez eux de ces génies heureux, qui bientôt surpassèrent leurs émules. C'est sur-tout par la méthode & par un goût plus raffiné que les auteurs François se

diſtinguent. Ce qui retarda le progrès des arts en Allemagne, ce furent les guerres qui ſe ſuivirent depuis Charles-Quint juſqu'à celle de la ſucceſſion d'Eſpagne. Les peuples étoient malheureux, & les princes pauvres : il fallut penſer premiérement à s'aſſurer les alimens indiſpenſables, en remettant les terres en culture; il falloit établir les manufactures ſelon que les premières productions les indiquoient. Et ces ſoins preſque généraux, empêchèrent que la nation pût ſe tirer des reſtes de la barbarie, dont elle ſe reſſentoit encore; ajoutez qu'en Allemagne les arts manquoient d'un point de ralliement, comme étoient Rome & Florence en Italie, Paris en France, & Londres en Angleterre. Les univerſités avoient à la vérité des profeſſeurs érudits, pédans & toujours dogmatiques; perſonne ne les fréquentoit à cauſe de leur ruſticité. Il n'y eut que deux hommes qui ſe diſtinguèrent à cauſe de leur génie, & qui firent honneur à la nation; l'un, c'eſt le grand Leibnitz; & l'autre, le docte Thomaſius. Je ne fais point mention de Wolff, qui ruminoit le ſyſtême de Leibnitz, & rabâchoit longuement ce que l'autre avoit écrit avec feu. La plupart des ſavans Allemands étoient des manœuvres, les François des artiſtes. Cela fut cauſe que les ouvrages françois ſe répandirent ſi univerſellement, que leur langue remplaça celle des latins, & qu'à préſent, quiconque ſait le françois, peut voyager par toute l'Europe

fans avoir befoin d'un interprète. L'ufage de cette langue étrangère fit encore du tort à la langue nationale, qui ne reftant que dans la bouche du peuple, ne pouvoit acquérir ce ton de politeffe, qu'elle ne gagne que dans la bonne compagnie. Le principal défaut de la langue eft d'être trop verbeufe ; il faut la refferrer ; & en adouciffant quelques mots, dont la prononciation eft dure, on parviendroit à la rendre fonore. La nobleffe n'étudioit que le droit public ; mais fans goût pour la belle littérature, elle remportoit des univerfités le dégoût de la pédanterie & de fes inftituteurs. Des candidats ou théologiens, fils de cordonniers & de tailleurs, étoient les mentors de ces Télémaques. Qu'on juge de l'éducation qu'ils étoient capables de donner. Les Allemands avoient des fpectacles, mais groffiers, & même indécens : des bouffons orduriers y repréfentoient des pièces fans génie, qui faifoient rougir la pudeur. Notre ftérilité nous obligea d'avoir recours à l'abondance des François ; & dans la plupart des cours on voyoit des troupes de cette nation y repréfenter les chef-d'œuvres des Molière & des Racine. Mais qu'eft-ce qui mérite plus l'attention d'un philofophe, que l'aviliffement où eft tombé ce peuple roi, cette nation maîtreffe de l'univers, en un mot les Romains ? Au-lieu que des confuls menoient en triomphe des rois captifs du temps de la république ; de notre temps, les fucceffeurs

des Caton & des Émile se dégradent de la virilité, pour aspirer à l'honneur de chanter sur les théâtres des souverains, qui, du temps des Scipion, étoient regardés avec autant de mépris, que nous en inspirent les Iroquois. *O tempora! ô mores!* Les opéra, les tragédies & les comédies étoient inconnues en Allemagne, il y a soixante ans. L'an 1740, l'industrie & le commerce plus raffinés avoient rendu l'Allemagne partie copartageante des trésors que les Indes versent annuellement en Europe : ces sources de l'opulence avoient amené avec elles les plaisirs, les aisances, & peut-être les désordres des mœurs qui en sont une suite. Tout avoit augmenté, les habitans, les équipages, les meubles, les livrées, les carrosses, & la somptuosité des tables. Ce qu'on voit de belle architecture dans le nord, date environ du même temps. Le château & l'arsenal de Berlin, la chancellerie de l'Empire, & l'église de St-Jean Borromée à Vienne, le château de Nymphenbourg en Bavière, le pont de Dresde, & le palais chinois de cette ville, le château de l'électeur à Manheim, le palais du duc de Wurtemberg à Louisbourg, tous ces édifices, quoiqu'ils n'égalent pas ceux d'Athènes & de Rome, sont pourtant supérieurs à l'architecture gothique de nos ancêtres. Dans les temps passés, les cours d'Allemagne paroissoient des temples où l'on célébroit des bacchanales; actuellement cette dé-

bauche, indigne de la bonne ſociété, a été reléguée en Pologne, ou bien eſt devenue l'amuſement de la populace. Il n'eſt encore que quelques cours eccléſiaſtiques, où le vin conſole les prêtres d'une paſſion plus aimable, à laquelle ils ſont obligés de renoncer par état. Autrefois il n'étoit point de cour d'Allemagne qui ne fût remplie de bouffons : la groſſiéreté de leurs plaiſanteries ſuppléoit à l'ignorance des conviés, & l'on entendoit dire des ſottiſes, faute de pouvoir dire de bonnes choſes. Cet uſage, qui eſt l'opprobre éternel du bon ſens, a été aboli, & il n'y a que la cour d'Auguſte II, roi de Pologne & électeur de Saxe, où il ſe conſervoit encore. Le cérémonial dans lequel l'imbécillité de nos aïeux plaça jadis la ſcience des ſouverains, paroît eſſuyer un ſort égal à celui des bouffons : l'étiquette ſouffre journellement des brèches ; quelques cours l'ont entiérement abolie. Cependant la cour de l'empereur Charles VI fit exception à la règle : il étoit trop zélé ſectateur des formules de l'étiquette de Bourgogne, pour les abolir ; il avoit même dans ſa dernière maladie, peu de momens avant ſa fin, ordonné les Meſſes & les heures pour l'appareil de ſa pompe funèbre, & nommé les perſonnes qui devoient porter ſon cœur dans un étui d'or, à je ne ſais quel couvent. Les courtiſans admiroient ſa grandeur & ſa dignité : les ſages blâmoient ſon orgueil, qui ſembloit lui ſurvivre.

Remarquons ſur-tout que par un effet de l'argent répandu en Allemagne, & qui étoit ſûrement le triple de celui des temps antérieurs, non-ſeulement le luxe avoit doublé, mais le nombre des troupes que les ſouverains entretenoient, avoit augmenté à proportion. A peine l'empereur Ferdinand I avoit-il entretenu 30,000 hommes. Charles VI en avoit ſoudoyé dans la guerre de 1733 170,000, ſans fouler ſes peuples. Louis XIII avoit eu 60,000 ſoldats. Louis XIV en entretint 220,000, & juſqu'à 360,000 durant la guerre de ſucceſſion. Depuis cette époque, tous, juſqu'au plus petit prince d'Allemagne, avoient augmenté leur militaire. C'étoit par eſprit d'imitation; car dans la guerre de 1683, Louis XIV leva le plus de troupes qu'il put, pour avoir une ſupériorité décidée ſur ceux qu'il vouloit combattre: il ne fit aucune réforme après la paix; ce qui força l'empereur & les princes d'Allemagne à garder ſur pied autant de ſoldats qu'ils en pouvoient payer. Cette coutume, une fois établie, ſe perpétua dans la ſuite. Les guerres en devinrent beaucoup plus coûteuſes; la dépenſe des magaſins fut immenſe, pour entretenir ces cavaleries nombreuſes, & les raſſembler en quartiers de cantonnement avant l'ouverture de la campagne & la ſaiſon des fourrages. L'infanterie, toujours entretenue, changea preſque d'état, tant on travailla à la perfectionner.

Avant la guerre de ſucceſſion, la moitié des bataillons portoit des piques & l'autre des mouſquets, & ils combattoient armés ſur ſix lignes de profondeur; on ſe ſervoit de ces piques contre la cavalerie; les mouſquets faiſoient un feu foible, & ratoient ſouvent à cauſe des mèches. Ces inconvéniens firent changer d'armes: on quitta les piques & les mouſquets, & on les remplaça par des fuſils armés de baïonnettes; ce qui réunit ce que le feu & le fer ont de plus terrible. Comme on fit conſiſter dans le feu la force des bataillons, on diminua peu-à-peu leur profondeur en les étendant. Le prince d'Anhalt, qu'on peut appeller un méchanicien militaire, introduiſit les baguettes de fer; il mit les bataillons à trois hommes de hauteur: & le défunt roi, par ſes ſoins infinis, introduiſit une diſcipline & un ordre merveilleux dans les troupes, & une préciſion juſques-là inconnue en Europe pour les mouvemens & les manœuvres. Un bataillon Pruſſien devint une batterie ambulante, dont la vîteſſe de la charge triploit le feu, & donnoit aux Pruſſiens l'avantage d'un contre trois. Les autres nations imitèrent depuis les Pruſſiens, mais imparfaitement. Charles XII avoit introduit dans ſes troupes l'uſage de joindre deux canons à chaque bataillon. On fondit à Berlin des canons de 3, de 6, de 12 & de 24 livres, aſſez légers pour qu'on pût les manier à force de bras, &

les faire avancer dans les batailles, avec les bataillons auxquels ils étoient attachés. Tant de nouvelles inventions transformoient une armée en une forteresse mouvante, dont l'accès étoit meurtrier & formidable. Ce fut dans la guerre de 1672 que les François trouvèrent l'invention des pontons de cuivre transportables. Cet usage facile de construire des pontons, rendit les rivières des barrières inutiles. L'art de l'attaque & de la défense des places est encore dû aux François. Vauban sur-tout perfectionna la fortification; il rendit les ouvrages rasans, & les couvrit tellement par les glacis, que pour établir des batteries de brèche, si on ne les place à présent sur la crête du chemin couvert, les boulets ne sauroient parvenir au cordon de la maçonnerie qu'ils doivent ruiner. Depuis Vauban on a construit des chemins couverts maçonnés doubles, & peut-être a-t-on même trop multiplié les coupures. C'est sur-tout l'art des mines qui a fait les plus grands progrès. On étend les rameaux du chemin couvert à trente toises du glacis : les places bien minées ont des galeries majeures & commandantes. Les rameaux sont à trois étages. Le mineur peut faire sauter le même point de défense jusqu'à sept fois. Pour les attaques, on a inventé les globes de compression, qui, s'ils sont bien appliqués, ruinent toutes les mines de la place à une distance de 25 pas du foyer.

C'eſt dans les mines que conſiſte à préſent la véritable force des places, & par leur uſage que les gouverneurs pourront le plus prolonger la durée des ſièges. De nos jours, les fortereſſes ne ſe prennent plus que par une nombreuſe artillerie. On compte trois pièces ſur chaque batterie pour démonter un canon des ouvrages : on ajoute à de ſi nombreuſes batteries celles de ricochet qui enfilent les lignes de prolongation ; & à moins de 60 mortiers employés à ruiner les défenſes, on ne ſe haſarde guère à aſſiéger une place forte. Les demi-ſapes, les ſapes ordinaires, les ſapes tournantes, les places d'armes & les cavaliers de tranchées, ſont autant de nouvelles inventions dont on ſe ſert pour les attaques, qui en épargnant le monde, accélèrent la reddition des forteresses. Ce ſiècle a vu revivre des troupes armées à la légère : les pandours Autrichiens, les légions Françoiſes & nos bataillons francs ; les houſards, originaires de la Hongrie, mais imités par toutes les autres troupes, remplacent cette cavalerie Numide & Parthe, ſi fameuſe du temps des Romains. Les milices anciennes ne connoiſſoient point d'uniforme ; il n'y a pas un ſiècle que les habits d'ordonnance ont été généralement admis. La marine encore a fait beaucoup de progrès, tant pour la conſtruction des vaiſſeaux que pour rendre plus exact le calcul des pilotes ; mais cette

matière étant très-vaste, je la quitte, de crainte de m'engager dans une trop longue digression.

De tout ce que nous venons de rapporter du progrès des arts en Europe, il résulte que les pays du nord avoient beaucoup gagné depuis la guerre de trente ans. Alors la France jouissoit de l'avantage de tout ce qui est du ressort des belles-lettres & du goût, les Anglois de la géométrie & de la métaphysique, les Allemands de la chymie, des expériences de physique & de l'érudition ; les Italiens commençoient à tomber ; mais la Pologne, la Russie, la Suède & le Danemarck étoient encore arriérés d'un siècle, en comparaison des nations les plus policées. Ce qui mérite peut-être le plus nos réflexions, c'est le changement qui se voit depuis l'année 1640 dans la puissance des états. Nous en voyons quelques-uns dans leur accroissement, d'autres demeurèrent, pour ainsi dire, immobiles dans la même situation ; & d'autres enfin tombent en consomption, & menacent ruine. La Suède jeta son feu sous Gustave Adolphe, elle dicta avec la France la paix de Westphalie ; sous Charles XII elle vainquit les Danois, les Russes, & disposa pour un temps du trône de Pologne : il semble que cette puissance ait alors rassemblé toutes ses forces, pour paroître comme une comète qui jette un grand éclat, & se perd ensuite dans l'immensité de l'espace ; ses

ennemis la démembrèrent en lui arrachant l'Estonie, la Livonie, les principautés de Brème & de Verden, & une grande partie de la Poméranie. La chûte de la Suède fut l'époque de l'élévation de la Russie : cette puissance semble sortir du néant, pour paroître tout-à-coup avec grandeur, pour se mettre peu de temps après au niveau des puissances les plus redoutées. On pourroit appliquer à Pierre I, ce qu'Homère dit de Jupiter : il fit trois pas, & il fut au bout du monde. En effet, abattre la Suède, donner successivement des rois à la Pologne, abaisser la Porte Ottomane, & envoyer des troupes pour combattre les François sur leurs frontières, c'est bien aller au bout du monde. On vit de même la maison de Brandebourg, quitter le banc des électeurs, pour s'asseoir parmi les rois ; elle ne figuroit aucunement dans la guerre de trente ans. La paix de Westphalie lui valut des provinces, qu'une bonne administration rendit opulentes. La paix & la sagesse du gouvernement formèrent une puissance naissante, presque ignorée de l'Europe, parce qu'elle travailloit en silence, & que ses progrès n'étoient pas rapides, mais l'ouvrage du temps. On parut étonné, lorsqu'elle commença à se développer.

Les agrandissemens de la France, dûs tant à ses armes qu'à sa politique, furent plus

prompts & plus considérables. Louis XV se trouva par ses possessions supérieur d'un tiers à celles de Louis XIII ; la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine, & une partie de la Flandre, annexée à cet empire, lui donnoient une force bien supérieure à celle des temps passés ; ajoutez-y sur-tout l'Espagne, soumise à une branche de la maison de Bourbon, qui la délivrant, au moins pour long-temps, des diversions qu'elle avoit toujours à craindre des rois d'Espagne, de la branche Autrichienne, lui donne à présent la faculté de se servir de ses forces entières contre celui de ses voisins, qu'elle juge nécessaire de combattre. Les Anglois de leur côté ne se sont pas oubliés. Gibraltar & Port-Mahon sont des acquisitions importantes pour une nation commerçante ; ils se sont enrichis prodigieusement par toutes sortes de trafics : peut-être que l'électorat de Hanovre, assujetti à leur domination, ne leur est pas inutile, par l'influence qu'il leur donne dans les affaires d'Allemagne, auxquelles ils ne prenoient autrefois aucune part. On croit généralement que la nation Angloise, à présent susceptible de corruption, en est devenue moins libre ; du moins en est-elle plus tranquille. La maison de Savoie ne s'est pas oubliée non plus : elle acquit la Sardaigne & la royauté ; elle écorna le Milanois, & les politiques la regardent comme un cancer qui ronge la Lombardie. L'Espagne

avoit établi dom Carlos dans le royaume de Naples. La maison d'Autriche ne jouissoit pas des mêmes avantages. La guerre de succession avoit fait, de l'empereur Charles VI, un des plus puissans princes de l'Europe ; mais l'envie de ses voisins le dépouilla bientôt d'une partie de ses acquisitions, & le remit au niveau de la fortune de ses prédécesseurs. Depuis l'extinction de la branche de Charles-Quint en Espagne, la maison d'Autriche avoit perdu premiérement l'Espagne, passée entre les mains des Bourbons ; une partie de la Flandre ; depuis, le royaume de Naples, & une partie du Milanois. Il ne resta donc à Charles VI de la succession de Charles II, que quelques villes en Flandre, & une partie du Milanois. Les Turcs lui enlevèrent encore la Servie, qui fut également cédée par la paix de Belgrade. La seule chose que la maison d'Autriche ait gagnée, c'est d'avoir établi un préjugé en sa faveur, qui règne assez généralement dans l'Empire, en Angleterre, en Hollande, même en Danemarck, que la liberté de l'Europe est attachée au destin de cette maison. Le Portugal, la Hollande, le Danemarck, la Pologne étoient demeurés tels qu'ils avoient été, sans augmentation ni perte. De toutes ces puissances, la France & l'Angleterre avoient une prépondérance décidée sur les autres ; l'une par ses troupes de terre & ses grandes ressources,

l'autre par ſes flottes & les richeſſes qu'elle devoit à ſon commerce. Ces puiſſances étoient rivales, jalouſes de leur agrandiſſement : elles penſoient tenir la balance de l'Europe, & ſe regardoient comme deux chefs de parti, auxquels devoient s'attacher les princes & les rois. Outre l'ancienne haine que la France conſervoit contre les Anglois, elle avoit une inimitié égale contre la maiſon d'Autriche, par une ſuite des guerres continuelles qu'il y avoit eu entre ces deux maiſons, depuis la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. La France auroit voulu ranger la Flandre & le Brabant ſous ſes loix, & pouſſer les limites de ſa domination juſqu'aux bords du Rhin. Un tel projet ne pouvoit pas s'exécuter de ſuite ; il falloit que le temps le mûrit, & que les occaſions le favoriſaſſent. Les François veulent vaincre pour faire des conquêtes : les Anglois veulent acheter des princes pour en faire des eſclaves : tous deux donnent le change au public, pour détourner ſes regards de leur propre ambition. L'Eſpagne & l'Autriche étoient à-peu-près égales en force. L'Eſpagne ne pouvoit faire la guerre qu'au Portugal, ou bien à l'empereur en Italie. L'empereur pouvoit la porter de tout côté ; il avoit plus de ſujets que l'Eſpagne, & par l'intrigue, il pouvoit joindre à ſes forces celles de l'Empire Germanique ; l'Eſpagne avoit plus de reſſources dans

dans ses richesses ; l'Autriche n'en avoit guère, & quelque impôt qu'elle eût établi sur les peuples, il lui falloit des subsides étrangers pour soutenir quelques années ses troupes en campagne. Alors elle étoit épuisée par la guerre des Turcs, & surchargée de dettes, que ces troubles lui avoient fait contracter. La Hollande, quoiqu'opulente, ne se mêloit d'aucune querelle étrangère, à moins que la nécessité ne l'obligeât à défendre sa barrière contre la France : elle n'étoit occupée qu'à éloigner l'occasion de faire élire un nouveau stadhouder. La Prusse, moins forte que l'Espagne & l'Autriche, pouvoit cependant paroître à la suite de ces puissances, sans cependant se mesurer à elles d'égal à égal. Les revenus de l'état, comme nous l'avons dit, ne passoient pas 7,000,000. Les provinces pauvres & arriérées encore par les malheurs qu'elles avoient soufferts de la guerre de trente ans, étoient hors d'état de fournir des ressources au souverain ; il ne lui en restoit d'autres que ses épargnes : le feu roi en avoit fait, & quoique les moyens ne fussent pas fort considérables, ils pouvoient suffire dans le besoin pour ne pas laisser échapper une occasion qui se présentoit. Mais il falloit de la prudence dans la conduite des affaires, ne pas traîner les guerres en longueur, & se hâter d'exécuter ses desseins. Ce qu'il y avoit de plus

fâcheux, c'étoit que l'état n'avoit point de forme régulière. Des provinces peu larges, & pour ainsi dire éparpillées, tenoient depuis la Courlande jusqu'au Brabant. Cette situation entrecoupée multiplioit les voisins de l'état, sans lui donner de consistance, & faisoit qu'il avoit bien plus d'ennemis à redouter que s'il avoit été arrondi. La Prusse ne pouvoit agir alors qu'en s'épaulant de la France ou de l'Angleterre. On pouvoit cheminer avec la France, qui avoit fort à cœur sa gloire & l'abaissement de la maison d'Autriche. On ne pouvoit tirer des Anglois que des subsides, destinés à se servir des forces étrangères pour leurs propres intérêts. La Russie n'avoit point alors assez de poids dans la politique européenne, pour déterminer dans la balance la supériorité du parti qu'elle embrassoit. L'influence de ce nouvel empire ne s'étendoit encore que sur ses voisins les Suédois & les Polonois. Et pour les Turcs, la politique du temps avoit établi que lorsque les François les excitoient ou contre l'Autriche ou contre la Russie, ces deux puissances recourroient à Thamas-Koulikan, qui, par le moyen d'une diversion, les délivroit de ce qu'ils avoient à craindre de la part de la Porte. Ce que nous venons d'indiquer, étoit l'allure commune de la politique. Il y avoit sans doute de temps à autre des exceptions à la règle;

mais nous ne nous arrêtons ici qu'au calcul ordinaire des probabilités.

L'objet qui intéressoit alors le plus l'Europe, c'étoit la succession de la maison d'Autriche, qui devoit arriver à la mort de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maison de Habspourg. Nous avons dit que pour prévenir le démembrement de cette monarchie, Charles VI avoit fait une loi domestique sous le nom de Pragmatique-Sanction, pour assurer son héritage à sa fille Marie-Thérèse. La France, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, la Saxe, l'Empire Romain avoient garanti cette Pragmatique-Sanction; le feu roi Fréderic Guillaume I, même l'avoit garantie, à condition que la cour de Vienne lui assurât la succession de Juliers & de Bergue. L'empereur lui en promit la possession éventuelle, & ne remplit point ses engagemens; ce qui dispensoit le roi de la garantie de la Pragmatique-Sanction, à laquelle le feu roi s'étoit engagé conditionnellement.

La succession des duchés de Juliers & de Bergue, dont le cas paroissoit proche en 1740, faisoit alors l'objet le plus intéressant de la politique de la maison de Brandebourg. Fréderic Guillaume n'avoit point contracté d'alliance, sentant sa fin prochaine, pour laisser à son successeur la liberté de former des liaisons, selon

que les circonſtances & l'occaſion l'exigeroient. Après la mort du roi, la cour de Berlin entama des négociations à Vienne, à Paris, comme à Londres, pour preſſentir laquelle de ces puiſſances ſe trouveroit le plus favorablement diſpoſée pour ſes intérêts. Elle les trouva également froides, parce que les vues ne s'uniſſent que lorſque des beſoins réciproques forment les liens des alliances, & l'Europe ſe ſoucioit peu que le roi ou quelque autre prince eût le duché de Bergue. La France conſentoit à la vérité à ce que le roi démembrât une liſière de ce duché; c'étoit trop peu pour contenter les déſirs d'un jeune roi ambitieux, qui vouloit tout ou rien. Remarquons ſur toute choſe que l'empereur Charles VI ne s'en étoit pas tenu à une ſimple garantie du duché de Bergue, mais qu'il en avoit promis la poſſeſſion au roi de Pologne, électeur de Saxe, & que durant l'ambaſſade du prince de Lichtenſtein à Paris, il avoit donné une promeſſe toute pareille au prince de Sulzbach, héritier de l'électeur Palatin. Falloit-il ſe laiſſer ſacrifier par la cour de Vienne; falloit-il ſe contenter de cette liſière du duché de Bergue, que la France promettoit à la Pruſſe d'occuper; ou falloit-il en venir à la voie des armes pour ſe faire ſoi-même raiſon de ſes droits? Dans cette criſe, le roi réſolut de

ſe ſervir de toutes ſes reſſources pour ſe mettre dans une ſituation plus formidable : ce qu'il exécuta ſans différer davantage. Par le moyen d'une bonne économie, il leva 15 nouveaux bataillons (1), & il attendit dans cette poſition les événemens qu'il plairoit à la fortune de lui fournir, pour ſe rendre à lui-même la juſtice que d'autres lui refuſoient.

---

(1) Régimens de Camas, Munchow, Dohna, Henri, Perſod, Brunſwick, Eiſenach & Einſiedel.



HISTOIRE DE MON TEMPS.

CHAPITRE PREMIER.

Raiſons de faire la guerre à la Reine de Hongrie après la mort de l'Empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Siléſie.

L'Acquiſition du duché de Bergue rencontroit beaucoup de difficultés dans l'exécution. 1740. Pour s'en faire une idée nette, il faut ſe mettre préciſément dans la ſituation où le roi ſe trouvoit. Il pouvoit mettre à peine 60,000 hommes en campagne ; il n'avoit de reſſource, pour ſoutenir ſes entrepriſes, que dans le tréſor que le feu roi lui avoit laiſſé. S'il vouloit entreprendre la conquête du duché de Bergue, il devoit y employer toutes ſes troupes ; parce qu'il avoit à faire à forte partie, qu'il falloit lutter contre la France, & prendre en même temps la ville de Duſſeldorff. La ſupériorité

ſeule de la France ſuffiſoit pour le faire déſiſter de cette entrepriſe, quand il n'y auroit pas eu encore d'autres empêchemens auſſi conſidérables & auſſi contraires à ſes vues. Ces difficultés venoient des prétentions approchantes de celles du roi, que la maiſon de Saxe avoit au pays de Juliers & de Bergue, & de la jalouſie qu'inſpiroit à la maiſon de Hanovre celle de Brandebourg. Si dans ces circonſtances le roi s'étoit porté avec toutes ſes forces aux bords du Rhin, il devoit s'attendre, que laiſſant ſes pays héréditaires vuides de troupes, il les expoſoit à être envahis par les Saxons & les Hanovriens, qui n'auroient pas manqué d'y faire une diverſion : & dans le cas où le roi auroit laiſſé une partie de ſon armée dans la Marche pour garantir ſes états contre la mauvaiſe volonté de ſes voiſins, il ſe feroit trouvé trop foible des deux côtés. La France avoit garanti la ſucceſſion palatine au duc de Sulzbach, pour obtenir la neutralité du vieil électeur pendant la guerre qu'elle fit ſur le Rhin. Ce n'auroit pas été cette garantie qui auroit arrêté le roi, car communément ce ſont des paroles auſſi-tôt données que violées; mais l'intérêt de la France vouloit des voiſins foibles ſur les bords du Rhin, & non des princes puiſſans & capables de lui réſiſter. A-peu-près dans le même temps le comte de Secken-

dorff, qui avoit été détenu dans les prisons de Grætz, obtint sa liberté, à condition de remettre à l'empereur tous les ordres par lesquels il avoit été autorisé à donner au feu roi de Prusse, les assurances les plus solemnelles de l'assistance que l'empereur lui promettoit, pour favoriser ses droits à la succession des duchés de Juliers & de Bergue. Cet exposé montre combien les circonstances étoient peu favorables à la maison de Brandebourg, & ce sont les raisons qui déterminèrent le roi à s'en tenir au traité provisionnel que son père avoit conclu avec la France. Mais si des raisons aussi fortes modéroient les desirs de la gloire dont le roi étoit animé, des motifs non moins puissans le pressoient de donner au commencement de son règne des marques de vigueur & de fermeté, pour faire respecter sa nation en Europe. Les bons citoyens avoient tous le cœur ulcéré du peu d'égard que les puissances avoient eu pour le feu roi, sur-tout dans les dernières années de son règne, & de la flétrissure que le monde imprimoit au nom Prussien. Comme ces choses influèrent beaucoup sur la conduite du roi, nous nous croyons obligés de répandre quelques éclaircissemens sur cette matière.

La conduite sage & circonspecte du feu roi lui avoit été imputée à la foiblesse. Il eut en 1727 des brouilleries avec les Hanovriens

ſur des bagatelles qui ſe terminèrent par conciliation : peu de temps après ſurvinrent des démêlés auſſi peu importans avec les Hollandois, qui de même furent accommodés à l'amiable. De ces deux exemples de modération, ſes voiſins & ſes envieux conclurent qu'on pouvoit l'inſulter impunément; qu'au-lieu de forces réelles, les ſiennes n'étoient qu'apparentes; qu'au-lieu d'officiers entendus, il n'avoit que des maîtres d'eſcrime; & au-lieu de braves ſoldats, des mercenaires peu affectionnés à l'état; & que pour lui il menaçoit toujours, & ne frappoit jamais. Le monde ſuperficiel & léger dans ſes jugemens, accréditoit de pareils diſcours, & ces préjugés ſe répandirent dans peu par toute l'Europe. La gloire à laquelle le feu roi aſpiroit (plus juſte que celle des conquérans) avoit pour objet de rendre ſon pays heureux, de diſcipliner ſon armée, & d'adminiſtrer ſes finances avec l'ordre & l'économie la plus ſage. Il évitoit la guerre pour ne point être diſtrait d'auſſi belles entrepriſes; par ce moyen il s'acheminoit ſourdement à la grandeur ſans réveiller l'envie des ſouverains. Dans les dernières années de ſa vie, les infirmités du corps avoient entiérement ruiné ſa ſanté, & ſon ambition n'eût jamais conſenti à confier ſes troupes à d'autres mains qu'aux ſiennes. Toutes ces différentes cauſes réunies, rendirent

ſon règne heureux & pacifique. Si l'opinion que l'on avoit du roi n'avoit été qu'une erreur ſpéculative, la vérité en auroit tôt ou tard détrompé le public; mais les ſouverains préſumoient ſi déſavantageuſement de ſon caractère, que ſes alliés gardoient auſſi peu de ménagement envers lui que ſes ennemis. Preuve de cela, la cour de Vienne & celle de Ruſſie convinrent avec le feu roi de placer un prince de Portugal ſur le trône de Pologne. Ce projet tomba ſubitement, & ils ſe déclarèrent pour Auguſte II, électeur de Saxe, ſans daigner même en donner la moindre connoiſſance au roi. L'empereur Charles VI avoit obtenu à de certaines conditions, un ſecours de 10,000 hommes, que le feu roi envoya en 1734 ſur le Rhin contre les François, & il ſe crut audeſſus de l'obligation de remplir ces chétifs engagemens. Le roi George II d'Angleterre appelloit le feu roi, ſon frère le caporal; il diſoit qu'il étoit roi des grands chemins & l'archiſablier de l'Empire Romain: tous les procédés de ce prince portoient l'empreinte du plus profond mépris. Les officiers Pruſſiens, qui ſelon les privilèges des électeurs enrôloient des ſoldats dans les villes impériales, ſe trouvoient expoſés à mille avanies: on les arrêtoit, on les trainoit dans des cachots, où on les confondoit avec les plus vils ſcélérats: enfin

ces excès alloient à un point qu'ils n'étoient plus soutenables. Un misérable évêque de Liège se faisoit honneur de donner des mortifications au feu roi. Quelques sujets de la seigneurie de Herstal, appartenant à la Prusse, s'étoient révoltés; l'évêque leur donna sa protection. Le feu roi envoya le colonel Creutz à Liège, muni d'une lettre de créance, pour accommoder cette affaire. Qui ne voulut pas le recevoir? Ce fut monsieur l'évêque : il vit arriver trois jours de suite cet envoyé dans la cour de sa maison, & autant de fois il lui en interdit l'entrée.

Cet événement, & bien d'autres encore qu'on omet par amour de la briéveté, apprirent au roi qu'un prince doit faire respecter sa personne, sur tout sa nation; que la modération est une vertu que les hommes d'état ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, à cause de la corruption du siècle, & que dans ce changement de règne, il étoit plus convenable de donner des marques de fermeté, que de douceur.

Pour rassembler ici tout ce qui pouvoit animer la vivacité d'un jeune prince, parvenu à la régence, ajoutons que Fréderic I, en érigeant la Prusse en royaume, avoit par cette vaine grandeur mis un germe d'ambition dans sa postérité, qui devoit fructifier tôt ou tard. La monarchie qu'il avoit laissée à ses descendans étoit, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, une espèce

d'hermaphrodite, qui tenoit plus de l'électorat que du royaume. Il y avoit de la gloire à décider cet être, & ce sentiment fut sûrement un de ceux qui fortifièrent le roi dans les grandes entreprises, où tant de motifs l'engageoient. Quand même l'acquisition du duché de Bergue n'eût pas rencontré des obstacles presque insurmontables ; le sujet en étoit si mince, que la possession n'en agrandissoit que très-peu la maison de Brandebourg. Ces réflexions firent que le roi tourna ses vues sur la maison d'Autriche, dont la succession après la mort de l'empereur devenoit litigieuse, & le trône des Césars vacant. Cet événement ne pouvoit être que favorable par le rôle distingué que le roi jouoit en Allemagne, par les différens droits des maisons de Saxe & de Bavière à ces états, par le nombre des candidats qui postuleroient la couronne impériale, enfin par la politique de la cour de Versailles, qui, dans une pareille occasion, devoit naturellement s'en saisir pour profiter des troubles que la mort de l'empereur Charles VI ne pouvoit manquer d'exciter. Cet événement ne se fit point attendre. L'empereur Charles VI termina ses jours à la Favorite le 26 d'octobre de l'année 1740. Cette nouvelle arriva à Reinsberg, où le roi étoit attaqué de la fièvre-quarte. Les médecins, infatués d'anciens préjugés, ne voulurent point lui donner du quinquina ; il en prit malgré eux, parce qu'il se

propofoit des chofes plus importantes que de foigner la fièvre. Il réfolut auffi-tôt de revendiquer les principautés de la Siléfie, auxquelles fa maifon avoit des droits inconteftables, & il fe prépara en même temps à foutenir ces prétentions, s'il le falloit, par la voie des armes. Ce projet rempliffoit toutes fes vues politiques; c'étoit un moyen d'acquérir de la réputation, d'augmenter la puiffance de l'état, & de terminer ce qui regardoit cette fucceffion litigieufe du duché de Bergue. Cependant, avant que de fe déterminer entiérement, le roi mit en balance les rifques qu'il y avoit à courir, en entreprenant une pareille guerre, & de l'autre, les avantages qu'on pouvoit en efpérer.

D'un côté fe préfentoit la puiffante maifon d'Autriche, qui ne pouvoit pas manquer de reffources avec tant de vaftes provinces; une fille d'empereur attaquée, qui devoit trouver des alliés dans le roi d'Angleterre, dans la république de Hollande, & dans la plupart des princes de l'Empire qui avoient garanti la Pragmatique-Sanction. Ce duc de Courlande qui gouvernoit alors la Ruffie, étoit aux gages de la cour de Vienne; & de plus, la jeune reine de Hongrie pouvoit mettre la Saxe dans fes intérêts, en lui cédant quelques cercles de la Bohême; & quant au détail de l'exécution, la ftérilité de l'année 1740 devoit faire craindre de

manquer des moyens pour former des magafins, & fournir les vivres aux troupes. Les rifques étoient grands. Il falloit craindre la viciffitude des armes. Une bataille perdue pouvoit être décifive. Le roi n'avoit point d'alliés, & il ne pouvoit oppofer que des troupes fans expérience à de vieux foldats Autrichiens, blanchis fous le harnois & aguerris par tant de campagnes.

D'autre part, une foule de réflexions ranimoient les efpérances du roi. La fituation de la cour de Vienne, après la mort de l'empereur, étoit des plus fâcheufes. Les finances étoient dérangées, l'armée étoit délabrée, & découragée par les mauvais fuccès qu'elle avoit eus contre les Turcs, le miniftère défuni; avec cela, placez à la tête de ce gouvernement, une jeune princeffe fans expérience, qui doit défendre une fucceffion litigieufe; & il en réfulte que ce gouvernement ne devoit pas paroître redoutable. D'ailleurs il étoit impoffible que le roi manquât d'alliés. La rivalité qui fubfiftoit entre la France & l'Angleterre, affuroit néceffairement au roi une de ces deux puiffances; & de plus, tous les prétendans à la fucceffion de la maifon d'Autriche devoient unir leurs intérêts à ceux de la Pruffe. Le roi pouvoit difpofer de fa voix pour l'élection impériale; il pouvoit s'accommoder quant à fes prétentions fur le duché de Bergue, foit avec la France, foit avec l'Autriche; &

enfin la guerre qu'il pouvoit entreprendre en Siléfie, étoit l'unique efpèce d'offenfive que favorifoit la fituation de fes états, vu qu'il étoit à portée de fes frontières, & que l'Oder lui fourniffoit une communication toujours fûre.

Ce qui acheva de déterminer le roi à cette entreprife, ce fut la mort d'Anne, impératrice de Ruffie, qui fuivit de près celle de l'empereur. Par fon décès, la couronne retomboit au jeune Iwan, grand-duc de Ruffie, fils d'une princeffe de Mecklenbourg, & du prince Antoine Ulric de Brunfwick, beau-frère du roi. Les apparences étoient, que durant la minorité du jeune empereur, la Ruffie feroit plus occupée à maintenir la tranquillité dans fon empire, qu'à foutenir la Pragmatique-Sanction, pour laquelle l'Allemagne ne pouvoit manquer d'éprouver des troubles ; ajoutez à ces raifons une armée toute prête à agir, des fonds tout trouvés, & peut-être l'envie de fe faire un nom ; tout cela fut caufe de la guerre que le roi déclara à Marie-Thérèfe d'Autriche, reine de Hongrie & de Bohême. Il fembloit que ce fût l'époque des changemens & des révolutions. La princeffe de Mecklenbourg-Brunfwick, mère de l'empereur Iwan, fe trouvoit, elle & fon fils, fous la tutelle du duc de Courlande, auquel l'impératrice Anne en mourant avoit confié l'adminiftration de l'empire.

l'empire. Cette princeſſe croyoit qu'il étoit au-deſſoûs de ſa naiſſance d'obéir à un autre ; elle crut que la tutelle lui convenoit plus en qualité de mère qu'à Biron, qui n'étoit ni ruſſe ni parent de l'empereur. Elle employa habilement le maréchal Munnich, dont elle mit l'ambition en jeu. Biron fut arrêté, puis exilé au fond de la Sibérie, & la princeſſe de Mecklenbourg s'empara du gouvernement. Ce changement paroiſſoit avantageux à la Pruſſe ; car Biron, ſon ennemi, fut exilé, & le mari de la régente, Antoine de Brunſwick, étoit beau-frère du roi. La princeſſe de Mecklenbourg joignoit à de l'eſprit, tous les caprices & tous les défauts d'une femme mal élevée ; ſon mari, foible, ſans génie, n'avoit de mérite qu'une valeur d'inſtinct. Munnich, le mobile de leur élévation, le vrai héros de la Ruſſie, étoit en même temps le dépoſitaire de l'autorité ſouveraine. Sous le prétexte de cette révolution, le roi envoyà le baron de Winterfeld en ambaſſade en Ruſſie, pour féliciter le prince de Brunſwick & ſon épouſe, de l'heureux ſuccès de cette entrepriſe. Le vrai motif, l'objet caché de cette miſſion, étoit de gagner Munnich, beau-père de Winterfeld, & de le rendre favorable aux deſſeins qu'on étoit ſur le point d'exécuter, à quoi Winterfeld réuſſit auſſi heureuſement qu'on le pouvoit déſirer.

Quelque précaution que l'on prît à Berlin pour cacher l'expédition que l'on méditoit, il étoit impoſſible de faire des magaſins, de préparer du canon, & de mouvoir des troupes incognito : déjà le public ſe doutoit de quelque entrepriſe. Mr. Damrath, envoyé de l'empereur à Berlin, avertit ſa cour, qu'un orage la menaçoit, & qu'il pourroit bien fondre ſur la Siléſie. Le conſeil de la reine lui répondit de Vienne : » Nous ne voulons ni ne » pouvons ajouter foi aux nouvelles que vous » nous mandez ». On envoya pourtant le marquis de Botta à Berlin, pour complimenter le roi ſur ſon avénement au trône ; mais plus encore pour juger ſi Damrath avoit donné de fauſſes alarmes. Le marquis de Botta, fin & pénétrant, s'apperçut d'abord de quoi il étoit queſtion ; & après avoir fait le jour de ſon audience, les complimens d'uſage, il s'étendit ſur les incommodités de la route qu'il avoit faite, & s'appeſantit un peu ſur les mauvais chemins de la Siléſie, que les inondations avoient tellement rompus, qu'ils étoient devenus impraticables. Le roi ne fit pas ſemblant de le comprendre, & répondit que le pis qui pût arriver à ceux qui auroient ces chemins à traverſer, ſeroit d'être des voyageurs crottés.

Quoique le roi fût fermement déterminé dans le parti qu'il avoit pris, il jugea qu'il

étoit cependant convenable de faire des tentatives d'accommodement avec la cour de Vienne. Dans cette vue, le comte de Gotter y fut envoyé. Il devoit déclarer à la reine de Hongrie: Qu'en cas qu'elle voulût faire raison des droits que le roi avoit sur la Silésie, ce prince lui offroit son assistance contre tous les ennemis ouverts, ou secrets, qui voudroient démembrer la succession de Charles VI, & sa voix à la diète de l'élection impériale au grand-duc de Toscane. Comme il étoit à supposer que ces offres seroient rejetées, dans ce cas le comte de Gotter étoit autorisé à déclarer la guerre à la reine de Hongrie. L'armée fut plus diligente que cette ambassade; elle entra en Silésie, comme on le verra dans la suite, deux jours avant l'arrivée du comte de Gotter à Vienne.

Vingt bataillons & trente-six escadrons furent mis en marche pour s'approcher des frontières de la Silésie; ils devoient être suivis de six bataillons, destinés au blocus de la forteresse de Glogau. Ce nombre, tout foible qu'il étoit, parut suffisant pour s'emparer d'un pays sans défense; il donnoit d'ailleurs l'avantage de pouvoir amasser pour le printemps prochain, des magasins, qu'une grosse armée auroit consumés pendant l'hiver. Avant que le roi partît pour joindre ses troupes, il donna encore au- Décembre 1740.

dience au marquis de Botta, auquel il dit les mêmes choses que le comte de Gotter devoit déclarer à Vienne. Botta s'écria : » Vous allez » ruiner la maison d'Autriche, Sire, & vous » abymer en même temps. — Il ne dépend » que de la reine, reprit le roi, d'accepter » les offres qui lui sont faites ». Cela rendit le marquis rêveur ; il se recueillit cependant, & reprenant la parole d'un ton de voix, & d'un air ironique, il dit : » Sire, vos troupes » sont belles, j'en conviens ; les nôtres n'ont » pas cette apparence, mais elles ont vu le » loup : pensez, je vous en conjure, à ce que » vous allez entreprendre ». Le roi s'impatienta, & reprit avec vivacité : » Vous trouvez » que mes troupes sont belles, & je vous ferai » convenir qu'elles sont bonnes ». Le marquis fit encore des instances pour qu'on différât l'exécution de ce projet. Le roi lui fit comprendre qu'il étoit trop tard, & que le Rubicon étoit passé. Tout le projet sur la Silésie ayant éclaté, une entreprise aussi hardie causa une effervescence singulière dans l'esprit du public. Les ames foibles & timorées présageoient la chûte de l'état, d'autres croyoient que le prince abandonnoit tout au hasard, & appréhendoient qu'il ne prît pour modèle Charles XII. Le militaire espéroit de la fortune, & prévoyoit de l'avancement. Les frondeurs,

dont il se trouve dans tout pays, envioient à l'état les accroissemens dont il étoit susceptible. Le prince d'Anhalt étoit furieux de ce qu'il n'avoit pas conçu ce plan, & n'étoit pas le premier mobile de l'exécution ; il prophétisoit, comme Jonas, des malheurs qui n'arrivèrent ni à Ninive ni à la Prusse. Ce prince regardoit l'armée impériale comme son berceau ; il avoit des obligations à Charles VI, qui avoit donné un brevet de princesse à sa femme ; & il craignoit avec cela l'agrandissement du roi, qui réduisoit un voisin comme le prince d'Anhalt au néant. Ces sujets de mécontentement l'engagèrent à semer la défiance & l'épouvante dans tous les esprits ; il auroit voulu intimider le roi lui-même, si cela avoit été faisable ; mais le parti étoit trop bien pris, & les choses poussées trop avant, pour pouvoir reculer. Cependant, pour prévenir le mauvais effet, que des propos d'un grand général, comme étoit le prince d'Anhalt, pouvoient faire sur les officiers, le roi jugea à propos d'assembler avant son départ les officiers de la garnison de Berlin, & de leur parler en ces termes : » J'entreprends » une guerre, messieurs, dans laquelle je n'ai » d'autres alliés que votre valeur & votre » bonne volonté : ma cause est juste, & mes » ressources sont dans la fortune. Souvenez- » vous sans cesse de la gloire que vos ancêtres

» se sont acquise dans les plaines de Varsovie, » à Fehrbellin, & dans l'expédition de la Prusse. » Votre sort est entre vos mains ; les distinc» tions & les récompenses attendent que vos » belles actions les méritent. Mais je n'ai pas » besoin de vous exciter à la gloire ; vous » n'avez qu'elle devant les yeux, c'est le seul » objet digne de vos travaux. Nous allons af» fronter des troupes, qui sous le prince Eu» gène ont eu la plus grande réputation : quoi» que ce prince n'existe plus, d'autant plus » d'honneur y aura-t-il à vaincre, que nous » aurons à mesurer nos forces contre de braves » soldats. Adieu ! partez. Je vous suivrai in» cessamment au rendez vous de la gloire qui » nous attend ».

Le roi partit de Berlin après un grand bal masqué ; il arriva le 21 de décembre à Crossen. Une singularité voulut que ce jour même, une corde, apparemment usée, à laquelle la cloche de la cathédrale étoit suspendue, se rompit. La cloche tomba, & cela fut pris pour un sinistre présage ; car il régnoit encore dans l'esprit de la nation des idées superstitieuses. Pour détourner ces mauvaises impressions, le roi expliqua ces signes avantageusement. Cette cloche tombée signifioit selon lui l'abaissement de ce qui étoit élevé ; & comme la maison d'Autriche l'étoit infiniment plus que celle de

Brandebourg, cela préfageoit clairement les avantages qu'on remporteroit fur elle. Quiconque connoît le public, fait que de telles raifons font fuffifantes pour le convaincre.

Ce fut le 23 de décembre 1740, que l'armée entra dans la Siléfie Les troupes marchèrent par cantonnement, tant parce qu'il n'y avoit point d'ennemi, que parce que la faifon ne permettoit pas de camper : elles répandirent fur leur paffage la déduction des droits de la maifon de Brandebourg fur la Siléfie. On publia en même temps un manifefte contenant en fubftance : Que les Pruffiens prenoient poffeffion de cette province pour la garantir contre l'irruption d'un tiers, ce qui marquoit affez clairement qu'on n'en fortiroit pas impunément. Ces précautions firent que le peuple & la nobleffe ne regardèrent point l'entrée des Pruffiens en Siléfie comme l'irruption d'un ennemi, mais comme un fecours officieux qu'un voifin prêtoit à fon allié. La religion encore, ce préjugé facré chez le peuple, concouroit à rendre les efprits pruffiens ; parce que les deux tiers de la Siléfie font compofés de proteftans, qui longtemps opprimés par le fanatifme autrichien, regardoient le roi comme un fauveur que le Ciel leur avoit envoyé.

En remontant l'Oder, la première fortereffe qu'on rencontre, c'eft Glogau. La ville eft fituée

ſur la rive gauche de cette rivière ; ſon enceinte eſt médiocre, environnée d'un mauvais rempart, dont la moindre partie étoit revêtue. Son foſſé pouvoit ſe paſſer en pluſieurs endroits; la contreſcarpe étoit preſque détruite. Comme la ſaiſon rigoureuſe empêchoit d'en faire le ſiège dans les formes, on ſe contenta de la bloquer ; d'ailleurs la groſſe artillerie n'étoit point encore arrivée. La cour de Vienne avoit donné des ordres précis à Wenzel Wallis, gouverneur de la place, de ne point commettre les premières hoſtilités ; il crut que le bloquer n'étoit pas l'aſſiéger, & il ſe laiſſa paiſiblement enfermer dans ſes remparts. Depuis la paix de Belgrade, la plus grande partie de l'armée Autrichienne étoit demeurée en Hongrie. Au bruit de la rupture des Pruſſiens, le général Braun fut envoyé en Siléſie, où il put raſſembler à peine 3000 hommes ; il tenta de s'emparer de Breslau, tant par la ruſe que par la force, mais inutilement. Cette ville jouiſſoit de privilèges ſemblables à ceux des villes impériales: c'étoit une petite république gouvernée par ſes magiſtrats, & qui étoit exempte de toute garniſon. L'amour de la liberté & du luthéraniſme préſervèrent ſes habitans des fléaux de la guerre; ils réſiſtèrent aux ſollicitations du général Braun, qui l'auroit pourtant à la fin emporté, ſi le roi n'eût hâté ſa marche pour l'obliger à la

retraite. Dans ces entrefaites, le prince Léopold d'Anhalt arriva à Glogau avec 6 bataillons & 5 escadrons; il releva les troupes du blocus, & le roi partit sur le champ avec les grenadiers de l'armée, 6 bataillons & 10 escadrons, pour gagner Breslau sans perte de temps. Après quatre jours de marche, il se trouva aux portes de cette capitale, tandis que le maréchal de Schwérin longeoit le pied des montagnes & dirigeoit sa marche par Liegnitz, Schweidnitz & Franckenstein, pour purger d'ennemis cette partie de la Silésie.

Le premier de janvier le roi s'empara des fauxbourgs de Breslau sans résistance, & envoya les colonels de Borck & de Goltz pour sommer la ville de se rendre: en même temps quelques troupes passèrent l'Oder, & se cantonnèrent au dôme. Par-là, le roi se trouvoit maître des deux côtés de la rivière, & bloquoit effectivement cette ville mal approvisionnée, qui fut forcée d'entrer en composition. Il faut observer de plus, que les fossés de la ville étant gelés, la bourgeoisie pouvoit craindre d'être emportée par un assaut général. Le zèle de la religion luthérienne abrégea toutes les longueurs de cette négociation: un cordonnier enthousiaste subjugua le petit peuple, lui communiqua son fanatisme, & le souleva au point d'obliger les magistrats à signer un acte de neutralité avec les Prussiens, 1741.

& à leur ouvrir les portes de la ville. Dès que le roi fut entré dans cette capitale, il licencia toutes les perſonnes en place qui ſe trouvoient au ſervice de la reine de Hongrie. Ce coup d'autorité prévint toutes les menées ſourdes, dont ces anciens ſerviteurs de la maiſon d'Autriche auroient fait uſage dans la ſuite pour cabaler contre les intérêts des Pruſſiens. Cette affaire terminée, un détachement d'infanterie paſſa l'Oder pour chaſſer de Namslau une garniſon Autrichienne de 300 hommes, qui, quinze jours après, ſe rendit priſonnière de guerre. On ne laiſſa qu'un régiment d'infanterie dans les fauxbourgs de Breslau, & le roi dirigea ſa marche ſur Ohlau, où Braun avoit jeté le colonel Formentini avec 400 hommes. Cette ville prend ſon nom d'une petite rivière qui paſſe ſous ſes murs; elle étoit entourée d'un mauvais rempart à demi-éboulé, & d'un foſſé ſec: le château qui vaut un peu mieux, ne peut ſe prendre qu'avec du canon. Pendant qu'on ſe diſpoſoit à donner un aſſaut général à cette bicoque, le commandant capitula. La garniſon ſe débanda en ſortant, & il ne lui reſta que 120 hommes, avec leſquels il fut convoyé à Neiſse. Les ennemis avoient une garniſon à Brieg de 1200 hommes; & pour la bloquer, ainſi que les autres places, le général Kleiſt en fit l'inveſtiſſement avec 5 bataillons & 4 eſcadrons. Pendant que le roi avoit pris ou bloqué

les places le long de l'Oder, le maréchal de Schwérin étoit arrivé à Franckenſtein, en approchant de la rivière de Neiſse qui ſépare la haute Siléſie de la baſſe; il tomba ſur les dragons de Lichtenſtein, qu'il pouſſa ſur Ottmachau : ce château épiſcopal a un pont ſur la Neiſse. Mr. de Braun, pour couvrir & faciliter ſa retraite, y jeta trois compagnies de grenadiers. Le maréchal de Schwérin les bloqua; le lendemain, le roi le joignit avec des mortiers & quelques pièces de 12 livres. Dès que les batteries furent en état de jouer, le major Muffling, commandant de la garniſon, ſe rendit à diſcrétion. Il ne reſtoit plus que la ville de Neiſse à prendre; mais elle valloit mieux pour ſa force que toutes les autres. Cette ville eſt ſituée au-delà de la Neiſse, fortifiée d'un bon rempart de terre, & d'un foſſé qui a 7 pieds d'eau de profondeur, environné d'un terrein bas & marécageux, où Roth, qui en étoit commandant, avoit pratiqué une inondation. Du côté de la baſſe Siléſie, cette place eſt commandée par une hauteur, qui en eſt éloignée de 800 pas. La ſaiſon rigoureuſe s'oppoſoit aux opérations d'un ſiège formel; il ne reſtoit donc, pour s'en emparer, que l'aſſaut, le bombardement, ou le blocus. Roth avoit rendu l'aſſaut impraticable; il faiſoit tous les matins ouvrir les glaces du foſſé; il faiſoit arroſer le rempart d'eau qui ſe geloit tout de ſuite; il avoit meublé

les baſtions & les courtines de quantité de ſolives & de faux pour repouſſer les aſſaillans, ce qui fit renoncer à l'aſſaut. On eſſaya de bombarder la ville; on y jeta 1200 bombes & 3000 boulets rouges, le tout en vain; la fermeté de ce commandant obligea les Pruſſiens d'abandonner cette entrepriſe & d'entrer en quartiers d'hiver. En même temps le colonel Camas, chargé d'une expédition ſur Glatz, rejoignit l'armée; il avoit manqué ſon coup faute de bonnes meſures. Pendant que les Pruſſiens ſe cantonnoient autour de Neiſse, le maréchal de Schwérin, à la tête de 7 bataillons & de 10 eſcadrons, deſcendit en haute Siléſie; il délogea le général Braun de Jægerndorff, de Troppau, & du château de Grætz. Les Autrichiens ſe retirèrent en Moravie; les Pruſſiens prirent leurs quartiers derrière l'Oppa, & s'étendirent juſques à Jablunka, ſur les frontières de la Hongrie. Durant ces opérations militaires, le comte de Gotter ſe trouvoit à Vienne; il y négocioit, plutôt pour ſe conformer à l'uſage, que dans l'eſpérance de pouvoir réuſſir. Il avoit tenu un langage aſſez impoſant, capable d'intimider toute autre cour que celle de Charles VI. Les courtiſans de la reine de Hongrie diſoient d'un ton de hauteur, que ce n'étoit point à un prince dont la fonction étoit, en qualité d'archichambellan de l'Empire, de préſenter à l'empereur le baſſin à laver les

mains, de prescrire des loix à sa fille. Le comte de Gotter, pour enchérir sur ces propos autrichiens, eut l'effronterie de montrer au grand-duc une lettre que le roi lui avoit écrite, où se trouvoient ces mots: » Si le grand-duc veut se perdre, qu'il se perde «. Le grand-duc en parut ébranlé. Le comte Kinsky, chancelier de Bohème, l'homme le plus fier d'une cour où la vanité dominoit, prit la parole; traita toutes les propositions du comte de Gotter de flétrissantes pour les successeurs des Césars; ranima le grand-duc, & contribua plus que tous les autres ministres, à rompre cette négociation. L'Europe étoit dans la surprise de l'invasion inopinée de la Silésie. Les uns taxoient d'étourderie cette levée de boucliers; d'autres regardoient cette entreprise comme une chose insensée. Le ministre d'Angleterre, Robinson, qui résidoit à Vienne, soutenoit que le roi de Prusse méritoit d'être excommunié en politique. En même temps que le comte de Gotter partit pour Vienne, le roi envoya le général Winterfeld en Russie; il y trouva le marquis de Botta, qui y soutenoit avec toute la vivacité de son caractère, les intérêts de la cour de Vienne. Cependant en cette occasion le bon sens poméranien l'emporta sur la sagacité italienne, & Mr. de Winterfeld parvint, par le crédit du maréchal Munnich, à conclure avec la Russie une alliance défensive; c'étoit tout ce

qu'on pouvoit désirer de plus avantageux dans ces circonstances critiques. Après que les troupes furent entrées dans leurs quartiers d'hiver, le roi quitta la Silésie, & vint à Berlin pour faire les dispositions convenables pour la campagne prochaine. On fit partir pour l'armée un renfort de 10 bataillons & de 25 escadrons. Et comme les intentions des Saxons & des Hanovriens paroissoient équivoques, il fut résolu d'assembler 30 bataillons & 40 escadrons auprès de Brandebourg, sous les ordres du prince d'Anhalt, pour veiller sur la conduite de ces princes voisins. Le prince d'Anhalt choisit Genthin comme l'endroit le plus propre pour son campement, & d'où il tenoit également en échec les Saxons & les Hanovriens. La plupart des souverains étoient encore dans l'incertitude, ils ne pouvoient point débrouiller le dénouement qui se préparoit. La mission du comte de Gotter à Vienne, d'autre part l'entrée des troupes Prussiennes en Silésie, leur présentoient une énigme, & ils s'efforçoient à deviner si la Prusse étoit l'alliée ou l'ennemie de la reine de Hongrie. De toutes les puissances de l'Europe, la France étoit sans contredit la plus propre pour assister les Prussiens dans leur entreprise. Tant de raisons rendoient les François, ennemis des Autrichiens, que leur intérêt devoit les porter à se déclarer les amis du roi. Ce prince, pour sonder le terrein,

avoit écrit au cardinal de Fleury, & quoiqu'il n'eût fait qu'effleurer les objets, il en disoit assez pour être entendu. Le cardinal (1) s'ouvrit davantage dans sa réponse; il y dit sans détour : » Que la garantie de la Pragmatique-
» Sanction que Louis XV avoit donnée à feu
» l'empereur, ne l'engageoit à rien, par ce cor-
» rectif, *sauf les droits d'un tiers* : de plus,
» que feu l'empereur n'avoit pas accompli l'ar-
» ticle principal de ce traité, par lequel il s'étoit
» chargé de procurer à la France la garantie
» de l'Empire, du traité de Vienne ». Le reste de la lettre contenoit une déclamation assez vive contre l'ambition de l'Angleterre, un panégyrique de la France, & des avantages qu'on rencontroit dans son alliance, avec un détail circonstancié des raisons qui devoient porter les électeurs à placer l'électeur de Bavière sur le trône impérial. Le roi continua cette correspondance; il marqua au cardinal le desir sincère qu'il avoit de s'unir avec le roi très-chrétien, en l'assurant de toute la facilité qu'il apporteroit de sa part, pour terminer fort promptement cette négociation. La Suède vouloit aussi jouer un rôle dans les troubles qui alloient survenir; elle étoit alliée de la France, & par l'instigation de cette puissance, elle avoit fait

(1) Lettre datée d'Issi, 25 janvier 1741.

paſſer un corps de troupes en Finlande, ſous les ordres du général Buddenbrock : ce corps, qui avoit inſpiré de la jalouſie à la Ruſſie, accéléra l'alliance qu'elle fit avec la Pruſſe ; mais ces engagemens penſèrent être détruits auſſi-tôt que formés. Le roi de Pologne venoit d'envoyer le beau comte Lynar à Pétersbourg. Ce miniſtre plut à la princeſſe de Mecklenbourg, régente de la Ruſſie ; & comme les paſſions du cœur influent ſur les délibérations de l'eſprit, la régente fut bientôt liée avec le roi de Pologne. Cette paſſion auroit pu devenir auſſi funeſte à la Pruſſe, que l'amour de Pâris & de la belle Hélène le fut à Troyes. Une révolution que nous rapporterons en ſon lieu, en prévint les effets.

Les plus grands ennemis du roi, comme c'eſt l'ordinaire, étoient ſes plus proches voiſins. Les rois de Pologne & d'Angleterre, qui ſe repoſoient ſur les intrigues que Lynar lioit en Ruſſie, conclurent entr'eux une alliance offenſive, par laquelle ils ſe partageoient les provinces Pruſſiennes ; leur imagination les engraiſſoit de cette proie ; & tandis qu'ils déclamoient contre l'ambition d'un jeune prince leur voiſin, ils croyoient déjà jouir de ſes dépouilles, dans l'eſpérance que la Ruſſie & les princes de l'Empire concourroient pour faire réuſſir leurs deſſeins ambitieux. C'étoit le moment

ment qu'auroit dû faisir la cour de Vienne pour s'accommoder avec le roi. Si alors elle lui avoit cédé le duché de Glogau, le roi s'en feroit contenté, & l'auroit affidée envers & contre tous fes autres ennemis; mais il eft bien rare que les hommes cèdent ou fe roidiffent toujours à propos. Le fignal de la guerre fut donc donné à l'Europe. Par-tout on fe tâtoit, on négocioit, on intriguoit pour s'arranger & former des alliances; mais les troupes d'aucune puiffance n'étoient mobiles; aucune n'avoit eu le temps d'amaffer des magafins, & le roi profita de cette crife pour exécuter fes grands projets.

CHAPITRE II.

Campagne de 1741. Négociations de paix. Hommage de Breslau. Retour à Berlin.

LES renforts pour l'armée de Siléfie arrivèrent à Schweidnitz au mois de février. De leur côté, les Autrichiens fe préparoient également pour la guerre; ils tirèrent le maréchal Neuperg des prifons de Brunn, où il avoit été détenu depuis la paix de Belgrade, pour lui confier le commandement de cette armée

qui devoit reconquérir la Siléfie. Ce maréchal affembla fes troupes aux environs d'Olmütz, & il détacha le général Lentulus avec un corps pour occuper les gorges de la principauté de Glatz, par où Lentulus fe trouvoit à portée de couvrir la Bohème, & de joindre l'armée de Neuperg dans les opérations qu'il méditoit fur Neifse. Les houfards Autrichiens préludoient déjà fur la guerre; ils fe gliffoient entre les poftes des Pruffiens, tâchoient d'enlever de petits détachemens & d'intercepter des convois: il fe paffa de petites actions, toutes auffi favorables à l'infanterie du roi, que fâcheufes pour fa cavalerie. Ce prince, en arrivant en Siléfie, fe propofa de faire le tour de fes quartiers, pour fe procurer la connoiffance d'un pays qui lui étoit nouveau. Il partit donc de Schweïdnitz, & vint à Franckenftein. Le général Derfchau, qui commandoit dans cette partie, avoit pouffé deux poftes en avant; l'un étoit à Silberberg, & l'autre à Wartha, tous deux dans les gorges des montagnes. Le roi voulut les vifiter; les ennemis en eurent vent, & tentèrent de l'enlever : ils tombèrent par méprife fur une efcorte de dragons poftés en relais auprès du village de Baumgarten, entre Silberberg & Franckenftein. Le colonel Ditfort, qui commandoit cette efcorte, ignoroit trop la guerre pour manœuvrer avec avantage contre

des troupes légères; il fut battu, & perdit 40 maîtres. On entendit cette tiraillerie à Wartha; le roi, qui s'y trouvoit, rassembla quelques troupes à la hâte, pour accourir au secours des dragons qui étoient à un mille delà; mais il arriva après coup. C'étoit une étourderie de la part d'un souverain de s'aventurer si mal accompagné. Si le roi avoit été fait prisonnier dans cette occasion, la guerre étoit terminée; les Autrichiens auroient triomphé sans coup férir, la bonne infanterie Prussienne seroit devenue inutile, ainsi que tous les projets d'agrandissement que le roi se proposoit d'exécuter.

Plus on approchoit de l'ouverture de la campagne, plus les affaires devenoient sérieuses. Le rapport des espions s'accordoit unanimement à confirmer que les ennemis se renforçoient dans leurs postes, qu'il leur arrivoit de nouvelles troupes, & qu'ils méditoient de surprendre les Prussiens dans leurs quartiers, en y pénétrant ou par Glatz ou par Zukmantel. Vers le même temps 100 dragons & 300 houssards Autrichiens s'étoient jetés dans Neisse. Cet indice seul étoit suffisant pour dévoiler en partie les desseins des ennemis, & cela fut cause que le roi donna des ordres pour resserrer ses quartiers : il auroit dû sur le champ les rassembler tous; mais il manquoit alors d'expérience, & c'étoit proprement sa première cam-

Mars 1741.

pagne. La saison n'étoit pas assez avancée pour que les blocus de Glogau & de Brieg pussent se convertir en sièges. Il y avoit cependant un projet tout arrangé pour prendre Glogau d'emblée, & le prince Léopold d'Anhalt eut ordre de l'exécuter sans perte de temps. Ce fut le 9 de mars que la ville fut attaquée par cinq endroits à la fois, & prise en moins d'une heure de temps; la cavalerie même franchit les remparts, tant les ouvrages étoient tombés en ruine. Aucune maison ne fut pillée, aucun bourgeois ne fut insulté, & la discipline prussienne brilla dans tout son éclat. Wallis & toute sa garnison devinrent prisonniers de guerre. Un régiment de la nouvelle création en prit possession; on fit travailler d'abord à perfectionner les ouvrages, & le prince Léopold, avec le corps qu'il commandoit, joignit le roi à Schweidnitz. Ce n'étoit pas le tout que d'avoir pris Glogau; les troupes étoient encore trop éparpillées pour se joindre au besoin; sur-tout les quartiers qu'occupoit le maréchal de Schwérin en haute Silésie, étoient ceux qui causoient le plus d'inquiétude. Le roi voulut que le maréchal les levât, & qu'il se repliât sur la Neisse, où le roi vouloit le joindre avec toutes les troupes de la basse Silésie. Schwérin n'étoit pas de ce sentiment; il écrivit que si on vouloit le renforcer, il promettoit de soutenir ses quartiers jusques au prin-

temps. Pour cette fois le roi en crut plus son maréchal que lui-même. Sa crédulité pensa lui devenir fatale ; & comme s'il eût fallu accumuler ses fautes, il se mit lui-même à la tête de 8 escadrons & de 9 bataillons, pour se rendre à Jægerndorff; il rencontra le maréchal à Neustadt. La premiere question fut : » Quelle » nouvelle avez-vous des ennemis? — Aucune, reprit le maréchal ; sinon que les troupes Autrichiennes sont dispersées le long des » frontières, depuis la Hongrie jusqu'à Braunau » en Bohème, & j'attends à tout moment le » retour de mon espion ». Le lendemain, le roi arriva à Jægerndorff; son dessein étoit d'en partir le jour suivant, pour ouvrir la tranchée devant Neisse, où le maréchal Kalckstein l'attendoit avec 10 bataillons & autant d'escadrons. Le duc de Holstein, qui étoit alors à Franckenstein, devoit y joindre le roi également avec 7 bataillons & 4 escadrons. Lorsque le roi touchoit au moment de son départ, & qu'il donnoit 2 Avril. ses derniers ordres au maréchal comme au prince Léopold, 7 dragons Autrichiens arrivèrent ; on apprit de ces déserteurs qu'ils avoient quitté l'armée à Freudenthal (qui n'est qu'à un mille & demi de Jægerndorff), que leur cavalerie y campoit, & qu'elle y attendoit l'arrivée de l'infanterie & du canon, pour traverser les quartiers prussiens, & les

obliger à lever le blocus de Neiſse. Dans ce temps même, on entendit eſcarmoucher devant la ville ; tout le monde crut que l'avant-garde de Mr. de Neuperg étoit ſur le point d'inveſtir Jægerndorff. Il n'y avoit que 5 bataillons dans cette malheureuſe ville, 5 pièces de 3 livres, & aſſèz de poudre pour 40 charges. La ſituation auroit été déſeſpérée, ſi Mr. de Neuperg avoit ſu en profiter ; mais la montagne n'enfanta qu'une ſouris. Les ennemis vouloient ſavoir ſi les Pruſſiens étoient encore dans leur quartier ; pour s'en inſtruire, leurs troupes légères alloient eſcarmoucher devant chaque ville, afin de rapporter à leurs officiers ce qui en étoit. Les deſſeins des ennemis s'étant tout-à-fait manifeſtés, le roi ne balança plus un moment pour raſſembler l'armée. Les troupes de la baſſe Siléſie eurent ordre de paſſer la Neiſse à Sorge, & celles de la haute Siléſie, de joindre le roi à Jægerndorff. Le 4 d'avril, le roi partit pour Neuſtadt avec tous ces corps raſſemblés, en cotoyant l'armée ennemie, qui marchoit par Zuckmantel & Ziegenhals, vers Neiſse. Le lendemain, 5 avril, il ſe porta ſur Steinau, éloigné d'un mille de Sorge, où il avoit fait conſtruire des ponts ſur la rivière de Neiſse. Il fallut lever le blocus de Brieg, & le général Kleiſt reçut ordre de joindre l'armée avec ſon détachement ;

le duc de Holſtein reçut des ordres pareils, réitérés à pluſieurs repriſes ; ceux qui en étoient chargés, ne purent les lui rendre, & il demeura tranquillement à Franckenſtein, voyant paſſer l'ennemi à ſa droite & à ſa gauche ſans s'en embarraſſer. Des déſerteurs de l'armée Autrichienne arrivèrent à Steinau ; ils dépoſèrent que le général Lentulus avoit joint le même jour le maréchal Neuperg auprès de Neiſse. Sur cette nouvelle, les quartiers pruſſiens furent reſſerrés à l'inſtant à l'entour de Steinau, & le roi choiſit un poſte où il pût recevoir l'ennemi, au cas qu'il voulût ſe porter ſur les Pruſſiens. Pour comble d'embarras, le feu prit ſur le ſoir au quartier de Steinau ; ce ne fut que par bonheur qu'on ſauva le canon & les munitions de guerre par des rues étroites, dont toutes les maiſons étoient enflammées ; les troupes paſsèrent la nuit au bivouac, ſur le terrein que le roi avoit choiſi pour ſon camp. Le lendemain, 6 avril, ce petit corps de 13 bataillons & de 15 eſcadrons, après une marche aſſez fatigante, arriva à Falckenberg, où l'on apprit que le colonel Stechow, qui couvroit le pont de Sorge avec 4 bataillons, avoit apperçu un gros corps d'ennemi qui ſe fortifioit de l'autre côté de la rivière, & faiſoit même un feu aſſez vif ſur les Pruſſiens. Le prince Charles y marcha auſſi-tôt avec 4 bataillons, & il avertit le

roi que Lentulus se trouvoit sur l'autre bord de la Neisse avec 50 escadrons, & rendoit le passage absolument impraticable, parce que le terrein étoit trop étroit pour déboucher. Cela obligea de changer la direction de la marche ; on prit la route de Michelau, autre pont sur la Neisse, où le général Marwitz étoit déjà avec les troupes rassemblées des quartiers de Schweidnitz & du blocus de Brieg. Le pont de Sorge fut levé sans perte de temps, & le soir tous ces différens corps joignirent le roi. Le lendemain, 8 avril, l'armée passa la Neisse à Michelau, dans le dessein de marcher sur Grotkau. Un courier qui avoit passé cette ville, apporta des dépêches au roi, de sorte qu'il ne se doutoit de rien. Une neige qui tomboit à gros floccons pressés, interceptoit la lumière, & empêchoit de discerner les objets. On marchoit toujours. Les housards de l'avant-garde entrèrent dans le village de Leipe, qui est sur ce chemin, & donnèrent sans le savoir sur un régiment de housards ennemis, qui y cantonnoit. Les Prussiens prirent 40 des ennemis, tant à pied qu'à cheval, & l'on apprit d'eux, qu'une demi-heure auparavant, Mr de Neuperg avoit pris Grotkau ; un lieutenant nommé Mitzschefahl y commandoit avec 60 hommes ; il se défendit trois heures contre toute l'armée Autrichienne. Les déserteurs dépo-

fèrent de plus, que le lendemain l'ennemi marcheroit à Ohlau, pour y prendre la groſſe artillerie, que le roi y avoit miſe en dépôt. Sur cette nouvelle, les différentes colonnes de l'armée, qui étoient toutes en marche, furent auſſitôt aſſemblées. Le roi la partagea en 4 diviſions, qui cantonnèrent dans 4 villages, aſſez près les unes des autres, pour qu'en moins d'une heure elles puſſent être aſſemblées à leur rendez-vous. Le roi prit ſon quartier dans les villages de Pogrel & d'Alſen, d'où il dépêcha différens officiers à la garniſon d'Ohlau, pour l'avertir de ſon approche, & pour attirer à lui deux régimens de cuiraſſiers, qui venoient d'arriver dans ces environs; aucun de ces officiers ne put s'y rendre à cauſe des partis ennemis qui infeſtoient ces contrées. Le jour ſuivant la neige fut ſi épaiſſe, qu'à peine diſtinguoit-on les objets à 20 pas: cependant on apprit que l'ennemi s'étoit approché de Brieg. Si ce mauvais temps avoit continué, l'embarras des Pruſſiens n'auroit fait que s'accroître: les vivres commençoient à devenir rares, il falloit ſecourir Ohlau, & en cas de malheur il n'y avoit aucune retraite; mais la fortune ſuppléa à la prudence. Le lendemain, 10 d'avril, le temps parut clair & ſerein; & quoique la terre fût couverte de deux pieds de neige, rien ne s'oppoſoit à ce qu'on vouloit

entreprendre. Dès les 5 heures du matin, l'armée se rassembla auprès du moulin de Pogrel ; elle consistoit en 27 bataillons, 29 escadrons de cavalerie & 3 de housards : elle se mit en marche sur 5 colonnes ; celle du milieu étoit d'artillerie, les deux plus voisines du centre, d'infanterie, & les deux aux extrêmités des aîles, de cavalerie. Le roi savoit que l'ennemi lui étoit supérieur en cavalerie : pour obvier à cet inconvénient, il mêla entre les escadrons de chaque aîle deux bataillons de grenadiers ; c'étoit une disposition, dont Gustave Adolphe avoit fait usage à la bataille de Lutzen, & dont, selon toute apparence, on ne se servira plus. L'armée s'avança dans cet ordre vers l'ennemi, en suivant la direction du chemin qui mène à Ohlau. Le général Rottembourg, qui menoit l'avant-garde, en passant auprès du village de Pampitz, prit une vingtaine de prisonniers, qui confirmèrent l'avis que des paysans du village de Molwitz étoient venus donner au roi, que l'armée ennemie étoit cantonnée dans Molwitz, Grunigen & Hüneren. Dès que les colonnes se trouvèrent à deux mille pas environ de Molwitz, l'armée se déploya pour se mettre en bataille, sans qu'on vît paroître d'ennemis en campagne : la droite devoit s'appuyer au village de Herrendorff; Mr. de Schulenbourg, qui commandoit la cavalerie de cette

aîle, s'y prit ſi mal-adroitement, qu'il n'y arriva point : la gauche étoit appuyée au ruiſſeau de Lauchwitz, dont les bords ſont marécageux & profonds. Cependant, comme la cavalerie de la droite n'avoit pas donné aſſez de champ pour l'infanterie, on fut obligé de retirer trois bataillons de la première ligne, dont, par un heureux haſard, on forma un flanc pour couvrir la droite des deux lignes d'infanterie. Cette diſpoſition fut la principale cauſe du gain de cette bataille. Le bagage fut parqué auprès du village de Pampitz, environ à mille pas derrière les lignes, & le régiment de La Motte (1), qui dans ce moment venoit joindre l'armée, le couvrit. Rottembourg avec l'avant-garde s'approcha de Molwitz, d'où il vit déboucher les Autrichiens ; il auroit dû les attaquer dans ce déſordre, s'il n'avoit eu des ordres précis de ne rien engager ; ainſi il ramena ſa troupe à l'aîle droite, dont elle faiſoit partie. Il doit paroître étonnant qu'un général expérimenté comme Mr. de Neuperg ſe fût laiſſé ſurprendre de cette manière : il étoit cependant excuſable ; il avoit donné des ordres à différens officiers de houſards de battre la campagne, ſur-tout vers le chemin de Brieg. Soit pareſſe, ſoit négligence, ces officiers ne s'acquittèrent pas de leur devoir,

(1) Il arrivoit d'Oppeln.

& le maréchal n'eut des nouvelles de l'approche du roi, qu'en voyant ſon armée en bataille vis-à-vis de ſes cantonnemens. Mr. de Neuperg fut réduit à mettre ſes troupes en bataille ſous le feu du canon pruſſien, qui étoit promptement & bien ſervi ; ſon aîle droite de cavalerie, ſous les ordres de Mr. de Rœmer, arriva la première. Cet officier intelligent & déterminé, vit que l'aîle droite des Pruſſiens étoit plus près de Molwitz que la gauche ; il comprit qu'en reſtant dans ſon poſte, Mr. de Neuperg riſquoit d'être battu avant que la cavalerie de ſa gauche fût arrivée, & ſans attendre l'ordre de perſonne, il réſolut d'attaquer la droite des Pruſſiens. Mr. de Schulenbourg, pour gagner le village de Herrendorff, fit très-mal-adroitement par eſcadrons un quart de converſion à droite ; Mr. de Rœmer, qui s'en apperçut, ſans ſe former, donna à bride abattue & en colonne ſur cette aîle que Mr. de Schulenbourg commandoit ; les 30 eſcadrons des troupes de la reine qu'il menoit, culbutèrent dans l'inſtant les 10 eſcadrons Pruſſiens, dont chacun leur prêtoit le flanc gauche. Cette cavalerie en déroute paſſa devant & entre les lignes de l'infanterie, qu'ils auroient culbutée, ſi celle-ci n'avoit fait feu ſur ces fuyards ; ce qui en même temps écarta les ennemis. Mr. de Rœmer y fut tué ; mais ce qui doit ſurprendre tout militaire, c'eſt que ces deux bataillons de grenadiers, qui

avoient été entrelacés entre les escadrons de la droite, se soutinrent seuls & se joignirent en bon ordre à la droite de l'infanterie. Le roi, qui croyoit rallier la cavalerie comme on arrête une meute de chiens, fut entraîné dans leur déroute jusqu'au centre de l'armée, où il parvint à rallier quelques escadrons qu'il ramena à la droite. Ils furent obligés d'attaquer les Autrichiens à leur tour; mais des troupes battues & ramassées à la hâte ne tiennent guère; ils se débandèrent, & Mr. de Schulenbourg périt dans cette charge. La cavalerie ennemie, victorieuse, tombant alors sur le flanc droit de l'infanterie Prussienne, où nous avons dit qu'avoient été placés trois bataillons qui n'avoient pu entrer dans la première ligne, cette infanterie fut vigoureusement attaquée à trois reprises; des officiers Autrichiens tombèrent blessés entre ses rangs; elle désarçonna à coups de baïonnette des cavaliers ennemis; & à force de valeur, elle repoussa les Autrichiens, qui perdirent beaucoup de monde. Mr. de Neuperg saisit ce moment; son infanterie s'ébranla pour entamer la droite des Prussiens dépourvue de cavalerie: secondé de sa cavalerie Autrichienne, il fit des efforts incroyables pour enfoncer les troupes du roi, mais inutilement: cette valeureuse infanterie résistoit comme un rocher à leurs attaques, & par son feu leur détruisoit beaucoup de monde. A la gauche des

Pruſſiens les choſes étoient moins haſardées ; cette aîle qu'on avoit refuſée à l'ennemi, étoit appuyée au ruiſſeau de Lauchwitz ; au-delà de ce marais, la cavalerie du roi avoit chargé celle de la reine de Hongrie, & l'avoit battue. Cependant le feu de l'infanterie de la droite duroit depuis près de 5 heures avec beaucoup de vivacité ; les munitions des ſoldats étoient conſumées, & ils dépouilloient les fournitures des morts pour trouver de la poudre à charger. La criſe étoit ſi violente, que de vieux officiers croyoient les affaires ſans reſſource, & prévoyoient le moment où ce corps ſans munition ſeroit obligé de ſe rendre à l'ennemi ; mais il n'en fut pas ainſi, & cela doit apprendre aux jeunes militaires à ne pas déſeſpérer trop vîte ; car non-ſeulement l'infanterie ſe ſoutint, mais elle gagna du terrein ſur l'ennemi. Le maréchal de Schwérin, qui s'en apperçut, fit alors un mouvement avec ſa gauche, qu'il porta ſur le flanc droit des Autrichiens ; ce mouvement fut le ſignal de la victoire, & de la défaite des ennemis ; leur déroute fut totale : la nuit empêcha les Pruſſiens de pourſuivre leurs avantages au-delà du village de Lauchwitz. Alors arrivèrent ces 10 eſcadrons d'Ohlau, mais trop tard ; une chauſſée qu'ils avoient à paſſer pour joindre l'armée, leur avoit été barrée par les houſards Autrichiens, qui les arrêtèrent long-temps à ce

débouché, & ils ne l'abandonnèrent que lorsqu'ils virent les leurs en fuite. Cette journée coûta à l'armée de la reine 180 officiers, 7000 morts tant cavaliers que fantaſſins; les ennemis perdirent encore 7 pièces de canon, 3 étendards, & 1200 hommes qui furent faits priſonniers. Du côté des Pruſſiens, on compta 2500 morts, parmi leſquels étoit le margrave Fréderic, couſin du roi; & 3000 bleſſés. Le premier bataillon des gardes, ſur lequel tomba l'effort principal de l'ennemi, y perdit la moitié de ſes officiers; & de 800 hommes dont il étoit compoſé, il n'en reſta que 180 en état de faire le ſervice.

Cette journée devint une des plus mémorables de ce ſiècle, parce que deux petites armées y décidèrent du ſort de la Siléſie, & que les troupes du roi y acquirent une réputation, que le temps ni l'envie ne pourront leur ravir.

Le lecteur aura remarqué ſans doute dans le récit de cette ouverture de campagne, que c'étoit à qui feroit le plus de fautes, du roi ou du maréchal Neuperg. Si le général Autrichien étoit ſupérieur par ſes projets, les Pruſſiens l'étoient par l'exécution. Le plan de Mr. de Neuperg étoit ſage & judicieux: en entrant en Siléſie, il ſépare les quartiers du roi; il pénètre à Neiſse, où Lentulus le joint, & il eſt ſur le point non-ſeulement de s'emparer de l'artillerie royale, mais encore d'enlever aux

Pruſſiens leurs magaſins de Breslau, les ſeuls qu'ils euſſent. Mais Mr. de Neuperg auroit pu ſurprendre le roi à Jægerndorff, & par ce coup ſeul, terminer toute cette guerre ; de Neiſse il auroit pu enlever le corps du duc de Holſtein qui cantonnoit à un mille delà ; avec un peu plus d'activité, il auroit pu empêcher le roi de paſſer la Neiſse à Michelau ; de Grotkau encore, il auroit dû marcher jour & nuit pour prendre Ohlau, & couper le roi de Breslau. Au-lieu de ſaiſir ces occaſions, par une ſécurité impardonnable il ſe laiſſa ſurprendre, & fut battu en grande partie par ſa propre faute. Le roi donna encore plus de priſe que lui à la cenſure ; il fut averti à temps du projet des ennemis, & il ne prit aucune meſure ſuffiſante pour s'en garantir. Au-lieu de marcher à Jægerndorff pour éparpiller encore plus ſes troupes, il auroit dû raſſembler toute ſon armée & la placer en cantonnemens reſſerrés aux environs de Neiſse ; il ſe laiſſa couper du duc de Holſtein, & ſe mit dans la néceſſité de combattre dans une poſition où en cas de malheur il n'avoit aucune retraite, où il riſquoit de perdre l'armée & de ſe perdre lui-même. Arrivé à Molwitz, où l'ennemi cantonnoit, au-lieu de marcher avec vivacité pour ſéparer les cantonnemens des troupes de la reine, il perd deux heures à ſe former méthodiquement devant un village où

où aucun ennemi ne paroissoit ; s'il avoit seulement attaqué ce village de Molwitz, il y eût pris toute cette infanterie Autrichienne, à-peu-près de même que 24 bataillons François furent pris à Blindheim ; mais il n'y avoit dans son armée que le maréchal de Schwérin qui fût un homme de tête & un général expérimenté. Il régnoit beaucoup de bonne volonté dans les troupes ; mais elles ne connoissoient que les petits détails, & faute d'avoir fait la guerre, elles n'alloient qu'en tâtonnant, & craignoient les partis décisifs. Ce qui sauva proprement les Prussiens, ce fut leur valeur & leur discipline. Molwitz fut l'école du roi & de ses troupes. Ce prince fit des réflexions profondes sur toutes les fautes qu'il avoit faites, & il tâcha de s'en corriger dans la suite. Le duc de Holstein avoit eu occasion de frapper un grand coup ; mais pour lui les occasions étoient perdues. N'ayant point reçu d'ordre du roi, il avoit marché, sans trop savoir pourquoi, d'Ottmachau à Strehlen ; il s'y trouva précisément le jour de la bataille, & entendit le feu des deux armées. Le 11, toutes les troupes des Autrichiens en déroute passèrent à un mille de son poste : il en auroit pu détruire les restes ; mais faute de savoir prendre une résolution, il laissa le champ libre à Mr. de Neuperg, qui rassembla ses fuyards de l'autre côté de la ville de Neisse, &

le duc de Holſtein joignit tranquillement l'armée du roi auprès d'Ohlau. Après ſa jonction & l'arrivée d'autres renforts, ce corps raſſemblé conſiſtoit en 43 bataillons, 66 eſcadrons de cavalerie, & 3 de houſards. Pour profiter de cette victoire, il fut réſolu d'entreprendre le ſiège de Brieg. Le maréchal de Kalckſtein fut chargé de la conduite de ce ſiège, & l'armée du roi ſe campa auprès de Molwitz pour le couvrir. Huit jours après l'ouverture de la tranchée, Mr. Piccolomini, qui étoit commandant de la place, capitula, avant que ſon chemin couvert fût emporté, & lorſqu'il n'y avoit encore aucune brèche aux ouvrages. L'armée reſta trois ſemaines au camp de Molwitz, pour donner le temps de combler les tranchées & de ravitailler la place de Brieg, dont toutes les munitions avoient été conſumées. Le roi profita de cette inaction pour exercer ſa cavalerie, pour lui apprendre à manœuvrer, & à changer ſa peſanteur en célérité; elle fut ſouvent envoyée en parti, pour que les officiers appriſſent à profiter du terrein, & qu'ils priſſent plus de confiance en eux-mêmes. Dans ce temps, Winterfeld, le même qui avoit négocié une alliance en Ruſſie, fit un ſi beau coup à la tête d'un détachement, qu'il acquit la réputation d'être auſſi bon officier que bon négociateur; il ſurprit & battit le général Baranay à Rothſchlot,

& lui prit 300 prisonniers. Comme les Pruſſiens jouiſſoient de la faveur du pays, ils avoient les meilleures nouvelles ; ce qui leur procura à la petite guerre pluſieurs avantages. Cependant nous ne rapporterons point toutes les actions ſemblables ; par exemple, comment les Autrichiens ruinèrent auprès de Leubus un nouveau régiment de houſards de Bandemer, comment ils prirent une centaine de houlans auprès de Strehlen, comment ils brûlèrent Zobten, comment les Pruſſiens les battirent à Friedwalde, & en d'autres rencontres ; parce que ce n'eſt pas l'hiſtoire des houſards, mais celle de la conquête de la Siléſie que nous nous ſommes propoſé de décrire. La bataille qui en avoit preſque décidé, cauſa des ſenſations bien différentes en Europe. La cour de Vienne, qui s'attendoit à des ſuccès, s'irrita & s'aigrit de ſes pertes : dans l'eſpérance d'avoir ſa revanche, elle tira des troupes de la Hongrie & quantité de milices, dont elle renforça Mr. de Neuperg. Le roi d'Angleterre & celui de Pologne commencèrent à reſpecter l'armée commandée par le prince d'Anhalt, que d'abord ils avoient mépriſée. L'Empire étoit comme étourdi d'apprendre que de vieilles bandes Autrichiennes avoient été défaites par des troupes peu expérimentées. En France on ſe réjouit de cette victoire ; la cour ſe flattoit qu'en ſe mêlant de

cette guerre, elle arriveroit à temps pour donner le coup de grâce à la maison d'Autriche. Par une suite de cette disposition favorable, le maréchal de Belle-Isle, ambassadeur de France à la diète d'élection qui se tenoit à Francfort, vint dans le camp (1) du roi lui proposer de la part de son maître un traité d'alliance, dont les articles principaux rouloient sur l'élection de l'électeur de Bavière, sur le partage & le démembrement des provinces de la reine de Hongrie, & sur la garantie que la France promettoit de donner de la basse Silésie, à condition que le roi renonçât à la succession des duchés de Juliers & de Bergue, & qu'il promît sa voix à l'électeur de Bavière. Ce traité fut ébauché, & il fut stipulé de plus que la France enverroit deux armées dans l'Empire, dont une iroit au secours de l'électeur de Bavière, & l'autre s'établiroit en Westphalie, pour en imposer en même temps aux Hanovriens & aux Saxons; & qu'enfin, préférablement à tout, la Suède déclareroit la guerre à la Russie, pour lui donner de l'occupation sur ses propres frontières. Ce traité, tout avantageux qu'il paroissoit, ne fut pas signé. Le roi ne vouloit rien précipiter dans des démarches d'aussi grande conséquence, & il se réservoit

(1) Molwitz.

ce parti comme une dernière reſſource. Le maréchal de Belle-Isle ſe livroit ſouvent trop à ſon imagination; on auroit dit, à l'entendre, que toutes les provinces de la reine de Hongrie étoient à l'encan. Un jour qu'il ſe trouvoit auprès du roi, ayant un air plus occupé & plus rêveur que d'ordinaire, ce prince lui demanda s'il avoit reçu quelque nouvelle déſagréable? » Aucune, répondit le maréchal; » mais ce qui m'embarraſſe, Sire, c'eſt que » je ne ſais ce que nous ferons de cette Mo» ravie «. Le roi lui propoſa de la donner à la Saxe, pour attirer par cet appât le roi de Pologne dans la grande alliance. Le maréchal trouva l'idée admirable, & l'exécuta dans la ſuite. Ce n'étoit pas à la France ſeule que ſe bornoient les négociations des Pruſſiens; elles s'étendoient en Hollande, en Angleterre, & par toute l'Europe. Sur quelques propoſitions qui avoient été jetées en avant dans une lettre que le roi avoit écrite au roi d'Angleterre, ce prince avoit répondu que ſes engagemens l'obligeoient à la vérité à ſoutenir l'indiviſibilité de la ſucceſſion de Charles VI, & qu'il voyoit avec peine la rupture de la bonne intelligence entre les Pruſſiens & les Autrichiens; qu'il offroit cependant volontiers ſes bons offices pour moyenner une réconciliation entre ces deux cours; il envoya le lord Hindfort comme

miniſtre d'Angleterre, & le ſieur Schwichelt comme miniſtre de Hanovre. Ces deux négociateurs étoient, quoiqu'au ſervice du même prince, chargés d'inſtructions toutes différentes. Le Hanovrien vouloit qu'on achetât la neutralité de ſon maître en lui garantiſſant les évêchés de Hildesheim, d'Oſnabruck, & les bailliages qui lui ſont hypothéqués dans le Mecklenbourg : on lui donna un contre-projet, dans lequel les intérêts de la Pruſſe étoient mieux ménagés. L'Anglois offroit les bons offices de ſon maître pour engager la reine de Hongrie à la ceſſion de quelques principautés de la baſſe Siléſie ; on éluda d'entrer ſur ces points dans une négociation formelle, avant d'être préalablement inſtruit des diſpoſitions où ſe trouvoit la cour de Vienne. Ces miniſtres étoient dans le camp du roi, & il paroiſſoit ſingulier que le lord Hindfort donnât plus d'ombrage au ſieur Schwichelt que le maréchal de Belle-Isle, d'autant plus que ce Hanovrien recommandoit ſur toute choſe, qu'on fît un myſtère de ſes négociations au miniſtre d'Angleterre. Ces Anglois & ces Hanovriens qui flattoient le roi dans ſon camp, ne vouloient que l'endormir ; ils n'agiſſoient pas de même dans les autres cours de l'Europe. En Ruſſie, Finch, miniſtre Anglois, y ſouffloit la guerre ; les intrigues du comte de Botta & les charmes du

beau, Lynar perdirent le brave Munnich. Le prince de Brunſwick, général en chef de la Ruſſie, pouſſé par ſa grand'mère, par l'impératrice douairière & par ces miniſtres étrangers, qui étoient autant de boute-feux, alloit inceſſamment engager la Ruſſie à déclarer la guerre à la Pruſſe. Les troupes s'aſſembloient déjà en Livonie; le roi en étoit informé, & c'eſt ce qui lui inſpiroit de la méfiance pour les Anglois, dont il découvroit la duplicité. Leurs intrigues avoient également extorqué du grand penſionnaire de Hollande une lettre (1) exhortatoire pour engager le roi à retirer ſes troupes de la Siléſie. Toutes ces machinations des Anglois, & ſur-tout ce qu'on prévoyoit en Ruſſie, déterminèrent enfin le roi à ſigner ſon traité avec la France, aux conditions dont il étoit convenu avec le maréchal de Belle-Isle. On y ajouta les deux articles ſuivans: Que les François commenceroient leurs opérations avant la fin d'août, & que ce traité ſeroit tenu ſecret juſqu'à ce que ſa publication ne pût porter aucun préjudice aux intérêts des Pruſſiens. On ne perdit pas de temps à conclure cette alliance. Il falloit ſe preſſer; on voyoit éclater la mauvaiſe volonté des Ruſſes; on voyoit 6000 Danois & 6000 Heſſois, auxquels l'Angleterre donnoit des

(1) Préſentée par Ginkel le 15 juin.

fubfides, joints aux troupes Hanovriennes qui campoient déjà depuis le mois d'avril. Les Saxons de leur côté fe préparoient de même, & il étoit queftion de joindre leurs troupes à celles des Hanovriens : il ne reftoit donc qu'à gagner du temps, jufqu'à l'arrivée du fecours des François, en amufant le mieux qu'on pourroit le lord Hindfort & le fieur Schwichelt, pour qu'ils ne puffent pas même foupçonner le traité qu'on venoit de figner avec la France. Le roi & fes miniftres y réuffirent fi bien, que cette négociation qui paroiffoit toujours fur le point d'être terminée, s'accrochoit toujours à quelque nouvelle circonftance, qui obligeoit l'Anglois de demander à fa cour de plus amples inftructions : on étoit fur le point de conclure, & on ne finiffoit jamais. Le camp du roi avoit pris la forme d'un congrès ; mais l'armée fe mit en mouvement, & elle reprit le ton militaire. Dès que la ville de Brieg fut ravitaillée, l'armée fe mit en marche, & vint camper auprès de Grotkau. Mr. de Neuperg étoit à trois milles delà, derriere la ville de Neifse, où il s'étoit mis dans un camp inexpugnable. On changea de camp pour la commodité des fubfiftances ; l'armée occupa les hauteurs de Strehlen, d'où en s'approchant de Breslau, elle pouvoit tirer fes vivres & nourrir la cavalerie à fec le refte de la campagne. De ce pofte,

elle étoit à une égale portée de Brieg & de Schweidnitz, & couvroit toute la baffe Siléfie. On profita des huit femaines qu'on refta dans cette pofition, pour recruter l'infanterie & remonter la cavalerie; ce qui fe fit avec tant de fuccès, que l'armée n'avoit pas été plus complette en entrant en campagne qu'elle ne l'étoit alors.

Tandis que le roi s'occupoit à rendre fon armée plus formidable, Mr. de Neuperg formoit des projets qui auroient été dangereux, fi on lui avoit laiffé le temps de les exécuter. Nous croyons qu'il ne fera pas hors de propos de rapporter de quelle façon le roi parvint à les découvrir. Il y avoit à Breslau un nombre confidérable de vieilles dames natives de l'Autriche & de la Bohème, & depuis longtemps établies en Siléfie; leurs parens étoient à Vienne, à Prague; quelques-uns fervoient dans l'armée de Neuperg. Le fanatifme de la religion catholique, & l'orgueil autrichien augmentoient leur attachement pour la reine de Hongrie; elles frémiffoient de colère au feul nom Pruffien; elles cabaloient fourdement, elles intriguoient, elles entretenoient des correfpondances dans l'armée de Mr. de Neuperg, par des moines & des prêtres qui leur fervoient d'émiffaires; elles étoient inftruites de tous les deffeins des ennemis. Ces femmes, pour fe

conforter entr'elles, avoient établi ce qu'elles appelloient leurs aſſiſes, où preſque tous les ſoirs elles s'aſſembloient, ſe communiquoient leurs nouvelles, & délibéroient ſur les moyens qu'on pourroit employer pour expulſer une armée hérétique de la Siléſie, & détruire tous les mécréans. Le roi étoit inſtruit en gros de ce qui ſe paſſoit dans ces conventicules, & il n'épargna rien pour faire gliſſer dans ces aſſiſes une fauſſe ſœur, qui ſous prétexte de haine pour les Pruſſiens, y ſeroit bien reçue, & pourroit avertir de tout ce qui s'y tramoit. C'eſt par ce canal qu'on apprit que Mr. de Neuperg s'étoit propoſé par ſes mouvemens d'éloigner le roi de Breslau, de s'y rendre alors par des marches forcées, & par le moyen des intelligences qu'il avoit dans cette capitale, de s'en emparer. C'étoit prendre aux Pruſſiens tous leurs magaſins, & leur couper en même temps la communication, qu'au moyen de l'Oder ils conſervoient avec l'électorat. Il fut auſſi-tôt réſolu de prévenir l'ennemi à tout prix, & de rompre à l'égard de Breslau une neutralité à laquelle ſes magiſtrats avoient porté plus d'une atteinte. Sur cela les ſyndics & les échevins les plus attachés à la maiſon d'Autriche, furent mandés au camp du roi; on y invita en même temps les miniſtres étrangers, pour ne point expoſer leur perſonne aux déſordres auxquels une ſurpriſe peut donner

lieu. On détacha en même temps quelques bataillons, qui arrivèrent par différentes routes au fauxbourg. On demanda à la ville le passage pour un régiment; pendant qu'il entroit par une porte, un charriot s'embarrassa dans un autre; trois bataillons & cinq escadrons en profitèrent pour se glisser dans la ville. L'infanterie occupa les remparts, les places, & consigna les portes. La cavalerie nettoya les rues principales: en moins d'une heure tout fut soumis; on ne commit aucun désordre, ni pillage, ni meurtre: la bourgeoisie prêta l'hommage. Trois bataillons y restèrent en garnison (1), & les autres vinrent rejoindre l'armée. Mr. de Neuperg, qui ne se doutoit pas qu'il fût découvert, s'étoit porté sur Franckenstein, dans l'espérance que le roi tomberoit tout de suite sur Neisse, & qu'alors il exécuteroit son projet sur Breslau; mais s'appercevant que son coup avoit manqué, il voulut s'en dédommager en enlevant le magasin que les Prussiens avoient à Schweidnitz. Cela encore ne lui réussit pas, car il fut prévenu. L'avant-garde du roi arriva en même temps que la sienne à Reichenbach; celle des Autrichiens rebroussa chemin, & se replia sur Franckenstein. Le roi fut joint à Reichenbach par de nouvelles levées, consistant en 10 escadrons de dragons, & 13 de

7 Août 1741.

(1) Le général Marwitz en devint gouverneur.

houſards. Mr. de Neuperg avoit judicieuſement choiſi ſa poſition : il entretenoit ſa communication avec la fortereſſe de Neiſse par Patschkau, tiroit ſes vivres de la Bohème par Glatz, & fourrageoit un pays qu'il ne pouvoit pas conſerver ; ſa droite étoit appuyée à Franckenſtein, ſa gauche ſur des collines non loin de Silberberg, & deux ruiſſeaux couvroient ſon front & le rendoient inabordable. Ces difficultés animèrent le roi ; il voulut avoir l'honneur de faire décamper les Autrichiens, & de les renvoyer en haute Siléſie. Mais avant que d'en venir à cette opération, il ne ſera pas hors de propos de jeter auparavant un coup-d'œil ſur ce qui ſe paſſoit dans le reſte de l'Europe.

La reine de Hongrie commençoit alors à voir le péril qui la menaçoit. Les François paſſoient le Rhin, & longeoient le Danube à grandes journées. La peur abattit ſa fierté ; elle dépêcha le Sr. Robinſon, qui étoit miniſtre à ſa cour de la part du roi d'Angleterre, pour eſſayer quelques propoſitions d'accommodement. Ce Robinſon prenant le ton de hauteur, dit au roi que la reine vouloit bien oublier le paſſé, qu'elle lui offroit le Limbourg, la Gueldre Eſpagnole, & 2 millions d'écus en dédommagement de ſes prétentions ſur la Siléſie, à condition qu'il fît la paix, & que ſes troupes évacuaſſent inceſſamment ce duché. Ce miniſtre étoit une eſpèce d'enthouſiaſte à

l'égard de la reine de Hongrie; il négocioit avec l'emphase dont il auroit harangué dans la chambre basse. Le roi, assez enclin à saisir les ridicules, prit le même ton, & lui répondit: » Que c'étoit » à des princes sans honneur à vendre leurs droits » pour de l'argent; que ces offres lui étoient » plus injurieuses que n'avoit été la méprisante » hauteur de la cour de Vienne «; & haussant le ton: » Mon armée, dit-il, me trouveroit in- » digne de la commander, si je perdois par » un traité flétrissant les avantages qu'elle m'a » procurés par des actions de valeur qui l'im- » mortalisent. Sachez de plus, que je ne puis » abandonner sans la plus noire ingratitude, » mes nouveaux sujets, tous ces protestans » qui m'ont appellé par leurs vœux. Voulez- » vous que je les livre comme des victimes » à la tyrannie de leurs persécuteurs, qui les » sacrifieroient à leur vengeance? Ah! com- » ment! démentirai-je en un seul jour, les » sentimens d'honneur & de probité avec les- » quels je suis né? & si j'étois capable d'une » action aussi lâche, aussi infame, je croirois » voir sortir mes ancêtres de leurs tombeaux: » — Non, me diroient-ils, tu n'es plus notre » sang, tu dois combattre pour les droits que » nous t'avons transmis, & tu les vends! tu » souilles l'honneur que nous t'avons laissé » comme la partie la plus précieuse de notre

» héritage ; indigne d'être prince, d'être roi,
» tu n'es qu'un infame marchand qui préfère
» le gain à la gloire. — Non jamais, jamais je
» ne mériterai de tels reproches ; je me laisserai ensevelir moi & mon armée sous les
» ruines de la Silésie, plutôt que de permettre
» que l'honneur & la gloire du nom Prussien
» reçoive la moindre tache. C'est la seule réponse, monsieur, que je puisse vous donner ».
Robinson fut étourdi de ce discours, auquel il ne s'attendoit pas. Il retourna le porter à Vienne. Mais en renvoyant le fanatique, le roi continuoit à flatter le lord Hindfort, & à l'endormir dans une parfaite sécurité ; il n'étoit pas encore temps de se découvrir. Et pour ménager les puissances maritimes, on leur communiqua les propositions du Sr. Robinson ; on excusa le roi sur son refus, en alléguant, que sachant que le traité de barrière lioit les mains à la reine de Hongrie, on n'avoit pas accepté les cessions qu'elle vouloit faire du Limbourg & de la Gueldre : ce fut sur-tout en Hollande qu'on appuya beaucoup sur la déférence que le roi marquoit pour les intérêts de cette république, déférence qu'il pousseroit jusqu'à refuser le Brabant même, si on vouloit le lui offrir. Ce fut environ alors que la Prusse signa son traité avec la Bavière ; elle lui promit sa voix à la diète d'élection,

Ces deux princes se garantirent mutuellement, l'un, la Silésie à la Prusse ; l'autre, la haute Autriche, le Tyrol, le Brisgau & la Bohème à la Bavière. Le roi acheta de cet électeur, la principauté de Glatz, au prix de 400,000 écus, & le Bavarois la vendit sans l'avoir jamais possédée. Mais un des événemens les plus avantageux & les plus décisifs qui arrivèrent alors, éclata dans le nord : la Suède déclara la guerre à la Russie, & détruisit par cette diversion tous les desseins du roi d'Angleterre, du roi de Pologne & du prince Antoine Ulric, contre la Prusse. Le roi Auguste, déchu des belles espérances de partager avec le roi d'Angleterre les états du roi, se laissa entraîner au torrent, & faute de mieux, se ligua avec l'électeur de Bavière, pour anéantir la maison d'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle, qui n'avoit su que faire de la Moravie & de l'Ober-Mannhartsberg, les érigea en royaume, & les donna aux Saxons, qui moyennant cette aubaine, signèrent leur traité le 31 d'août. La cour de Vienne, qui ne pouvoit plus compter sur la diversion des Russes, pressée d'ailleurs de tous côtés, renvoya dans le camp Prussien son négociateur Anglois : il y apporta une carte de la Silésie, où la cession de quatre principautés étoit marquée d'un trait d'encre : il fut froidement reçu, & on lui donna à connoître,

que ce qui peut être bon dans un temps, ne l'eſt plus dans un autre. Les cours de Londres & de Vienne avoient trop compté ſur le ſecours des Ruſſes : ſelon leur calcul, il falloit infailliblement que le roi humilié, rabaiſſé, leur demandât la paix à genoux : il s'en fallut peu que le contraire n'arrivât. Tels ſont ces jeux de la fortune ſi communs à la guerre, & qui déroutent l'art conjectural des plus habiles politiques.

Déjà les François & les Bavarois étoient en pleine action. L'Autriche étoit entamée, les troupes s'approchoient de Lintz. Ce n'étoit que par des efforts communs & unanimes qu'on pouvoit eſpérer de terraſſer la reine de Hongrie. Il n'étoit plus temps de reſter dans un camp les bras croiſés. Le roi, qui brûloit d'impatience d'agir, tenta de couper Mr. de Neuperg de la forteresse de Neiſſe, & de le combattre en marche. Ce projet n'étoit pas mal imaginé ; mais il manqua par l'exécution. M. de Kalkſtein fut commandé avec 10,000 hommes & des pontons, pour ſe porter avec célérité au village de Woitz, & y jeter un pont, afin que l'armée qui le ſuivoit de près, le pût paſſer à ſon arrivée : il partit au coucher du ſoleil, marcha toute la nuit, & ſe trouva le lendemain à une portée de canon du camp. Soit lenteur ou mauvaiſe diſpoſition, ſoit que les chemins

gâtés

gâtés & rompus par les pluies l'euſſent arrêté, l'armée dépaſſa ſon avant-garde, & arriva même avant lui au camp de Toupadel & de Siegroth. Ce jour de perdu ne put plus ſe réparer; le roi marcha lui-même à Woitz, & fit établir ſes ponts ſur la Neiſse; mais l'armée Autrichienne, rangée en ordre de bataille, ſe préſenta environ à 800 pas de la rivière. Par quelques priſonniers que l'on fit, on apprit que Mr. de Neuperg n'avoit devancé le roi que de quelques heures. L'armée ne pouvoit arriver à ce pont qu'en deux heures de temps; on auroit pu le paſſer, ſi l'ennemi n'avoit pas prévenu le roi; mais ç'auroit été de toutes les imprudences la plus grande, que de paſſer ſur un pont en préſence d'une armée, qui certainement eût battu les troupes en détail, & à meſure qu'elles auroient pris du terrein pour ſe former. Cela fit réſoudre de ſe poſter pour ce jour ſur les hauteurs de Woitz. Peu de temps après, les Pruſſiens prirent le camp de Neudorff; & pour tirer leurs ſubſiſtances de la ville de Brieg, ils en aſſurèrent la communication, en occupant les poſtes de Loewen & de Michelau. Les orages qui menaçoient la maiſon d'Autriche, & les dangers qui devenoient plus preſſans de jour en jour, firent enfin réſoudre ſérieuſement la reine de Hongrie à ſe débarraſſer d'un de ſes ennemis, pour rompre la ligne formidable qui

4 Septembre 1741.

alloit l'accabler. Elle demanda férieufement la paix ; elle ne chicana plus fur la ville de Breslau ; elle infifta feulement pour conferver celle de Neifse. Le lord Hindfort, qui négocioit alors en fon nom, prétendoit que le roi, en faveur d'auffi grandes ceffions, affiftât la reine de Hongrie de toutes fes forces. Le roi lui répondit qu'il étoit fâché de fe trouver dans la néceffité de rejeter ces offres, mais qu'il ne pouvoit pas violer la foi des traités qu'il venoit de figner avec la France & la Bavière. La défolation étoit fi grande à Vienne, qu'on y attendoit les Bavarois d'un moment à l'autre. Les chemins n'étoient remplis que de gens qui prenoient la fuite : la cour étoit fur fon départ. Dans cette confternation générale, l'impératrice douairière écrivit au prince Ferdinand de Brunfwick, qui fervoit dans l'armée, la lettre fuivante ; elle eft trop fingulière pour la paffer fous filence.

„ Vienne, 17 feptembre 1741. Mon cher „ neveu, je romps un filence cruel que votre „ conduite en fervant contre nous m'a impofé, „ ni je le ferois, fi j'avois d'autres voies pour „ conjurer le roi de Pruffe de me rendre en „ lui un neveu que je ne puis nommer cher „ & digne d'eftime, après l'affliction que vous „ deux me caufez. La confolation en eft „ entre les mains du roi. La reine, ma fille,

» lui accorde tout ce que personne ne sauroit
» garantir qu'elle-même, s'il aide à la mettre
» en cet état en entière tranquillité, & que
» le roi aide à éteindre le feu qu'il a lui-même
» allumé, & n'agrandisse lui-même ses propres
» ennemis; car il ne faut que la mort de l'é-
» lecteur Palatin pour lui en attirer d'autres;
» plus, que l'agrandissement de Bavière & de
» Saxe ne peut souffrir qu'il possède tranquil-
» lement ce que la reine lui a laissé en Silésie.
» Ainsi, persuadez le roi de devenir notre
» bon allié, d'assister la reine de troupes à
» conserver des états que tant d'ennemis acca-
» blent; car c'est même l'avantage des deux
» maisons, s'ils sont en étroite alliance, leur
» pays étant à portée de se pouvoir aider à
» soutenir leurs droits réciproques. Je compte
» tout sur votre représentation & sur les belles
» qualités que possède le roi, qui nous ayant
» attiré le mal, voudra aussi avoir l'honneur
» de nous sauver en son temps du précipice,
» & avoir quelques égards même pour ses
» propres intérêts, pour une mère & tante
» affligée, qui après pourra sans rancune se
» dire, votre affectionnée tante Élisabeth ».
Le prince Ferdinand répondit en substance à l'impératrice douairière, que le roi ne pourroit pas avec honneur se départir des engagemens qu'il avoit pris avec la France & la Bavière,

qu'il plaignoit sincèrement l'impératrice, qu'il voudroit pouvoir changer sa situation, & y compatissoit ; mais que les temps où il étoit libre de s'accommoder avec la cour de Vienne, étoient passés. On intercepta, à peu de jours de différence, une lettre que l'impératrice douairière écrivoit au prince Louis de Brunswick, qui se trouvoit alors en Russie; elle étoit plus sincère, quoique le style n'en valût pas mieux ; en voici la copie tirée sur l'original.— » 21 Septembre 1741. Mon cher neveu, » l'état de nos affaires ont pris un pli si accablant, que l'on peut dire notre cas, un abandon général ; car plus aucun n'est pour nous. » Ce qui nous console dans notre malheur, » est que Dieu précipitera plus d'un Pharaon » dans la Mer-Rouge, & confondra nos faux » simulés amis. Il n'est pas possible que la plupart croient plus qu'il y a un Dieu. Vrai est-il, » les fausses apparences ne m'ont pas endormie ; & malgré que l'électeur de Bavière » nous a attiré les François & me chasse d'ici, je » l'estime un digne prince ; il n'a point simulé » ni été faux, il s'est démasqué d'abord & agi » honnêtement. Je doute de vous écrire plus » d'ici. C'est une triste année pour moi. Conservez-nous l'alliance, & qu'ils se gardent » de faux & simulés amis, qui suis votre affectionnée tante Élisabeth ».

Le ſtyle de ces lettres découvre combien la cour de Vienne avoit le cœur ulcéré des progrès des Pruſſiens en Siléſie, & que cette cour ne reſpiroit que la vengeance. Mais quelle dialectique! Quiconque attaque la maiſon d'Autriche ne ſauroit croire en Dieu! Offrir la paix lorſqu'on eſt libre de la faire, & refuſer des conditions propoſées après d'autres traités ſignés, s'appellent fauſſeté, perfidie! C'eſt le langage de l'amour-propre & de l'orgueil, qui ſupprime l'exactitude du raiſonnement. Ainſi à Vienne on enviſageoit l'alliance formée contre la Pragmatique-Sanction comme la guerre des Titans qui vouloient eſcalader les cieux pour détrôner Jupiter.

De leur côté, les Suédois n'étoient pas auſſi heureux que leurs alliés. Un détachement de 12,000 hommes avoit été taillé en pièces par les Ruſſes auprès de Willmanſtrand. Cet échec étoit conſidérable pour ce royaume affoibli & ruiné depuis Charles XII. La France en fut mortifiée; elle ſe propoſa de réparer d'un autre côté le revers qu'avoient eſſuyé ſes alliés; elle voulut que le maréchal de Maillebois, avec l'armée qu'il commandoit en Weſtphalie, pénétrât dans l'électorat de Hanovre, pour ſe rendre maître de ces états. Le roi fit une grande faute alors en employant tout ſon crédit pour diſſuader les François de ce deſſein, alléguant

que par cette entreprise, ils se rendroient odieux à l'Europe, révolteroient contr'eux tous les princes d'Allemagne, & qu'allant s'attacher à un objet de peu d'importance, ils négligeroient l'objet principal, qui étoit d'écraser la reine de Hongrie avec toutes leurs forces. Les François auroient pu réfuter facilement un raisonnement aussi foible. S'ils avoient pris alors l'électorat de Hanovre, jamais le roi d'Angleterre n'auroit pu faire des diversions sur le Rhin comme en Flandre. Il ne manquoit plus que la garantie de la France au traité que le roi avoit fait avec l'électeur de Bavière. On pressoit Mr. de Valori de la procurer. Sa cour faisoit encore des difficultés sur la cession de la principauté de Glatz, & sur quelques portions de la haute Silésie. Il lui arriva étant auprès du roi, de laisser tomber par hasard un billet de sa poche : sans faire semblant de rien, le roi mit le pied dessus; il congédia le ministre au plus vite. Ce billet étoit de Mr. Amelot, secrétaire des affaires étrangères; il portoit de n'accorder Glatz & la haute Silésie à la Prusse, qu'en cas qu'il en résultât un plus grand inconvénient s'il les refusoit. Après cette découverte, Mr. de Valori fut obligé d'en passer par où l'on voulut. Les desseins des François sur le pays de Hanovre, s'ébruitèrent & parvinrent bientôt au roi d'Angleterre. Ce prince crut son élec-

torat, perdu ; il n'avoit pas le temps de parer ce coup qui le menaçoit de si près. Les mesures qu'il avoit prises avec la Russie & la Saxe, lui ayant également manqué, il voulut tout de bon travailler à moyenner la paix entre le roi de Prusse & la reine de Hongrie. En conséquence de cette résolution, le lord Hindfort se rendit au camp Autrichien ; delà il fit des remontrances si fortes à la cour de Vienne, il la pressa avec tant d'énergie, en lui exposant que pour sauver le reste de ses états il falloit savoir en perdre à propos une partie, que cette cour consentit à la cession de la Silésie, de la ville de Neisse, & d'une lisière en haute Silésie, en renonçant à toute assistance contre des ennemis. Le roi, qui connoissoit la duplicité des Anglois & des Autrichiens, prit ces offres pour des pièges. Et pour ne point se laisser amuser par de belles paroles qui l'auroient retenu oisif dans son camp, il déroba une marche à l'ennemi, passa la Neisse à Michelau, & vint le lendemain camper à Katscher, tandis qu'un détachement s'empara d'Oppeln, où l'on établit le dépôt des vivres. Sur ces mouvemens, Mr. de Neuperg quitta Neisse, & se porta sur Oppersdorff. Le roi se tourna par Friedland, & se campa à Steinau. Peut-être que ces différentes manœuvres accélérèrent la négociation du lord Hindfort ; il vint avertir le roi

que sa négociation avoit si bien réussi, que Mr. de Neuperg étoit près d'abandonner la Silésie, pourvu que le roi lui déclarât verbalement qu'il n'entreprendroit rien contre la reine. Les ennemis se contentoient d'un pourparler, qui valloit des provinces à l'état, & des quartiers d'hiver tranquilles aux troupes fatiguées de onze mois d'opérations. La tentation étoit forte : le roi voulut essayer ce qui pourroit résulter de cette conférence. Il se rendit en secret, accompagné du seul colonel Goltz, à Oberschnellendorff, où il trouva le maréchal Neuperg, le général Lentulus & le lord Hindfort. Ce ne fut pas sans réflexion que ce prince fit cette démarche. Quoiqu'il eût quelque sujet de se plaindre de la France, ces mécontentemens n'étoient pas assez forts pour rompre avec elle ; il connoissoit par son expérience les dispositions de la cour de Vienne ; il n'en pouvoit rien attendre d'amiable : il étoit clair que la reine de Hongrie ne se prêtoit à cette convention, que pour semer la méfiance entre les alliés en l'ébruitant ; il falloit donc exiger des Autrichiens comme une condition *sine qua non*, que s'ils divulguoient le moins du monde les conditions dont on conviendroit, ce seroit autoriser le roi à rompre cette convention ; le roi étoit bien sûr que cela ne manqueroit pas d'arriver. Le lord Hindfort tint le protocole au nom de

ſon maître. On convint que Neiſse ne ſeroit aſſiégée que pour la forme, que les troupes Pruſſiennes ne ſeroient point inquiétées dans les quartiers qu'elles prendroient en Siléſie comme en Bohème; & ſur-tout, que ſans le ſecret le plus rigide, tout ce qu'on venoit de régler ſeroit nul, de toute nullité. Il faut avouer que s'il y a une fatalité, elle s'eſt ſur-tout manifeſtée ſur Mr. de Neuperg, qui paroiſſoit deſtiné à faire les traités les plus humilians pour ſes ſouverains. Peu après, Mr. de Neuperg fit prendre à ſon armée la route de la Moravie. Le ſiège de Neiſse fut auſſi-tôt commencé; la ville ne tint que 12 jours; la garniſon Autrichienne n'en étoit pas encore ſortie, que les ingénieurs Pruſſiens y traçoient déjà les nouveaux ouvrages, qui par la ſuite la rendirent une des bonnes places de l'Europe. La ville priſe, on ſépara l'armée; une partie marcha en Bohème ſous les ordres du prince Léopold d'Anhalt; quelques régimens furent employés au blocus de Glatz, & le reſte des troupes, aux ordres du maréchal Schwérin, s'établit dans la haute Siléſie.

Le duc de Lorraine, qui ſe trouvoit à Presbourg, ſe flattant que le roi regarderoit des pourparlers comme des traités de paix, lui écrivit, demandant ſa voix pour l'élection à l'Empire. La réponſe fut obligeante, mais conçue dans un ſtyle obſcur & ſi embrouillé, que l'auteur même

n'y comprenoit rien. La campagne terminée onze mois après l'entrée en Siléfie, le roi reçut l'hommage de fes nouveaux fujets à Breslau, d'où il retourna à Berlin. Il commençoit à apprendre la guerre par fes fautes ; mais les difficultés qu'il avoit furmontées, n'étoient qu'une partie de celles qui reftoient à vaincre, pour mettre le comble au grand ouvrage qu'il avoit entrepris de perfectionner.

CHAPITRE III.

Raifons politiques de la trève. Guerre des François & des Bavarois en Bohème. L'Efpagne fe déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Ruffie. Diverfes négociations.

POur ne pas trop interrompre le fil des événemens militaires, nous nous fommes contentés de ne toucher que fuccintement les caufes qui occafionnèrent cette efpèce de fufpenfion d'armes entre la Pruffe & l'Autriche. Cette matière eft délicate. La démarche du roi étoit fcabreufe ; il eft néceffaire d'en développer les motifs les plus fecrets : le lecteur nous pardonnera de reprendre les chofes d'un peu plus haut, afin de les éclaircir davantage.

Le but de la guerre que le roi avoit entreprise, étoit de conquérir la Silésie : s'il prit des engagemens avec la Bavière & la France, ce n'étoit que pour remplir ce grand objet ; mais la France & ses alliés visoient à des fins toutes différentes. Le ministère de Versailles étoit dans la persuasion que c'en étoit fait de la puissance Autrichienne, & qu'on alloit la détruire pour jamais : il vouloit élever sur les ruines de cet empire quatre souverains, dont les forces pourroient se balancer réciproquement ; savoir, la reine de Hongrie, qui garderoit ce royaume, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie & la Carniole ; l'électeur de Bavière, maître de la Bohème, du Tyrol & du Brisgau ; la Prusse avec la basse Silésie ; enfin la Saxe joignant la haute Silésie & la Moravie à ses autres possessions. Ces quatre voisins n'auroient jamais pu se comporter à la longue, & la France se préparoit à jouer le rôle d'arbitre, & à dominer sur des despotes qu'elle auroit établis elle-même. C'étoit renouveller les usages de la politique des Romains dans les temps les plus florissans de cette république. Ce projet étoit incompatible avec la liberté germanique, & ne convenoit en aucune manière au roi, qui travailloit pour l'élévation de sa maison, & qui étoit bien éloigné de sacrifier ses troupes pour se former & se créer des rivaux. Si le roi s'étoit rendu l'instrument servile de la politique fran-

çoise, il auroit préparé lui-même le joug qu'il se seroit imposé : il auroit tout fait pour la France & rien pour lui-même, & peut-être Louis XV seroit-il parvenu à réaliser cette monarchie universelle, dont on veut attribuer le projet chimérique à Charles-Quint. Ajoutons à ceci, puisqu'il faut tout dire, que si le roi avoit secondé avec trop de chaleur les opérations des troupes Françoises, leur fortune excessive l'auroit subjugué ; d'allié il seroit devenu sujet ; on l'auroit entraîné au-delà de ses vues, & il se seroit trouvé dans la nécessité de consentir à toutes les volontés de la France, faute d'y pouvoir résister, ou de trouver des alliés qui pussent l'aider à sortir de cet esclavage. La prudence sembloit donc exiger du roi une conduite mitigée, par laquelle il établit une sorte d'équilibre entre les maisons d'Autriche & de Bourbon. La reine de Hongrie étoit au bord du précipice ; une trève lui donnoit le moyen de respirer, & le roi étoit sûr de la rompre quand il le jugeroit à propos, parce que la politique de la cour de Vienne la pressoit de divulguer ce mystère. Ajoutons, pour la plus grande justification du roi, qu'il avoit découvert les liaisons secrètes que le cardinal de Fleury entretenoit avec Mr. de Stainville, ministre du grand-duc de Toscane à Vienne : il savoit que le cardinal étoit tout disposé à sacrifier les alliés de la France, si la cour de Vienne lui

offroit le Luxembourg & une partie du Brabant; il s'agiſſoit donc de manœuvrer adroitement, ſur-tout de ne point ſe laiſſer prévenir par un vieux politique qui s'étoit joué dans la dernière guerre de plus d'une tête couronnée.

L'événement juſtifia bientôt ce que le roi avoit prévu de l'indiſcrétion de la cour de Vienne: elle divulgua le prétendu traité avec la Pruſſe, en Saxe, en Bavière, à Francfort-ſur-le-Mein, & par-tout où elle avoit des émiſſaires. Le comte de Podewils, miniſtre des affaires étrangères, avoit été chargé à ſon retour de la Siléſie, de paſſer par Dresde, pour ſonder cette cour, qui avoit marqué ſans ceſſe beaucoup de jalouſie & de mauvaiſe volonté pour tout ce qui intéreſſoit la Pruſſe: il y trouva le maréchal de Belle-Isle furieux de ce qu'il venoit d'apprendre d'un certain Koch, émiſſaire de la cour de Vienne, qui après lui avoir fait des propoſitions de paix, que le maréchal rejeta, lui déclara que ſa cour s'étoit à tout haſard accommodée avec le roi de Pruſſe. Bien plus, toute la ville de Dresde étoit inondée de billets qui avertiſſoient les Saxons de ſuſpendre la marche de leurs troupes pour la Bohème, parce que le roi de Pruſſe, réconcilié avec la reine de Hongrie, ſe préparoit à faire une invaſion en Luſace. La timidité ombrageuſe du comte de Bruhl fut raſſurée par la fermeté hardie du comte de Podewils, & les Saxons marchè-

rent en Bohème. Sur ces entrefaites, l'électeur de Bavière communiqua au roi une lettre de l'impératrice Amélie, qui l'exhortoit à s'accommoder avec la reine de Hongrie avant le mois de décembre, fans quoi cette princeffe fe trouveroit obligée de ratifier les préliminaires dont elle étoit convenue avec les Pruffiens. Cette conduite de la cour de Vienne dégageoit le roi de tous fes engagemens. On verra dans la fuite de cet ouvrage que cette cour paya cher fon indifcrétion.

La guerre avoit fouvent changé de théâtre pendant ces négociations : alors toutes les armées parurent s'être donné rendez-vous en Bohème. L'électeur de Bavière avoit été à deux marches de Vienne ; s'il eût avancé, il fe feroit trouvé aux portes de cette capitale, qui mal fournie de troupes, ne lui auroit oppofé qu'une foible réfiftance. L'électeur abandonna ce grand objet par l'appréhenfion puérile que les Saxons étant feuls en Bohème, ils pourroient conquérir ce royaume & le garder. Les François, par une fineffe mal-entendue, s'imaginoient qu'en prenant Vienne, le Bavarois deviendroit trop puiffant ; ils fortifièrent donc, pour l'en éloigner, fa méfiance contre les Saxons. Cette faute capitale fut la fource de tous les malheurs qui accablèrent enfuite la Bavière. Cette armée de François & de Bavarois fut partagée ; on en

donna 15,000 hommes à Mr. de Ségur, pour couvrir l'Autriche & l'électorat, & l'électeur avec le gros de ses forces s'empara de Tabor, de Budweis, & marcha droit à Prague, où les Saxons le joignirent, de même que Mr. de Gassion, les premiers venant de Lowositz, le dernier de Pilsen.

Le maréchal Tœrring & Mr. de la Leuville, qui commandoient à Tabor & Budweis, abandonnèrent ces villes à l'approche des Autrichiens; non-seulement les ennemis y trouvèrent un magasin considérable, mais par cette position qu'ils occupèrent, Mr. de Ségur se trouva coupé de l'armée de Bohème. Mr. de Neuperg & le prince de Lobkowitz, qui venoient tous deux de Moravie, se fortifièrent dans ce poste. L'électeur de Bavière, qui se trouvoit alors devant Prague, ne pouvant l'assiéger dans les règles, à cause de la rigueur de la saison, se détermina à la prendre par surprise. La place étoit d'une vaste enceinte; elle étoit défendue par une garnison trop foible; en multipliant les attaques, il falloit nécessairement qu'il se trouvât quelque endroit dans la ville sans résistance, & cela suffisoit pour l'emporter. Prague fut donc assaillie de trois côtés différens. Le comte de Saxe escalada l'angle flanqué du bastion St-Nicolas vers la porte neuve; il fit baisser le pont-levis, & introduisit par cette porte la ca-

valerie; qui nettoyant les rues, obligea la garnison d'abandonner la porte de St-Charles, que le comte Rutowsky essayoit vainement de forcer; il ne fit donner l'assaut qu'après que les ennemis eurent quitté le rempart. Les Autrichiens, accablés d'ennemis, furent contraints de mettre bas les armes. Une troisième attaque que Mr. de Polastron dévoit diriger, manqua tout-à-fait. Le duc de Lorraine, grand-duc de Toscane, voulut alors se mettre à la tête des armées, & il s'avançoit à grandes journées pour secourir Prague. A peine arrivé à Kœnigsfaal, il apprend que les alliés étoient déjà maîtres de cette ville. Ce fut pour lui comme un coup de foudre; il retourna avec précipitation sur ses pas; ce fut moins une retraite qu'une fuite. Les soldats se débandoient, pilloient les villages, & se rendoient par bandes aux François. Mrs. de Neuperg & de Lobkowitz se réfugièrent avec leurs troupes découragées derrière les marais de Budweis, Tabor, Neuhaus & Wittingau, camps fameux, d'où Ziska, chef des Hussites, avoit bravé les forces de tous ses ennemis. Le maréchal de Belle-Isle, que la sciatique avoit retenu à Dresde, tant que les affaires parurent critiques en Bohème, se rendit à Prague d'abord après sa reddition. Il détacha Polastron à Teutschbrod, le comte de Saxe à Picheli, pour nettoyer les bords

bords de la Saſſawa, & d'Aubigné ſe porta ſur la Wotawa avec 20 bataillons & 30 eſcadrons. L'intention du maréchal étoit de pouſſer juſqu'à Budweis: mais la circonſpection de ce général l'arrêta à Piſeck. Ainſi l'inactivité des généraux François donna aux Autrichiens le temps de reſpirer & de ſe fortifier dans leurs quartiers. Le maréchal de Belle-Isle, plus flatté de la repréſentation de l'ambaſſade que du commandement des armées, manda au cardinal que ſa ſanté ne lui permettant pas de fournir aux fatigues d'une campagne, il demandoit d'être relevé. Le cardinal donna ce commandement au maréchal de Broglio, affoibli par deux apoplexies; mais ſe trouvant à Strasbourg dont il étoit gouverneur, il parut être celui de tous les généraux qui pourroit joindre le plus vîte l'armée de Bohème. Dès ſon arrivée, ce maréchal ſe brouilla avec Mr. de Belle-Isle. Broglio changea toutes les diſpoſitions de ſon prédéceſſeur: il raſſembla une maſſe de troupes, avec leſquelles il ſe rendit à Piſeck Le grand-duc fit mine de l'attaquer; ſa tentative fut inutile: Lobkowitz ne réuſſit pas mieux ſur Frauenberg Enfin, les Autrichiens fatigués inutilement, retournèrent à leurs quartiers. Les François, qui aimoient leurs commodités, trouvoient fort à redire que les ennemis les inquiétaſſent ſi ſouvent; ils auroient bien voulu que

les Pruffiens fe miffent en avant pour les couvrir; mais il auroit fallu être imbécille pour foufcrire à de telles prétentions. Mr. de Valori, qui étoit miniftre de la France à Berlin, s'exhaloit en plaintes: il foutenoit que les Allemands, qui n'étoient bons qu'à fe battre, devoient ferrailler contre les Autrichiens, pour donner du repos aux François, qui leur étoient fupérieurs en toute chofe. On l'écouta tranquillement, & à la fin il fe laffa de fes vaines importunités.

Tant de puiffances, qui s'étoient alliées contre la maifon d'Autriche, & qui vouloient partager fes dépouilles, avoient excité la cupidité des princes qui jufqu'alors s'étoient tenus tranquilles. L'Efpagne ne voulut pas demeurer oifive, tandis que tout le monde penfoit à fon agrandiffement. La reine d'Efpagne, qui étoit de Parme, forma des prétentions fur cette principauté & fur celle de Plaifance, qu'elle appelloit fon cotillon, pour y établir fon fecond fils Dom Philippe. Elle fit paffer 20,000 Efpagnols fous les ordres de Mr. de Montemar par le royaume de Naples, en même temps que Dom Philippe avec un autre corps paffoit par le Dauphiné & la Savoie pour pénétrer en Lombardie. Ainfi un feu qui dans fon origine ne parut qu'une étincelle en Siléfie, fe communiqua de proche en proche, & caufa

bientôt en Europe un embrasement universel.

Tandis que tant d'armées commettoient les unes vis-à-vis des autres plus de sottises que de belles actions, la diète de l'Empire assemblée à Francfort pour l'élection d'un empereur, perdoit son temps en frivoles délibérations ; au-lieu d'élire un chef, elle disputoit sur des pourpoints, ou sur des dentelles d'or que les seconds ambassadeurs prétendoient porter ainsi que les premiers. Cette diète étoit partagée en deux partis ; les uns étoient partisans fanatiques de la reine de Hongrie, les autres étoient ses ennemis outrés. Les premiers vouloient le grand-duc pour empereur, les autres vouloient avec une forte d'obstination l'électeur de Bavière. La fortune, qui favorisoit encore les armes des alliés, l'emporta ; & leur parti gagna enfin l'ascendant qu'ont les heureux. La diète de Francfort cependant n'avançoit guère. Pour se faire une idée de cette assemblée & de la lenteur de ses délibérations, il ne sera pas inutile d'en donner une esquisse. La bulle d'or est regardée comme la loi fondamentale de l'Allemagne ; c'est à elle qu'on en appelle en toute occasion, & s'il y a des chicanes, elles naissent de la façon de l'expliquer. Les princes choisissent donc les docteurs les plus instruits de cette loi ; les pédans les plus lourds & les plus consommés dans les vétilles de la forma-

lité, pour les envoyer comme leurs repréſentans à ces aſſemblées générales. Ces juriſconſultes diſcutent ſur la forme des choſes, & ont l'eſprit trop rétréci pour enviſager les objets en grand; ils ſont enivrés de leur repréſentation, & penſent avoir la même autorité que celle dont cet auguſte corps jouiſſoit du temps de Charles de Luxembourg. Enfin dans cette diète, au 1er. de décembre de l'année 1741, on étoit auſſi peu avancé qu'on l'avoit été avant la convocation de cette illuſtre aſſemblée. Si les Autrichiens avoient eu quelques ſuccès par leurs armes, le grand-duc auroit emporté la pluralité des voix : il falloit donc dans ces conjonctures bruſquer l'élection, pour profiter de la ſupériorité des ſuffrages, & empêcher, par l'élévation d'une autre famille au trône impérial, que cette dignité ne devînt héréditaire dans la nouvelle maiſon d'Autriche. Pour acheminer les choſes à ce but, le roi propoſa de fixer un terme pour le jour de l'élection : cet expédient fut approuvé, & la diète fixa pour ce choix le 24 de janvier de l'année 1742.

Cette diète & ſes délibérations faiſoient moins d'impreſſion ſur le roi d'Angleterre que ce qui le touchoit de plus près; la crainte qu'il avoit de cette armée de Maillebois qui menaçoit ſon électorat, fut ſi vive, qu'il ſe réſolut à faire le ſuppliant à Verſailles, pour garantir ſes poſſeſ-

ſions. Il y envoya comme ſon miniſtre Mr. de Hardenberg, pour ſigner un traité de neutralité avec la France. Le cardinal de Fleury demanda au roi ce qu'il auguroit de cette négociation. Ce prince lui répondit qu'il étoit dangereux d'offenſer à demi, & que quiconque menace, doit frapper. Le cardinal, plus patelin que ferme, n'avoit pas un caractère aſſez mâle pour prendre des partis déciſifs; il croyoit ne rien donner au haſard en tenant les choſes en ſuſpens; il ſigna ce traité. Ces tempéramens & cette conduite mitigée ont ſouvent nui aux affaires de la France; mais la nature diſpenſe les talens à ſon gré; celui qui a reçu pour lot la hardieſſe, ne ſauroit être timide; & celui qui eſt né avec trop de circonſpection, ne ſauroit être audacieux.

Cette année étoit comme l'époque des grands événemens. Toute l'Europe ſe trouvoit en guerre pour partager les parties d'une ſucceſſion litigieuſe; on s'aſſembloit pour élire un empereur d'une autre maiſon que de celle d'Autriche, & en Ruſſie on détrônoit un jeune empereur encore au berceau: une révolution plaça la princeſſe Éliſabeth ſur ce trône. Un chirurgien (1) François de naiſſance, un muſicien, un gentilhomme de la chambre, & cent

(1) Leſtoc.

gardes Préobrafzenskoi corrompus par l'argent de la France, conduifent Élifabeth au palais impérial. Ils furprennent les gardes & les défarment. Le jeune empereur, fon père le prince Antoine de Brunfwick, & fa mère la princeffe de Mecklenbourg, font arrêtés. On affemble les troupes ; elles prêtent le ferment à Élifabeth, qu'ils reconnoiffent pour leur impératrice. La famille malheureufe eft enfermée dans les prifons de Riga. Oftermann, après avoir été traité avec ignominie, eft exilé en Sibérie : tout cela n'eft l'ouvrage que de quelques heures. La France, qui efpéroit profiter de cette révolution qu'elle avoit amenée, vit bientôt après fes efpérances s'évanouir.

Le deffein du cardinal de Fleury étoit de dégager la Suède du mauvais pas où il l'avoit engagée. Il crut qu'un changement de règne en Ruffie rendroit le nouveau fouverain facile à conclure une paix favorable à la Suède : dans cette vue il avoit envoyé un nommé d'Avennes avec des ordres verbaux au marquis de la Chétardie, ambaffadeur à Pétersbourg, afin qu'il employât tous les moyens poffibles pour culbuter la régente & le généraliffime. De telles entreprifes, qui paroîtroient téméraires dans d'autres gouvernemens, peuvent quelquefois s'exécuter en Ruffie. L'efprit de la nation eft enclin aux révoltes. Les Ruffes ont cela de

commun avec les autres peuples, qu'ils font mécontens du présent, & qu'ils espèrent tout de l'avenir. La régente s'étoit rendue odieuse par les foiblesses qu'elle avoit eues pour un étranger, le beau comte de Lynar, envoyé de Saxe ; mais sa devancière, l'impératrice Anne, avoit encore plus ouvertement distingué Biron, Courlandois & étranger comme Lynar : tant il est vrai que les mêmes choses cessent d'être les mêmes, quand elles se font en d'autres temps & par d'autres personnes. Si l'amour perdit la régente, l'amour plus populaire, dont la princesse Élisabeth fit sentir les effets aux gardes Préobrasfzenskoi, l'éleva sur le trône. Ces deux princesses avoient le même goût pour la volupté ; celle de Mecklenbourg le couvroit du voile de la pruderie ; son cœur seul la trahissoit. La princesse Élisabeth portoit la volupté jusqu'à la débauche : la première étoit capricieuse & méchante ; la seconde dissimulée, mais facile ; toutes deux haïssoient le travail, toutes deux n'étoient pas nées pour le gouvernement.

Si la Suède avoit su profiter de l'occasion, elle auroit frappé quelque grand coup pendant que la Russie étoit agitée par des troubles intestins : tout lui présageoit d'heureux succès ; mais le destin de la Suède n'étoit point de triompher de ses ennemis. Elle demeura dans

une eſpèce d'engourdiſſement pendant & après cette révolution ; elle laiſſa échapper l'occaſion, cette mère des grands événemens ; la perte de la bataille de Pultawa ne lui fut pas plus fatale qu'alors la molle inaction de ſes armées. Dès que l'impératrice Éliſabeth ſe crut aſſurée ſur le trône, elle diſtribua les premières places de l'empire à ſes partiſans. Les deux frères Beſtuchew, Woronzow & Trubetzkoi, entrèrent dans le conſeil. Leſtoc, le promoteur de l'élévation d'Éliſabeth, devint une eſpèce de miniſtre ſubalterne, quoique chirurgien ; il étoit porté pour la France ; Beſtuchew pour l'Angleterre : delà naquirent des diviſions dans le conſeil, & des intrigues interminables à la cour. L'impératrice n'avoit de prédilection pour aucune des puiſſances ; mais elle ſe ſentoit de l'éloignement pour la cour de Vienne & pour celle de Berlin. Antoine Ulric, père de l'empereur qu'elle avoit détrôné, étoit couſin-germain de la reine de Hongrie, neveu de l'impératrice douairière, & beau-frère du roi de Pruſſe ; & elle appréhendoit que les liens du ſang ne fiſſent agir ces puiſſances en faveur de la famille, ſur la ruine de laquelle elle avoit établi ſa grandeur. Cette princeſſe préférant ſa liberté aux loix du mariage, trop tyranniques ſelon ſa façon de penſer, pour affermir ſon gouvernement, appella ſon neveu, le jeune duc

de Holſtein, à la ſucceſſion. Elle le fit élever à Pétersbourg, en qualité de grand-duc de Ruſſie. Le public croit aſſez légérement que les événemens qui tournent à l'avantage des princes, ſont les fruits de leur prévoyance & de leur habileté : par une ſuite de cette prévention, l'on ſoupçonna le roi d'avoir trempé dans cette révolution arrivée en Ruſſie ; mais il n'en étoit rien. Le roi n'y eut aucune part, & n'en fut informé qu'avec le public. Quelques mois auparavant, lorſque le maréchal de Belle-Isle ſe trouvoit au camp de Molwitz, la converſation avoit tourné ſur le ſujet de la Ruſſie. Le maréchal parut très-mécontent de la conduite du prince Antoine & de ſa femme la régente ; & dans un moment où ſa colère s'allumoit, il demanda au roi s'il verroit avec peine qu'il ſe fît une révolution en Ruſſie en faveur de la princeſſe Éliſabeth, au déſavantage du jeune empereur Iwan, qui étoit ſon neveu. Sur quoi le roi répondit qu'il ne connoiſſoit de parens parmi les ſouverains, que ceux qui étoient ſes amis. La converſation finit, & voilà tout ce qui ſe paſſa.

Berlin fut pendant cet hiver le centre des négociations. La France preſſoit le roi de faire agir ſon armée ; l'Angleterre l'exhortoit à conclure la paix avec l'Autriche ; l'Eſpagne ſollicitoit ſon alliance, le Danemarck ſes avis

pour changer de parti ; la Suède demandoit fon affiftance, la Ruffie fes bons offices à Stockholm ; & l'Empire Germanique foupirant après la paix, faifoit les plus vives inftances pour que les troubles s'appaifaffent.

Les chofes ne reftèrent pas long-temps dans cette fituation. Les troupes Pruffiennes pafsèrent à peine deux mois dans leurs quartiers d'hiver. La deftinée de la Pruffe entraîna encore le roi fur ce théâtre, que tant de batailles devoient enfanglanter, & où les viciffitudes de la fortune fe firent fentir tour-à-tour aux deux partis qui fe faifoient la guerre. Le plus grand avantage que le roi retira de cette efpèce de trève avec les Autrichiens, fut de rendre fes forces plus formidables. L'acquifition de la Siléfie lui procura une augmentation de revenus de 3,600,000 d'écus. La plus grande partie de cet argent fut employée à l'augmentation de l'armée : elle étoit alors de 106 bataillons & de 191 efcadrons, dont 60 de houfards. Nous verrons bientôt l'ufage qu'il en fit.

CHAPITRE IV.

Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du Roi. Ce qui se passa à Dresde, Prague & Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche & Hongrie. Négociation de Ianini. Blocus de Brieg. Le Roi quitte la Moravie & joint son armée de Bohème à Chrudim. Ce qui se passa en Moravie après son départ. Changement de ministère à Londres. Négociation infructueuse de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irrésolution des Autrichiens par une bataille.

QUoique les François fussent maîtres de Prague, qu'ils occupassent les bords de la Votawa, de la Muldau & de la Sassava, les Autrichiens ne désespéroient point de leur salut; ils avoient tiré 10,000 hommes d'Italie, 7,000 de Hongrie, auxquels ils joignirent 3,000 hommes du Brisgau, arrivant par le Tyrol. Ce corps, qui montoit au nombre de 20,000 hommes, avoit le maréchal Khevenhuller à sa tête. Ce général forma aussi-tôt le plan de tomber sur les quartiers de Mr. de Ségur, & de le chasser des bords de l'Ens. Nous ne saurions nous

dispenser de rapporter à ce sujet un mémoire, en date du 29 juin 1741, que le roi envoya à l'électeur de Bavière. Le lecteur verra que tout le mal qui arriva, avoit été prévu, & que les princes qui ne corrigent pas avec célérité les mauvaises dispositions qu'ils font dans leurs opérations de campagne, en sont toujours punis; car l'ennemi est mauvais courtisan; loin d'être flatteur, il châtie sévérement les fautes de celui qui lui est opposé, fût-il roi ou empereur même. Voici ce mémoire.

Raisons qui doivent engager l'Électeur de Bavière à pousser la guerre en Autriche.

» La position des troupes Prussiennes occu» pant une partie considérable des forces autri» chiennes, on contient le maréchal de Neuperg » en Silésie. L'armée des alliés, qui n'a point » d'ennemi devant elle, devroit pousser ses opé» rations le long du Danube & gagner promp» tement l'Autriche. L'électeur trouve son » ennemi au dépourvu; il peut s'emparer sans » résistance de Passau, de Lintz, d'Ens, & » delà se porter sur Vienne, sans rencontrer » aucun obstacle. Si l'on se rend maître de

» cette capitale, on coupe, pour ainsi dire, la
» puissance Autrichienne dans ses racines. La
» Bohème, qu'on en sépare par cette marche,
» dégarnie de troupes & privée de tout secours,
» doit tomber d'elle-même. Il faut établir le
» théâtre de la guerre en Moravie, en Autriche
» & en Hongrie même : dans les circonstances
» présentes, cette opération est aussi aisée que
» sûre ; & il est incontestable qu'elle obligera
» la reine de Hongrie d'accepter sans délai les
» conditions de la paix qu'on voudra lui pres-
» crire. Si l'électeur diffère de profiter des con-
» jonctures avantageuses où il se trouve, il
» donne à l'ennemi le temps de rassembler ses
» forces. Ce qui est sûr aujourd'hui, ne le sera
» plus demain. En tournant vers la Bohème,
» l'électeur expose ses états héréditaires au
» caprice des événemens ; il offre un appât aux
» ennemis, qui sauront bien en profiter. Mon
» avis est qu'on ne prendra jamais les Romains
» que dans Rome : qu'on ne laisse donc point
» échapper l'occasion de s'emparer de Vienne.
» C'est le moyen unique de terminer ces diffé-
» rens, & de parvenir à une paix glorieuse ».

Ce mémoire fut lu & aussi-tôt oublié. L'élec-
teur, qui n'étoit pas du tout militaire, crut
que des raisons supérieures l'engageoient à
prendre un autre parti. Khevenhuller profita de
ces fautes. Vers la fin de décembre 1741, il

paſſa l'Ens en trois endroits. Ségur, au-lieu de tomber avec toutes ſes forces ſur un de ces trois corps pour les détruire en détail, ſe retira vers la ville d'Ens; il ne s'y crut pas même en ſûreté. Une terreur panique hâta ſa fuite ; il courut d'une haleine à Lintz, où il ſe fortifia. Mr. de Khevenhuller ne lui donna pas le temps de reprendre ſes eſprits ; il le pourſuivit avec vivacité ; & le monde apprit avec étonnement que 15,000 Autrichiens bloquoient à Lintz 15,000 François : tant un ſeul homme peut donner d'aſcendant à ſes troupes ſur celles de ſon ennemi.

L'électeur de Bavière, conſterné d'un revers auquel il ne s'attendoit pas, eut recours à l'amitié du roi ; il le conjura dans les termes les plus tendres, de ne le point abandonner, & de ſauver ſon état & ſes troupes par une puiſſante diverſion : il déſiroit que les Pruſſiens pénétraſſent par la Moravie en Autriche, pour donner à Mr. de Ségur le temps de reſpirer. Il faut ſe rappeller pour un moment la ſituation où ſe trouvoient les armées. La poſition de l'armée principale de la reine de Hongrie étoit très-judicieuſe : elle avoit le dos tourné vers le Danube, ſa droite couverte par les marais de Wittingau, ſa gauche par la Muldau & par Budweis, ſon front par Tabor. Les alliés décrivoient avec leurs troupes comme un demi-

cercle autour de ces quartiers, de ſorte que dans leurs opérations ils avoient l'arc à décrire, & les Autrichiens qui étoient au centre, la corde: de plus, leurs troupes étroitement reſſerrées dans leurs quartiers, couvroient les opérations de Mr. de Khevenhuller contre les François; ils tenoient à l'Autriche, d'où ils tiroient leurs vivres & leurs ſecours; ils gardoient un pied en Bohème; de ſorte qu'à l'ouverture de la campagne ils pouvoient ſe flatter de rétablir leurs affaires. Pour déloger cette armée d'un poſte auſſi avantageux, il étoit de la dernière néceſſité que les alliés fiſſent un effort général, pour que les Autrichiens, attaqués de tous côtés, ſuccombaſſent ſous le nombre de leurs ennemis. Ce plan fut propoſé à Mr. de Broglio, ſans qu'on pût jamais lui perſuader d'y concourir.

Quoique le peu de concert & de bonne volonté qui régnoit entre les alliés, obligeât d'abandonner le projet le plus déciſif pour rendre la ſupériorité aux armées des François & des Bavarois, il n'en étoit pas moins important de ſoutenir l'électeur à la veille d'obtenir la couronne impériale. Les partis mitigés n'étoient plus de ſaiſon. Ou il falloit s'en tenir à la trève verbale qui n'aſſuroit de rien, & que les Autrichiens avoient ſi ouvertement enfreinte, ou il falloit détromper les alliés de la Pruſſe de leurs ſoupçons par quelque coup d'éclat. L'expédi-

tion en Moravie étoit la seule que les circonstances permissent d'entreprendre, parce qu'elle rendoit le roi plus nécessaire, & le mettoit en situation d'être également recherché des deux partis : ce prince s'y détermina, en même temps bien résolu pourtant de n'y employer que le moins de ses troupes qu'il pourroit, & le plus de celles que ses alliés voudroient lui donner. Les Saxons, qui gardoient alors les bords de la Sassava, étoient à portée de se joindre à un corps de Prussiens qui devoit entrer en Moravie. Delà cette petite armée pouvoit se porter sur Iglau, en déloger le prince de Lobkowitz qui y commandoit, & pousser en avant jusqu'à Horn en basse Autriche. Cette manœuvre devoit, ou forcer Mr. de Khevenhuller d'abandonner Mr. de Ségur, ou obliger l'armée principale de la reine de quitter Wittingau, Tabor & Budweis, auquel cas Mr. de Broglio n'ayant rien devant lui, pouvoit aller au secours de Lintz. La difficulté de ce plan consistoit à faire consentir la cour de Dresde à la jonction de ses troupes avec les Prussiennes. D'abord le maréchal de Schwérin reçut ordre de s'emparer d'Olmutz avec le corps qui avoit hiverné en haute Silésie ; ensuite le roi expliqua à Mr. de Valori le but de cette expédition, & l'utilité qui en résulteroit pour la France. Ce moyen étant le seul qui pût sauver les troupes bloquées à Lintz, le roi vouloit aller
à

à Dresde. Il fit partir Mr. de Valori un jour avânt son départ, pour qu'il sondât les esprits, & les préparât aux propositions qu'on vouloit faire. On étoit convenu que Mr. de Valori feroit un signe de tête à l'arrivée du roi. Ce signe se fit; & dès que ce prince eut franchi la cérémonie des premiers complimens d'usage, il s'entretint avec le comte de * * * de son projet En voici le résumé : mais pour le bien saisir, il faut reprendre les choses de plus haut. Le feu roi de Pologne Auguste II avoit fait un plan de partage de la succession de l'empereur Charles VI. La cour de Vienne en eut vent. Le prince de Lichtenstein passant par Dresde en 1735, sous le règne d'Auguste III, mécontent du comte Sulkowsky, ministre & favori, assura de * * * que s'il pouvoit lui procurer ce projet de partage, lui & sa cour n'épargneroient rien pour perdre Sulkowsky, & pour lui procurer sa place. De * * * eut la perfidie d'accepter cette proposition. Il fit copier cet écrit, & le remit au prince de Lichtenstein. Or comme les Saxons s'étoient déclarés contre la maison d'Autriche, & précisément avant l'arrivée du roi, la reine de Hongrie avoit envoyé une vieille demoiselle de Kling à Dresde, intrigante de profession, & qui ayant assisté à l'éducation de la reine de Pologne, masquoit la commission dont elle étoit chargée du prétexte d'un voyage

ordinaire, dont l'unique but étoit de se rapprocher d'une princesse à laquelle elle étoit attachée depuis long-temps. A peine est-elle arrivée à Dresde, qu'elle se rend chez le comte de * * *, & le tirant à l'écart, elle sort de sa poche ce projet de partage, & lui dit : „ Connoissez-vous ceci ? „ Promettez-moi sur le champ de faire que les „ Saxons se retirent de la Bohème, ou je dé„ couvre votre trahison, & je vous perds „. De * * * promit ce qu'elle voulut ; outre cela, il n'osoit par timidité désobliger le roi, & il avoit de la répugnance à remettre les troupes Saxonnes entre les mains d'un voisin qu'il avoit voulu dépouiller de ses états six mois auparavant. Ajoutez que de * * * se prêtoit avec répugnance à l'agrandissement de l'électeur de Bavière, auquel il envioit la dignité impériale. Après que ces différens sentimens se furent combattus dans son esprit, la peur l'emporta ; par timidité il remit au roi les troupes Saxonnes, bien résolu de les retirer aussi-tôt que cela seroit possible. L'après-midi il y eut une conférence chez le roi. Le comte de * * *, le comte de Saxe, Valori, Mr. Desaleur & le comte Rutowsky s'y trouvèrent. Le roi leur exposa les moyens qu'il croyoit les plus convenables pour sauver Mr. de Ségur & la Bavière : il avoit une carte de la Moravie, sur laquelle il leur expliqua son projet de campagne. Son dessein étoit de tomber de

toutes parts sur les quartiers des Autrichiens. En conséquence, Mr. de Broglio devoit attaquer le prince de Lorraine, qui commandoit l'armée ennemie du côté de Frauenberg, tandis que les Prussiens & les Saxons les prendroient en flanc vers Iglau. Le comte de Saxe objecta que le maréchal de Broglio avoit à peine 16,000 hommes avec lui, & que l'expédition d'Iglau manqueroit faute de fourrages & de subsistances. La première objection étoit sans replique; quant à la seconde, le roi se chargea de la lever, d'aller à Prague se concerter avec Mr. de Sechelles, intendant de l'armée, sur les moyens de fournir des vivres aux Saxons. Sur ces entrefaites, le roi de Pologne entra dans la chambre. Après quelques civilités, le roi voulut du moins lui faire l'honneur de lui communiquer à quel usage on destinoit ses troupes. Le comte de *** avoit vîte plié la carte de la Moravie; le roi la lui redemanda, on l'étala de nouveau, & ce prince fit en quelque sorte le vendeur d'orviétan, débitant sa marchandise le mieux qu'il étoit possible; il appuyoit sur-tout sur ce que le roi de Pologne n'auroit jamais la Moravie, s'il ne se donnoit la peine de la prendre. Auguste III répondoit oui à tout, avec un air de conviction, mêlé de quelque chose dans le regard, qui dénotoit l'ennui. De ***, que cet entretien impatientoit, l'in-

terrompit en annonçant à son maître que l'opéra alloit commencer. Dix royaumes à conquérir n'eussent pas retenu le roi de Pologne une minute de plus. On alla donc à l'opéra, & le roi obtint, malgré tous ceux qui s'y opposoient, une résolution finale. Il falloit brusquer l'aventure, comme on prend une place d'assaut ; c'étoit le seul moyen de réussir à cette cour. Le lendemain, à 6 heures du matin, le roi fit inviter le père Guarini, qui étoit en même temps une espèce de favori, de ministre, de bouffon & de confesseur. Ce prince lui parla de façon à lui persuader qu'il ne vouloit réussir que par lui : la finesse de cet Italien fut la dupe de son orgueil. Le père Guarini, en quittant le roi, se rendit auprès de son maître, qu'il acheva de confirmer dans la résolution qu'il avoit prise. Enfin le roi partit de Dresde, après avoir vaincu tous les obstacles, la mauvaise volonté du comte de ***, le peu de résolution d'Auguste III, & les tergiversations du comte de Saxe, qui peu occupé de la Bavière, avoit encore les chimères de la Courlande en tête, & croyoit pour faire sa cour, être dans la nécessité de contrecarrer autant qu'il étoit en lui les Prussiens.

Lorsque le roi arriva à Prague, Lintz tenoit encore ; mais le comte de Tœrring, par son inconsidération, s'étoit laissé battre par les Au-

trichiens. On fit encore quelques tentatives pour inspirer de l'activité au maréchal de Broglio, mais inutilement. Le roi convint tout de suite avec Mr. de Sechelles, pour fournir des subsistances aux Saxons ; il dit : » Je ferai » l'impossible possible ». Sentence qui devroit être écrite en lettres d'or sur le bureau de tous les intendans d'armée. Mr. de Sechelles ne se contenta pas de le dire, mais il exécuta tout ce qu'il avoit promis. De Prague le roi passa par ses quartiers de Bohème. Il apprit en chemin que Glatz s'étoit rendu, & il s'achemina vers la Moravie. Il avoit appointé le chevalier de Saxe & Mr. de Polastron à Landscron, pour concerter avec eux les opérations auxquelles on se préparoit. Mr. de Polastron étoit un homme confit en dévotion, qui sembloit plus né pour dire son chapelet que pour aller à la guerre. Delà le roi se rendit à Olmutz, que le maréchal de Schwérin venoit d'occuper. On devoit établir des magasins dans cette ville ; mais Mr. de Sechelles n'y avoit pas présidé. Le séjour du roi dans cette ville fut trop court pour obvier à cet inconvénient, & l'on prit les meilleures mesures que l'on put pour y remédier. Pendant que le roi étoit à Olmutz, il y arriva un certain Fitzner, conseiller du grand-duc de Toscane ; il étoit chargé de quelques propositions de la cour de Vienne. Le roi,

qui se livroit trop à sa vivacité, sans entendre ce que Fitzner avoit à lui dire, lui parla sans mettre de point ni de virgule à son discours: faute impardonnable en négociation, où la prudence veut qu'on entende patiemment les autres, & qu'on ne réponde qu'avec poids & mesure. Il lui rappella toutes les infractions que sa cour avoit faites à la trève d'Oberschnellendorff, & il exhorta la reine à s'accommoder promptement avec ses ennemis. Fitzner apprit au roi la capitulation flétrissante que Mr. de Ségur venoit de signer à Lintz, d'où le roi prit occasion de tirer de nouvelles raisons pour hâter la paix, en lui insinuant que les Anglois n'avoient que leur propre intérêt en vue, & sacrifieroient enfin la reine aux avantages qu'ils tâcheroient d'obtenir pour leur commerce. Fitzner ravala ainsi les choses qu'il étoit chargé de dire, & l'on convint de part & d'autre d'entretenir une correspondance secrète par le canal d'un certain chanoine Ianini.

Sur ces entrefaites on reçut des nouvelles de Francfort-sur-le-Mein, qui annonçoient l'élection & le couronnement de l'électeur de Bavière, qu'on nomma Charles VII. Cependant la cour de Vienne ne restoit pas les bras croisés. Si elle négocioit avec ardeur, elle ne négligeoit pas non plus de faire usage de toutes ses ressources, pour se dégager par la force de

tant d'ennemis qui l'accabloient. Elle leva en Hongrie 15,000 hommes de troupes régulières; elle convoqua dans ce royaume le ban & l'arrière-ban, qui devoit lui valoir 40,000 hommes à-peu-près. Son intention étoit d'en former deux corps d'armée, dont l'un devoit pénétrer par Hradiſch en Moravie, & l'autre devoit paſſer par la Iablunka, & gagner en haute Siléſie les derrières de l'armée Pruſſienne, tandis que le prince de Lorraine s'avanceroit de la Bohême pour combattre de front les troupes du roi. Ce prince n'avoit pris que la moitié des troupes qui hivernoient en haute Siléſie, qui faiſoient 15,000 hommes, à la tête deſquelles il joignit les François & les Saxons auprès de Trebiſch. Un autre corps occupa par ſes ordres Wiſchau, Hradiſch, Kremſir, & les frontières de la Hongrie, pour couvrir ſes opérations. La lenteur, jointe à la mauvaiſe volonté des Saxons, fit perdre dans cette expédition des jours, & même des ſemaines; ce qui nuiſit beaucoup au bien des affaires. Un ſeul exemple ſuffira pour preuve de ce que nous diſons. Budichau eſt une maiſon de plaiſance, riche & bien ornée, qui appartient à un comte Bur; on avoit aſſigné par galanterie ce quartier aux Saxons. Le comte Rutowsky & le chevalier de Saxe s'y trouvèrent ſi bien, que jamais on ne put faire avancer leurs trou-

pes ; ils y demeurèrent trois jours. Cet empêchement fut cause que le prince de Lobkowitz eut le temps de retirer ses magasins d'Iglau, & qu'à l'approche des alliés il se replia sur Wittingau. Les Saxons occupèrent Iglau ; mais il fut impossible de les faire avancer ni sur la Taya ni vers Horn en Autriche. C'est le cas de la plupart des généraux qui commandent des troupes auxiliaires, de voir échouer leurs projets faute d'obéissance & d'exécution. Les Saxons, qui étoient les plus intéressés à cette expédition, étoient ceux-là même qui employoient le plus de mauvaise foi pour la contrecarrer.

Ces contretemps obligèrent le roi à refondre ses dispositions. Il donna aux Saxons les quartiers les plus voisins de la Bohème, & les Prussiens occupèrent les bords de la Taya, de Znaym jusqu'à Gœdingen, petite ville qui est sur les frontières de la Hongrie. Bientôt un détachement de 5,000 hommes partit de Znaym, & fit une irruption dans la haute Autriche ; la terreur s'en répandit jusqu'aux portes de Vienne. La cour rappella sur le champ 10,000 hommes de la Bavière au secours de cette capitale. Les housards de Ziethen poussèrent jusqu'à Stockerau, qui n'est qu'à une poste de Vienne. Cette irruption mit les troupes à leur aise par la quantité de subsistances qu'elle leur

procura. Mais les Saxons s'inquiétoient dans leurs quartiers ; ils voyoient par-tout l'ennemi, la peur grossissoit pour eux tous les objets, ils demandèrent qu'on leur laissât occuper les quartiers des Prussiens ; ce qui leur fut accordé. Mr. de Polastron, rappellé en Bohème par les ordres de Mr. de Broglio, avoit quitté l'armée, de sorte que ce qui restoit, formoit à peine 30,000 hommes. Le roi découvrit par des lettres interceptées, que les Hongrois commençoient à se rassembler sur les frontières de la Moravie. Il n'y avoit pas de momens à perdre ; il falloit dissiper cette milice avant que le nombre en devînt trop considérable. Cette commission tomba sur le prince Thierry d'Anhalt, qui avec 10 bataillons, autant d'escadrons & 1000 housards, entra en Hongrie, enleva trois quartiers de pandours, leur prit 1200 hommes, & répandit une telle alarme dans ce royaume, qu'une partie de l'arrière-ban se sépara. Cette expédition si heureusement terminée, ce prince vint rejoindre l'armée aux environs de Brunn. Car les Saxons étoient à Znaym, Sab, Nickelsbourg, & les Prussiens à Bohrlitz, Austerlitz, Schlowitz, & aux environs de Brunn. On avoit demandé du canon au roi de Pologne pour assiéger cette ville : ce prince le refusa faute d'argent. Il venoit de dépenser 400,000 écus pour acheter un gros diamant verd : il vouloit

la chofe, & fe refufoit aux moyens. L'expédition du roi manqua donc par bien des raifons. Mr. de Ségur s'étoit laiffé prendre avant qu'on le pût fecourir; Mr. de Broglio étoit paralytique; de *** craignoit plus Mlle. de Kling qu'il ne fe foucioit de la Moravie; Augufte III vouloit un royaume, mais il ne vouloit pas prendre la peine de le conquérir. Cependant fans la prife de Brunn, les alliés ne pouvoient pas même fe foutenir en Moravie. Ce qu'il y avoit de pire, c'étoit que le roi ne pouvoit faire aucun fond fur la fidélité des Saxons, & il devoit s'attendre qu'ils l'abandonneroient à l'approche de l'ennemi. Un beau jour, lorfqu'on s'y attendoit le moins, tous les Saxons abandonnèrent leurs quartiers, & fe jetèrent avec précipitation fur ceux que les Pruffiens occupoient: un millier de houfards Autrichiens leur avoit donné une terreur panique; on leur procura des quartiers, & Brunn fut ferré de plus près. Le commandant de cette place étoit un homme intelligent. Il envoyoit des gens déguifés pour mettre le feu aux villages que les troupes occupoient: toutes les nuits il y eut des incendies; on compta plus de 16 bourgs, villages ou hameaux qui périrent par les flammes. Un jour 3,000 hommes de la garnifon de Brunn attaquèrent le régiment de Truchfes dans le village de Lefch: ce régiment fe dé-

fendit pendant 5 heures avec une conſtance & une valeur admirable. Le village fut brûlé; mais les ennemis furent chaſſés ſans avoir remporté le moindre avantage. Truchſes, Varenne, & quelques officiers y furent bleſſés en ſe couvrant de gloire. Enfin les efforts qu'on avoit faits pour dégager Mr. de Ségur, attiroient naturellement les Autrichiens en Moravie. Le duc de Lorraine alloit ſe mettre en marche pour dégager Brunn : il falloit choiſir un lieu d'aſſemblée pour les troupes, & qui fût en même temps un camp avantageux. Ces qualités ſe trouvoient réunies dans le terrein qui environne la ville de Bohrlitz. Le roi communiqua au chevalier de Saxe ſon deſſein d'attendre l'ennemi dans cette poſition, ce qui pouvoit s'exécuter avec d'autant plus de ſûreté, que le roi avoit été joint par 6 bataillons & 30 eſcadrons de renfort de ſes troupes. Le chevalier donna une réponſe ambiguë, qui préparoit dès-lors aux excuſes de ſa déſobéiſſance. La raiſon la plus ſpécieuſe qu'il alléguoit, ſe fondoit ſur le nombre de ſes troupes, qu'il ne diſoit monter qu'à 8,000 combattans. Le peu de fond qu'on pouvoit faire ſur ces troupes Saxonnes, fit réfléchir le roi ſur la ſituation où il ſe trouvoit. Ses propres troupes ne conſiſtoient qu'en 26,000 hommes; c'étoient les ſeules ſur leſquelles il pût compter, & c'étoit trop peu pour faire

tête à l'armée du duc de Lorraine. Après tout, pourquoi s'opiniâtrer à conquérir cette Moravie, pour laquelle le roi de Pologne, qui devoit l'avoir, témoignoit tant d'indifférence? Le seul parti à prendre, c'étoit de se joindre aux troupes Prussiennes qui étoient en Bohème; & pour couvrir Olmutz & la haute Silésie, on pouvoit se servir de l'armée du prince d'Anhalt, qui devenoit inutile auprès de Brandebourg; il reçut donc incessamment l'ordre de la partager, d'en envoyer une partie à Chrudim en Bohème, & de mener 17 bataillons & 35 escadrons dans la haute Silésie, où il seroit joint par son fils le prince Didier, avec les troupes que le roi laisseroit dans ces environs. Malgré toutes ces dispositions, le roi se trouvoit dans un pas scabreux. Il avoit tout lieu de se défier des Saxons; mais leur mauvaise foi n'étoit pas assez manifeste. Mr. de Broglio le tira de cet embarras, en demandant les troupes Saxonnes, pour le renforcer, à ce qu'il disoit, contre le prince de Lorraine, qui vouloit l'attaquer dans le temps que ce prince prenoit le chemin de la Moravie avec son armée. Le roi fit semblant d'ajouter foi au faux avis du maréchal de Broglio, pour se défaire d'alliés suspects. Le départ de la Moravie fut résolu: 15 escadrons & 12 bataillons suivirent le roi en Bohème; 25 escadrons & 19 bataillons demeurèrent sous les ordres du

prince Thierry d'Anhalt dans un camp avantageux auprès d'Olmutz, où ce prince auroit pu ſe ſoutenir, ſi le maréchal de Schwérin avoit veillé comme il le devoit à amaſſer ſuffiſamment de vivres pour les troupes. Mr. de Bulow, qui ſuivoit le roi en qualité de miniſtre de Saxe, le voyant ſur ſon départ de la Moravie, lui dit : „ Mais, Sire, „ qui couronnera donc mon maître „ ? Le roi lui répondit qu'on ne gagnoit les couronnes qu'avec du gros canon, & que c'étoit la faute des Saxons, s'ils en avoient manqué pour prendre Brunn. Ce prince, bien réſolu de ne commander déſormais qu'à des troupes dont il pût diſpoſer & capables d'obéir, pourſuivit ſa route, paſſant par Zwittau & Leutomiſchel, & il arriva le 17 d'avril à Chrudim, auprès du prince Léopold, où il mit ſes troupes en quartier de rafraîchiſſement. Les Saxons eſſuyèrent un petit échec dans cette retraite : les houſards ennemis leur enlevèrent un bataillon qui faiſoit leur arrière-garde. Vainement voulut-on leur perſuader de ſe joindre aux François ; ils traversèrent les quartiers des Pruſſiens pour ſe cantonner dans le cercle de Satz, ſur les frontières de leur électorat. Par leur défection, les François affoiblis demeurèrent à Piſeck ſans ſecours. Le fardeau de la guerre peſoit preſque uniquement ſur les épaules des Pruſſiens, & les ennemis puiſoient dans l'affoibliſſement des alliés, les eſpérances les plus flatteuſes de leurs ſuccès.

Pendant que les Pruſſiens ſe refaiſoient en Bohême de leurs fatigues, que les François ſommeilloient à Piſeck, & que les Saxons s'éloignoient le plus vîte qu'ils pouvoient des haſards de la guerre, le prince de Lorraine rentroit en Moravie; le prince Thierry d'Anhalt lui préſenta la bataille auprès de Wiſchau. Son poſte étoit ſi bien pris, que les troupes de la reine n'osèrent le bruſquer. Les Pruſſiens reſtèrent dans cette poſition, & ne la quittèrent qu'après avoir conſumé le dernier tonneau de farine qui reſtoit dans leur magaſin. Le prince Thierry paſſa les montagnes de la Moravie, & aſſit ſon camp entre Troppau & Jægerndorff, ſans que l'armée ennemie fît mine de le ſuivre. Dans cette retraite, les dragons de Naſſau, nouvellement levés, eurent une affaire (1) avec les houſards Autrichiens, où ils ſe ſignalèrent par leur valeur & par leur conduite. En même temps le régiment de Canneberg (2) ſe fit jour à travers 3,000 ennemis qui vouloient le couper de l'armée, & s'acquit beaucoup de gloire. Les gendarmes qui cantonnoient, furent attaqués de nuit dans un village où l'ennemi avoit mis le feu: la moitié des eſcadrons ſe battirent à pied au milieu des flammes, pour donner aux autres

(1) A Napagedell.

(2) Entre Prerau & Grætz.

le temps de monter à cheval ; alors ils donnèrent sur les Autrichiens, les battirent, & leur firent des prisonniers ; un colonel Brédow les commandoit. Ces faits ne sont pas importans ; mais comment laisser périr dans l'oubli d'aussi belles actions, sur-tout dans un ouvrage que la reconnoissance consacre à la gloire de ces braves troupes ? Cependant que pouvoit-on prévoir de cette guerre, en réfléchissant sur le peu d'intelligence qui régnoit entre les alliés, sur les pitoyables généraux qui conduisoient les François, sur la foiblesse de leur armée, sur la foiblesse plus grande encore de celle de l'empereur ? sinon que les vastes projets du cabinet de Versailles qui sembloient devoir s'accomplir l'année précédente, étoient plus que douteux alors.

De tels pronostics, fondés sur des faits certains, avertissoient le roi de ne pas s'enfoncer trop avant dans ce labyrinthe, mais d'en chercher l'issue au plutôt : bien d'autres raisons se joignoient encore à celles que nous venons de rapporter, pour renouer la négociation de la paix avec la reine de Hongrie. Le lord Hindfort fut employé pour moyenner cet accommodement : il y étoit plus propre qu'un autre, vu qu'il avoit déjà travaillé à la réconciliation des deux puissances, & que son amour-propre se trouvoit intéressé à couronner son ouvrage. Il trouva la cour de Vienne moins docile que par

le paſſé ; l'affaire de Lintz, l'évacuation de la Moravie, & la défection des Saxons lui avoient rendu ſon ancienne fierté ; ſes négociations ſecrètes à la cour de Verſailles lui faiſoient même porter ſes vues plus loin. On a vu de tout temps l'eſprit de la cour d'Autriche ſuivre les impreſſions brutes de la nature ; enflée dans la bonne fortune & rampante dans l'adverſité, elle n'a jamais pu parvenir à cette ſage modération, qui rend les hommes impaſſibles à l'égard des biens & des maux que le haſard diſpenſe. Alors ſon orgueil & ſon aſtuce reprenoient le deſſus. Le mauvais ſuccès de cette tentative du lord Hindfort fortifia le roi plus que jamais dans l'opinion où il étoit, que pour qu'une négociation de paix réuſsît avec les Autrichiens, il falloit auparavant les voir bien battus. Une armée belle & repoſée l'invitoit à tenter le ſort des armes ; elle étoit compoſée de 34 bataillons & de 60 eſcadrons, ce qui faiſoit à-peu-près le nombre de 33,000 hommes. Avant que l'on en vînt à cette déciſion, il arriva un changement dans le miniſtère anglois. Cette nation inquiète & libre étoit mécontente du gouvernement, parce que la guerre des Indes ſe faiſoit à ſon déſavantage, & que la Grande-Bretagne ne jouoit pas un rôle convenable dans le continent. On fouetta le roi ſur le dos de ſon miniſtre ; il fut obligé de chaſſer le Sr. Walpole, que milord Carteret remplaça.

Un

Un mécontentement à-peu-près semblable dans le siècle passé, coûta la vie au roi Charles I; c'étoit l'ouvrage du fanatisme, & la chûte de Walpole ne peut s'attribuer qu'à une cabale de parti. Tous les seigneurs vouloient parvenir au ministère : Walpole avoit occupé cette place trop long-temps. Après l'avoir culbuté, la possibilité de réussir donna une nouvelle effervescence à l'ambition des grands; ce qui fit que dans la suite cet emploi passa de main en main, & devint de toutes les places du royaume la moins amovible. Le cardinal de Fleury fut très-mécontent de ce changement; il s'accommodoit assez de la conduite modérée de Walpole, & il craignoit tout de l'impétuosité de Carteret, qui à l'exemple d'Annibal avoit juré une haine implacable à tout ce qui portoit le nom François. Cet Anglois ne démentit pas l'opinion qu'on avoit de lui; il fit payer des subsides à la reine de Hongrie, il la prit sous sa protection, il fit passer des troupes Angloises en Flandre; & pour diminuer le nombre des ennemis de l'Autriche, il s'engagea envers le roi à lui procurer une paix avantageuse. Ces offres furent reçues avec reconnoissance, quoique le roi fût bien déterminé à n'avoir l'obligation de la paix qu'à la valeur de ses troupes, & à ne point fonder ses espérances sur l'incertitude d'une négociation. Mr. de Broglio, qui se trouvoit à Piseck, avec une douzaine de ducs &

pairs, à la tête de 10,000 hommes, fit tant par ses repréſentations, que le cardinal réſolut de lui envoyer quelques ſecours. On ne les raſſembla qu'au printemps, & ils arrivèrent trop tard : faute ſouvent reprochée aux François, de n'avoir pas pris leurs meſures à temps. Amis des Autrichiens, ils leur avoient fait perdre Belgrade ; à préſent qu'ils étoient leurs ennemis, ils ne leur faiſoient aucun mal : cette dernière paix reſſembloit à la guerre, & cette dernière guerre à la paix. C'eſt par cette conduite molle qu'ils perdirent les affaires de l'empereur, & que la prudence engagea la plupart de leurs alliés à les abandonner. Ce ſiècle étoit ſtérile en grands hommes pour la France ; celui de Louis XIV en produiſoit en foule. L'adminiſtration d'un prêtre avoit perdu le militaire. Sous Mazarin c'étoient des héros, ſous Fleury c'étoient des courtiſans ſybarites.

CHAPITRE V.

Événemens qui précèdent la bataille de Chotusitz. Disposition de la bataille. Affaire de Sahé. Mr. de Belle-Isle vient au camp Prussien; il part pour la Saxe. Paix de Breslau.

L'Armée du roi en Bohême étoit partagée en trois divisions: 16 bataillons & 20 escadrons couvroient le quartier général de Chrudim: 10 bataillons & 20 escadrons aux ordres de Mr. de Gœtz étoient aux environs de Leutomischel, & Mr. de Kalckstein occupoit avec un nombre pareil Kuttenberg. Ces trois corps pouvoient se joindre en deux fois 24 heures. Il y avoit outre cela 2 bataillons dans la forteresse de Glatz, un bataillon gardoit les magasins de Kœnigsgrætz, & 3 autres couvroient les dépôts de Pardubitz, de Podiebrad & de Nienbourg; de sorte que l'Elbe couloit en ligne parallèle derrière les quartiers des Prussiens; & les magasins étoient distribués de telle sorte, que de quelque côté que vînt l'ennemi, l'armée pouvoit se porter à sa rencontre. Le prince d'Anhalt, plus fort qu'il n'étoit nécessaire, n'ayant point d'ennemi devant lui, garda 18 bataillons & 60 escadrons

pour couvrir la haute Siléfie, & détacha le général Derschau avec 8 bataillons & 30 efcadrons pour renforcer l'armée de Bohème. Ce renfort étoit encore en marche, qu'on apprit que le prince de Lorraine quittoit la Moravie, & marchoit par Teutfchbrod & Zwittau pour entrer en Bohème. On fut même que le maréchal de Kœnigfeck, qui commandoit cette armée *a latere*, avoit dit qu'il falloit tirer droit vers Prague & combattre les Pruffiens chemin faifant; il ne les croyoit forts que de 15,000 hommes, & jugeoit fa fupériorité affez confidérable pour attaquer un corps auffi foible fans rien hafarder. Bien des perfonnes condamnèrent le maréchal de ce que faifant la guerre dans les propres états de la reine, il étoit auffi mal informé : ce n'étoit pas tout-à-fait fa faute; la Bohème penchoit plus pour les Bavarois que pour les Autrichiens; d'ailleurs les Pruffiens étoient vigilans, & obfervoient attentivement les perfonnes qui pouvoient les trahir; & enfin, des troupes arrivoient, d'autres partoient, de façon que ces mouvemens compliqués ne pouvoient guère être débrouillés par des campagnards, ou par des gens du peuple. Mr. de Kœnigfeck pouvoit être mal fervi en efpions; mais il ne falloit pas légérement condamner fa conduite. Ce général croyoit peut-être que fi par fa faute Mr. de Neuperg avoit

été battu à Molwitz, ce n'étoit pas une raison de croire les Prussiens invincibles, & son projet étoit beau, d'expédier chemin faisant les Prussiens, & de prendre Prague d'emblée. A l'approche des Autrichiens, le roi avoit le choix de deux partis, ou de mettre l'Elbe devant soi, ou d'aller à la rencontre du prince de Lorraine & de le combattre. Ce dernier parti prévalut, non-seulement comme le plus glorieux, mais encore comme le plus utile, parce qu'il devoit hâter la paix; les négociations, comme nous l'avons dit, demandant un coup décisif. L'armée 13 Mai 1742.
du roi s'assembla aussi-tôt auprès de Chrudim qui en faisoit le centre; la droite fut appuyée à Trzenitz, & la gauche au ruisseau de la Chrudimka. Les batteurs d'estrade, les espions & les déserteurs de l'ennemi avertirent que le prince de Lorraine alloit camper ce même jour à Setsch & Boyanof, & qu'il vouloit y séjourner le 15. On apprit d'autre part qu'un détachement de l'ennemi avoit occupé Czaslau, qu'un autre corps marchoit à Kuttenberg, & que ses housards s'étoient emparés du pont de Kollin. Le dessein de Mr. de Kœnigseck paroissoit être d'enlever le magasin prussien de Nienbourg, & de s'avancer ensuite vers Prague. Pour le contrecarrer, le roi partit le 15 avec l'avant-garde, suivi de l'armée, pour gagner le poste de Kuttenberg avant l'ennemi : il fallut presser cette

marche, pour arranger la boulangerie de l'armée à Podiebrad. Cette avant-garde étoit composée de 10 bataillons, d'autant d'escadrons de dragons, & d'autant de housards. Le roi campa ces troupes sur la hauteur de Podertzau, auprès de Cotibortz, où ce corps, quoique foible, étoit dans un poste inexpugnable. Ce prince, pour s'orienter dans ce terrein, alla à la découverte, & il apperçut d'une hauteur un corps à-peu-près de 7 ou 8,000 hommes, qui campoit à un demi-mille delà vers Wilincof. En combinant avec la marche du prince de Lorraine le corps qu'on appercevoit, on jugea que ce pouvoit être le prince de Lobkowitz, qui venoit de Budweis pour se joindre à la grande armée. Le prince Léopold, qui suivoit le roi, eut ordre d'avancer le lendemain, pour que ces deux corps fussent à portée de se secourir réciproquement. Cependant on ne vit aux environs de Podertzau que beaucoup de petits partis, que l'ennemi envoyoit probablement pour reconnoître ce camp. Les patrouilles des Prussiens allèrent pendant toute la nuit; les chevaux de la cavalerie étoient sellés, & les soldats habillés; ce qui mit l'avant-garde à l'abri de toute surprise. Le lendemain, 16 mai, à la pointe du jour, les housards rapportèrent que le camp qu'on avoit vu la veille à Wilincof avoit disparu: ces troupes qu'on avoit prises pour celles du prince de Lobkowitz,

étoient effectivement l'avant-garde du prince de Lorraine, qui pour ne rien risquer s'étoit retiré à l'approche des Prussiens. Aussi-tôt que le prince Léopold eut passé le défilé de Hermaniestitz, l'avant-garde continua sa marche. Le roi choisit en route une position pour l'armée, & il fit avertir le prince Léopold de camper la droite à Czaslau, & la gauche au village de Chotusitz. L'avant-garde ne devançoit l'armée que d'un demi-mille; elle prit des cantonnemens entre Neuhof, à la droite de l'armée Prussienne, & Kuttenberg : on trouva dans cette ville une cuisson de pain préparée pour les Autrichiens, & tous les secours dont les troupes peuvent avoir besoin. L'avant-garde devoit s'assembler au signal de trois coups de canon sur la hauteur de Neuhof; ce qui étoit facile, parce que les régimens les plus éloignés n'étoient qu'à un quart de mille des autres. Vers le soir, le prince Léopold envoya un officier pour rapporter au roi que la marche de l'armée ayant été retardée par l'artillerie & le gros bagage, il n'étoit arrivé au camp qu'au soleil couchant, ce qui l'avoit empêché de prendre Czaslau; & qu'il avoit appris que le prince Charles campoit à Wilincof, c'est-à-dire, à un mille du camp Prussien. Tout cela préparoit la bataille qui devoit se donner : dans cette intention, le roi partit le 17 à 4 heures du matin pour

joindre le prince Léopold. En arrivant aux hauteurs de Neuhof, on découvrit toute l'armée Autrichienne, qui pendant la nuit avoit gagné Czaslau, & qui s'avançoit sur 4 colonnes pour attaquer les Prussiens; voici l'ordre dans lequel le prince Léopold avoit rangé les troupes. Elles étoient dans une plaine dont la gauche tire vers le parc de Spislau ; entre ce parc & le village de Chotusitz, le terrein étoit marécageux, & traversé par quelques petits ruisseaux. La droite aboutissoit au voisinage de Neuhof, & s'appuyoit à une chaîne d'étangs, ayant une hauteur devant elle. Le roi fit avertir le maréchal de Buddenbrock d'occuper cette hauteur avec sa cavalerie; au prince Léopold, de détendre promptement les tentes, de mettre les deux tiers de l'infanterie en première ligne, & de laisser à la droite de la seconde ligne, du terrein pour y former l'infanterie de l'avant-garde : toute cette avant-garde, tant cavalerie qu'infanterie, arriva au grand trot pour joindre l'armée. Les dragons furent mis en seconde ligne à l'aîle que le maréchal de Buddenbrock commandoit, & les housards sur les flancs; & en troisième, l'infanterie forma le flanc & la seconde ligne de l'aîle droite; car les Prussiens avoient appris à connoître par la bataille de Molwitz, l'importance de bien garnir les flancs. A peine les troupes furent-elles incorporées à l'armée,

que la caconnade commença. Les 82 pièces de l'armée Pruſſienne firent un feu aſſez vif. Le maréchal de Buddenbrock avoit formé ſur la hauteur qui étoit devant lui ſon aîle de cavalerie, de ſorte que ſa droite débordoit celle du prince de Lorraine : il attaqua l'ennemi avec tant d'impétuoſité, qu'il renverſa tout ce qu'il trouva vis-à-vis de lui; la pouſſière étoit prodigieuſe; elle fut cauſe que la cavalerie ne put pas profiter de ſes avantages autant qu'on devoit s'y attendre. Les houſards de Bronikowsky, nouvellement formés, avoient été de l'avant-garde du roi; la cavalerie ne les connoiſſoit pas, ils étoient habillés de verd, on les prit pour des ennemis: un cri s'éleva, *nous ſommes coupés*, & cette première ligne victorieuſe s'enfuit à vau de route. Le comte de Rottembourg, qui étoit avec les dragons de la ſeconde ligne, renverſa cependant un gros de l'ennemi qui tenoit encore; enſuite il donna ſur le flanc de l'infanterie Autrichienne, qu'il maltraita beaucoup, & qu'il auroit toute hachée en pièces, ſi quelques cuiraſſiers & houſards Autrichiens ne lui étoient tombés à dos & en flanc. Rottembourg fut bleſſé, & ſa troupe miſe en confuſion ſe retira de la mêlée avec peine. La cavalerie cependant ſe rallia, & lorſque la pouſſière fut diſſipée, il ne parut ſur ce terrein, où tant de monde s'étoit battu, que 5 eſcadrons

de l'ennemi ; c'étoient les dragons de Wurtemberg, commandés par le colonel Bretlach. Pendant ce combat de cavalerie, il parut un certain flottement dans l'infanterie ennemie qui annonçoit ſon incertitude, lorſque Mr. de Kœnigſeck réſolut de faire avec ſa droite un effort ſur la gauche des Pruſſiens. Ce parti étoit judicieuſement pris, parce que le prince Léopold ayant trop tardé à mettre les troupes en bataille, n'avoit pas eu le temps de former cette gauche ſur le terrein le plus avantageux ; il avoit garni en hâte le village de Chotuſitz ; le régiment de Schwérin l'occupoit, mais mal & ſans obſerver de règle ; ſon régiment étoit à la gauche de ce village, mais en l'air, parce qu'il avoit ſuppoſé, ſans examen du terrein, que la cavalerie de la gauche devoit occuper l'eſpace qu'il y avoit entre ſon régiment & le parc de Spislau ; mais ce terrein ſe trouvant coupé de ruiſſeaux, il ne fut pas poſſible à la cavalerie de l'occuper, d'où il réſulta que ſon régiment avoit l'aîle gauche en l'air. Cependant la bonne volonté de la cavalerie lui fit tenter l'impoſſibilité ; elle défila en partie par le village de Chotuſitz, & en partie par des ponts pour ſe former ; en débouchant, elle trouva Mr. de Bathyani tout formé, avec la cavalerie Autrichienne devant elle. Alors les régimens de Pruſſe, de Waldau & de Brédow pénétrèrent

à travers la première & la seconde lignes de l'ennemi, hachèrent en pièces les régimens d'infanterie Hongroise de Palfy & de Vetesch, qui formoient la réserve des Autrichiens ; & s'appercevant que leur ardeur les avoit emportés trop loin, ils se firent jour par la seconde, ensuite par la première ligne de l'infanterie ennemie, & revinrent ainsi chargés de trophées rejoindre l'armée. La seconde ligne de l'aîle gauche de la cavalerie Prussienne fut attaquée par un corps Autrichien dans le temps qu'elle débouchoit de Chotusitz ; elle n'eut pas le temps de se former, & fut battue en détail. Mr. de Kœnigseck, qui s'apperçut que par l'abandon de la cavalerie, le régiment de Léopold n'étoit plus appuyé de rien, dirigea tous les efforts de son infanterie de ce côté-là : ce régiment fut contraint de reculer ; l'ennemi profita de ce mouvement pour mettre le feu au village de Chotusitz : en quoi il commit une grande sottise, parce qu'il ne faut pas embraser un village qu'on veut prendre, les flammes vous empêchant alors d'y entrer ; mais il est prudent de mettre le feu à un village qu'on abandonne, pour empêcher l'ennemi de vous poursuivre. Le régiment de Schwérin, qui s'apperçut à temps de cet incendie, abandonna le village & forma le flanc de la gauche : ce feu éleva comme une barrière, qui empêcha les

deux armées de s'assaillir de ce côté. Malgré cet obstacle l'ennemi attaqua la gauche des Prussiens à la droite du village ; entr'autres un régiment d'infanterie Hongroise voulut entrer le sabre à la main dans cette ligne ; cet essai lui réussit si mal, que soldats & officiers, de même que le régiment de Léopold Daun, étoient couchés devant les bataillons Prussiens, comme s'ils avoient mis les armes bas, tant le fusil bien manié est devenu une arme redoutable. Le roi saisit ce moment pour donner avec promptitude sur le flanc gauche de l'infanterie Autrichienne. Ce mouvement décida la victoire ; les ennemis se rejetèrent sur leur droite, où ils se trouvèrent acculés à la Dobroya ; ils s'étoient engagés dans un terrein où ils ne pouvoient combattre, ce qui rendit leur confusion générale. Toute la campagne fut couverte de fuyards ; le maréchal de Buddenbrock les talonna vivement dans leur déroute ; il les poursuivit avec 40 escadrons, soutenus de 10 bataillons, jusqu'à un mille du champ de bataille. Les trophées des Prussiens consistèrent en 18 canons & 2 drapeaux ; ils firent 1200 prisonniers. Quoique cette affaire n'ait pas été des plus considérables, l'ennemi perdit quantité d'officiers ; & si l'on vouloit évaluer leur perte en comptant morts, prisonniers, blessés & déserteurs, on pourroit la faire monter sans

exagération à 7,000 hommes. On leur auroit également enlevé quantité d'étendards, si par précaution ils ne les avoient tous laissés en arrière sous la garde de 300 maîtres : les Prussiens en perdirent 11, ce qui doit d'autant moins surprendre, que l'usage de la cavalerie Autrichienne étoit alors de tirer à cheval ; elle étoit toujours battue, mais cela ne laissoit pas d'être meurtrier pour les chevaux des assaillans. Les morts du côté des Prussiens montèrent à 900 cavaliers & à 700 fantassins ; il y eut bien 2,000 blessés : les généraux de Werdeck & de Wédel, les colonels Bismarck, Malzahn, Kortzfleisch & Britz y perdirent la vie en se couvrant de gloire, & les troupes y firent des prodiges de valeur. L'action ne dura que 3 heures. Celle de Molwitz avoit été plus vive, plus acharnée, & plus importante pour les suites. Si les Prussiens avoient été battus à Chotusitz, l'état n'étoit pas sans ressources ; mais en remportant la victoire, on se procuroit la paix. Les généraux des deux partis firent des fautes qu'il est bon d'examiner, pour n'en pas commettre de pareilles. Commençons par Mr. de Kœnigseck. Il forme le projet de surprendre les Prussiens ; il s'empare de nuit de Czaslau, & ses troupes légères escarmouchent jusqu'au lever de l'aurore avec les grand'gardes des Prussiens. Étoit-ce à dessein de les tenir alertes

& de les empêcher d'être surpris, ou de les avertir du projet qu'il méditoit ? Le jour de
17 Mai l'action il pouvoit dès l'aube du jour tomber
1742. sur le camp du prince Léopold, que le roi ne joignit qu'à six heures. Que fait-il ? il attend jusqu'à huit heures du matin pour se mettre en mouvement, & l'avant-garde arrive. Quelles fautes fait il dans la bataille même ? Il laisse au maréchal de Buddenbrock la liberté de se saisir d'une hauteur avantageuse, d'où la cavalerie Prussienne fond sur son aîle gauche & l'accable: il prend le village de Chotusitz, & au-lieu de s'en servir pour tourner entiérement le flanc gauche de son ennemi, il se prive de cet avantage en y mettant le feu, & en empêchant lui-même ses troupes de le passer ; ce qui protège la gauche des Prussiens : il fixe toute son attention sur sa droite, & il néglige sa gauche, que le roi déborde, & force de reculer jusqu'au ruisseau de la Dobrava, où la confusion de cette aîle se communique à toute l'armée. Ainsi dans le moment qu'il tient la victoire entre ses mains, il la laisse échapper, & se trouve réduit à prendre la fuite pour éviter l'ignominie de mettre bas les armes. Ce qu'on peut censurer dans la conduite du roi, c'est de n'avoir pas rejoint son armée dans ce camp ; il pouvoit confier son avant-garde à un autre officier, qui l'auroit menée aussi-bien

que lui à Kuttenberg ; mais ce qu'on peut reprendre à la manière dont le terrein fut occupé, ne doit s'attribuer qu'au prince Léopold ; il auroit dû exécuter à la lettre les dispositions que le roi lui avoit prescrites ; il auroit dû sortir de sa sécurité, étant averti des desseins de l'ennemi par de continuelles escarmouches, qui durèrent toute la nuit. Il n'avoit pas fait un usage judicieux du terrein où il devoit combattre : ses fautes consistoient à n'avoir pas jeté quelque infanterie dans le parc de Spislau qui couvroit la gauche ; elle auroit bien empêché Mr. de Bathyani avec sa cavalerie d'en approcher : sa cavalerie auroit dû s'appuyer à ce parc ; s'il avoit été assez vigilaut pour le faire à temps, la chose n'étoit point impraticable. Son ordre de bataille sur la droite étoit moins défectueux ; en faisant les changemens que l'on vient d'indiquer, sa cavalerie de la gauche auroit laissé loin derrière elle ces petits ruisseaux, qu'elle fut obligée de passer en présence de l'ennemi, & se seroit trouvée dans un terrein où rien ne l'auroit empêchée d'agir librement. Ajoutons encore que le village de Chotusitz n'avoit tout au plus que l'apparence d'un poste ; le cimetière étoit le seul lieu tenable, mais il étoit entouré de chaumières de bois, qui se seroient embrasées aussi-tôt que le feu d'infanterie auroit commencé. Le

ſeul moyen de défendre ce village étoit de le retrancher, & comme le temps manquoit pour cet ouvrage, il ne falloit pas penſer à s'y ſoutenir. La faute principale que le prince Léopold commit dans ce qui précéda cette action, fut qu'il ne voulut croire que les ennemis venoient pour l'attaquer, que lorſqu'il vit leurs colonnes commencer à ſe déployer devant ſon front. Alors il étoit bien tard pour penſer à de bonnes diſpoſitions; mais la valeur des troupes triompha des ennemis, des obſtacles du terrein, & des fautes dans leſquelles tombèrent ceux qui les commandoient: une pareille armée étoit capable de tirer un général d'embarras, & le roi eſt lui-même convenu qu'il lui avoit plus d'une obligation en ce genre.

Les Autrichiens après leur défaite ne s'arrêtèrent qu'à 3 milles du champ de bataille, auprès du village de Habor, où ils prirent un camp fortifié ſur la croupe des montagnes. Le prince de Lorraine y fut joint par un renfort de 4,000 hommes; le roi en reçut un en même temps de 6,000, que le prince d'Anhalt lui envoyoit de la haute Siléſie, ſous la conduite du général Derſchau. Les Pruſſiens ſuivirent les ennemis; mais lorſque leur avant-garde parut vers le ſoir aux environs de Habor, dès la nuit même le prince de Lorraine en décampa & ſe jeta par de grands bois ſur le chemin

de

de Teutſchbrod. Les troupes Pruſſiennes, qui ne pouvoient pas s'enfoncer plus avant en Bohème faute de vivres, allèrent ſe camper à Kuttenberg, pour être à portée de leurs magaſins. Tandis que le prince de Lorraine ſe faiſoit battre par les Pruſſiens, Lobkowitz paſſa la Muldau à la tête de 7,000 hommes, & vint audacieuſement faire le ſiège de Frauenberg, dont le château pouvoit tenir 8 jours (1). Broglio, qui avoit reçu un renfort de 10,000 hommes, & que le maréchal de Belle-Isle vint joindre, parce que la diète de Francfort étoit finie, Broglio, dis-je, ſe mit en devoir de ſecourir cette ville : il fit paſſer tout ſon corps par un défilé très-étroit auprès de Sahé, que Lobkowitz avoit garni de quelque infanterie. Les premiers eſcadrons François qui débouchèrent ſans ordre ni diſpoſition, attaquèrent les cuiraſſiers de Hohenzollern & de Bernis, qui faiſoient l'arrière-garde de Lobkowitz, & les battirent. Les Autrichiens avoient à dos un bois, où ils ſe rallièrent à différentes repriſes ; mais comme le nombre des François augmentoit, ils enfoncèrent enfin les ennemis, & Mr. de Lobkowitz ne ſe crut en ſûreté qu'en gagnant en hâte Budweis. Les cuiraſſiers Autrichiens paſſoient autrefois pour les piliers de

(1) Rélation de Willich, témoin oculaire.

l'Empire ; les batailles de Crutzka & de Molwitz les privèrent de leurs meilleurs officiers ; on les remplaça mal : alors cette cavalerie tiroit ou attaquoit à la débandade, & fut par conſéquent ſouvent battue : elle perdit cette confiance en ſes forces, qui ſert d'inſtinct à la valeur. Les François firent valoir l'affaire de Sahé comme la plus grande victoire : la bataille de Pharſale ne fit pas plus de bruit à Rome que ce petit combat n'en fit à Paris. La foibleſſe du cardinal de Fleury avoit beſoin d'être corroborée par quelques heureux ſuccès, & les deux maréchaux qui s'étoient trouvés à ce choc, vouloient rajeunir la mémoire de leur ancienne réputation. Le maréchal de Belle-Isle, ivre de ſes ſuccès, tant à Francfort-ſur-le-Mein qu'à Sahé, vain d'avoir donné un empereur à l'Allemagne, ſe rendit au camp du roi pour concerter avec ce prince les moyens de tirer les Saxons de leur paralyſie. Mr. de Belle-Isle avoit mal choiſi ſon temps : le roi étoit bien éloigné d'entrer dans ſes vues. Tant de négociations ſourdes que les Autrichiens entretenoient avec le cardinal de Fleury, & des anecdotes qui dénotoient ſa duplicité, avoient diſſipé la confiance de ce prince : on ſavoit que la Chétardie avoit dit à l'impératrice de Ruſſie, que le moyen le plus ſûr de la réconcilier avec la Suède, étoit d'indemni-

ser cette dernière puissance en Poméranie, aux dépens du roi de Prusse (1). L'impératrice refusa cet expédient, & en fit part au ministre de Prusse qui étoit à sa cour. En même temps le cardinal Tencin déclara au pape au nom de sa cour, qu'il ne devoit pas s'embarrasser de l'élévation de la Prusse, qu'en temps & lieu la France y sauroit mettre ordre, & humilier ces hérétiques comme elle avoit su les agrandir. Ce qui rendoit le cardinal digne de la plus grande méfiance, c'étoit sa conduite ténébreuse; il entretenoit un nommé Dufargis à Vienne, qui étoit son émissaire & son négociateur. Il étoit donc indispensablement nécessaire de le prévenir, sur-tout si à tant de raisons politiques on ajoute celle des finances, la plus forte & la plus décisive de toutes : il y avoit à peine 150,000 écus dans les épargnes. Il étoit impossible avec une somme aussi modique d'arranger les apprêts pour la campagne suivante. Point de ressources pour des emprunts, ni aucun de ces expédiens auxquels les souverains ont recours dans les pays où règne l'opulence & la richesse. Toutes ces raisons résumées firent expédier des pleins-pouvoirs au comte Podewils, qui étoit alors à Breslau, pour l'autoriser à signer la paix avec le lord

(1) Voyez rélation de Martefeldt.

Hindfort, qui avoit des pleins-pouvoirs de la cour de Vienne. Tout ceci fut cauſe que le roi n'entra dans aucune des meſures que le maréchal de Belle-Isle lui propoſoit, & que les audiences ne ſe paſſoient qu'en complimens & en éloges. On pouvoit prévoir par la ſituation où s'étoit mis le maréchal de Broglio, qu'il s'expoſoit à recevoir quelque échec; il ne convenoit pas aux intérêts de la Pruſſe que les Autrichiens puſſent s'enfler de quelques nouveaux avantages avant que la paix fût ſignée. Pour prévenir de pareils contre-temps, le roi avertit le maréchal de Broglio des mouvemens du prince de Lorraine, qui tendoient à ſe joindre au prince Lobkowitz; il lui repréſenta qu'il devoit s'attendre à être aſſailli par toutes les forces réunies des Autrichiens, & que s'il ne vouloit pas pouſſer vigoureuſement Mr. de Lobkowitz avant l'arrivée du prince de Lorraine, il devoit au moins ravitailler Frauenberg. Mr. de Broglio ſe moqua des avis d'un jeune homme; il n'en tint aucun compte, & reſta tranquillement à Frauenberg ſans trop ſavoir pourquoi. Bientôt les Autrichiens arrivèrent; ils lui enlevèrent un détachement à Tein, paſsèrent la Muldau, & pillèrent tout le bagage des François. Mr. de Broglio, fort étonné de ce qui lui arrivoit, ne ſut que fuir à Piſeck; delà ayant donné pour toute diſpoſition ces mots: l'armée doit marcher, il ſe

retira à Braunau, d'où 3,000 Croates le chassèrent & le poursuivirent jusques sous les canons de Prague. Ces mauvaises nouvelles firent expédier un courier à Breslau pour hâter la conclusion de la paix. L'éloquence du lord Hindfort, fortifiée du gain d'une bataille, parut plus nerveuse aux ministres Autrichiens qu'elle ne leur avoit paru auparavant : ils se prêtèrent aux conseils du roi d'Angleterre, & voici les articles des préliminaires qui furent signés à Breslau. 1. La cession que la reine de Hongrie fait au roi de Prusse de la haute & de la basse Silésie, & de la principauté de Glatz, excepté les villes de Troppau, de Jægerndorff, & des hautes montagnes situées au-dèlà de l'Oppa. 2. Les Prussiens seront chargés de rembourser aux Anglois 1,700,000 écus hypothéqués sur la Silésie. Les autres articles étoient relatifs à la suspension d'armes, à l'échange des prisonniers, à la liberté de religion comme au commerce. Ainsi la Silésie fut réunie aux états de la Prusse. Deux années de guerre suffirent pour la conquête de cette importante province. Le trésor que le feu roi avoit laissé, se trouva presque épuisé ; mais c'est acheter à bon marché des états, quand il n'en coûte que 7 ou 8,000,000. Les conjonctures secondèrent sur-tout cette entreprise : il fallut que la France se laissât entraîner dans cette guerre ; que la Russie fût attaquée par la Suède ;

que par timidité les Hanovriens & les Saxons reſtaſſent dans l'inaction ; que les ſuccès fuſſent non-interrompus, & que le roi d'Angleterre, ennemi des Pruſſiens, devînt malgré lui l'inſtrument de leur agrandiſſement. Ce qui contribua le plus à cette conquête, fut une armée qui s'étoit formée pendant vingt-deux ans par une admirable diſcipline, & ſupérieure au reſte du militaire de l'Europe ; des généraux vrais citoyens, des miniſtres ſages & incorruptibles, & enfin un certain bonheur qui accompagne ſouvent la jeuneſſe & ſe refuſe à l'âge avancé. Si cette grande entrepriſe avoit manqué, le roi auroit paſſé pour un prince inconſidéré, qui avoit entrepris au-delà de ſes forces : le ſuccès le fit regarder comme heureux. Réellement ce n'eſt que la fortune qui décide de la réputation ; celui qu'elle favoriſe eſt applaudi, celui qu'elle dédaigne eſt blâmé. Après l'échange des ratifications, le roi retira ſes troupes de la Bohème. Une partie paſſa par la Saxe, pour rentrer dans ſes pays héréditaires ; l'autre partie marcha en Siléſie, & fut deſtinée à garder cette nouvelle conquête.

CHAPITRE VI.

De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglois en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichsham. Duc de Holstein appellé à la succession de Suède. Maillebois marche en Bohème, delà en Bavière. Négociations des François & Anglois à Berlin, & tous les événemens jusqu'à l'année 1743.

LA bienséance demandoit que cette paix que l'on venoit de conclure se notifiât aux anciens alliés de la Prusse. Le roi avoit eu de bonnes raisons pour en venir là; mais les unes étoient de nature à ne point être publiées, & les autres ne pouvoient se dire sans accabler la France de reproches. Le roi, loin d'avoir intention d'offenser cette puissance, vouloit conserver tous les dehors de la bienséance envers elle; seulement il se bornoit à ne point courir la carrière périlleuse où elle étoit engagée, & à devenir simple spectateur, d'acteur qu'il avoit été. L'on prévoyoit combien le cardinal seroit sensible à ce revirement de systême, qui faisoit manquer ses desseins les plus cachés; ils étoient bien différens

de ceux qu'il affichoit en public ; car voici quelle étoit sa vraie marche. Il présumoit si bien du nom François, qu'il pensoit qu'une poignée d'hommes suffiroit pour soutenir la Bohème. Son intention étoit de faire porter tout le poids de cette guerre aux alliés, & de fortifier ou de rallentir, selon les intérêts de la France, les opérations militaires, pour diriger par cette conduite les négociations de la paix au plus grand avantage de Louis XV. Cette conduite étoit bien différente de celle que le traité d'alliance l'obligeoit de tenir. De tous les alliés de la France, l'empereur étoit le plus à plaindre, parce que Mr. de Broglio n'étoit ni un Catinat ni un Turenne, & que le maréchal Tœrring & les troupes Bavaroises n'étoient pas des gens sur lesquels on pût compter. Pour l'électeur de Saxe, tout jaloux qu'il étoit de l'agrandissement de la maison de Brandebourg, il avoit l'obligation au roi de ce que l'ayant compris dans la paix de Breslau, il pouvoit se tirer honorablement d'un mauvais pas ; de plus, Auguste III étoit si peu instruit de l'emploi qu'on faisoit de ses troupes, que lorsque le comte de Wartensleben fut envoyé à ce prince pour lui annoncer au nom de son allié le gain de la bataille de Czaslau, il demanda à Wartensleben, si ses troupes y avoient bien fait? Wartensleben lui répondit, qu'elles n'y avoient point été, & que long-temps avant la bataille

elles s'étoient retirées dans le cercle de Saatz, ſur les frontières de la Saxe : le roi en parut étonné ; il appella de***, qui ſut l'appaiſer par de mauvaiſes raiſons. Avec auſſi peu de bonne volonté de la part de ſes alliés, le roi n'étoit pas embarraſſé de faire ſon apologie. Voici la copie de la lettre qu'il écrivit au cardinal de Fleury. » Monſieur, mon couſin, il vous eſt » connu que depuis que nous avons pris des » engagemens enſemble, j'ai ſecondé avec une » fidélité inviolable tous les deſſeins du roi votre » maître. J'ai aidé par mes remontrances à » détacher les Saxons du parti de la reine de » Hongrie ; j'ai donné ma voix à l'électeur de » Bavière ; j'ai accéléré ſon couronnement ; je » vous ai aidé de tout mon pouvoir à contenir » le roi d'Angleterre ; j'ai engagé celui de » Danemarck dans vos intérêts : enfin par les » négociations & par l'épée, j'ai contribué » autant qu'il a été en moi à ſoutenir le parti de » mes alliés, ſans que les effets aient jamais » aſſez répondu aux déſirs de ma bonne volonté. » Quoique mes troupes épuiſées par les fati- » gues continuelles de la campagne de 1741 » demandaſſent à prendre quelque repos, qui » leur ſembloit être dû, je n'ai point refuſé » aux preſſantes ſollicitations du maréchal de » Belle-Isle de les employer en Bohème, pour » y couvrir l'aîle gauche des alliés. J'ai plus

10 Juin 1742.

» fait : pour dégager Mr. de Ségur bloqué dans
» Lintz, le zèle pour la caufe commune m'a
» tranfporté en Saxe, & à force d'importunités,
» j'ai obtenu du roi de Pologne, que fes trou-
» pes, de concert avec les miennes, feroient
» une diverfion en Moravie. On s'eft porté fur
» Iglau, dont Mr. de Lobkowitz s'eft retiré
» en hâte. Cette diverfion auroit eu un effet
» décifif, fi Mr. de Ségur avoit eu la patience
» d'attendre les fuites de cette opération, &
» fi Mr. de Broglio avoit été affez en force fur
» la Wotava pour feconder mes efforts ; mais
» la précipitation du premier, le peu de trou-
» pes de l'autre, la mauvaife volonté des géné-
» raux Saxons, enfin le défaut d'artillerie pour
» affiéger Brunn, ont fait échouer cette entre-
» prife, & m'ont obligé de quitter une province
» que les Saxons devoient poffeder & qu'ils
» n'avoient pas la volonté de conquérir. De
» retour en Bohème, j'ai marché contre le
» prince de Lorraine ; je l'ai attaqué pour fau-
» ver la ville de Prague, qu'il auroit affiégée
» s'il n'avoit été mis en déroute ; je l'ai pour-
» fuivi autant que les vivres me l'ont permis.
» Auffi-tôt que j'appris que le prince de Lor-
» raine prenoit le chemin de Tabor & de Bud-
» weis, j'en avertis Mr. de Broglio, en lui
» confeillant d'expédier Mr. de Lobkowitz,
» qu'il venoit de battre à Sahé, avant que l'ar-

» mée de la reine de Hongrie pût le joindre : » Mr. de Broglio ne jugea pas à propos de » prendre ce parti, & au-lieu de retourner à » Pifeck, où le terrein le favorifoit, il partagea » fes troupes en différens détachemens. Vous » êtes informé quelles en furent les fuites & tout » ce qu'il en eft réfulté de fâcheux. Maintenant » la Bavière eft coupée de la Bohème, & les » Autrichiens, maîtres de Pilfen, interceptent » en quelque forte les fecours que le maréchal » de Broglio peut attendre de la France. Mal- » gré les promeffes que les Saxons ont faites » au maréchal de Belle-Isle, loin de fe préparer » à les remplir & à fe joindre aux François, » j'apprends qu'ils quittent la Bohème & re- » tournent dans leur électorat. Dans cette fitua- » tion, où la conduite des Saxons eft plus que » fufpecte, & où il n'y a rien à efpérer de Mr. » de Harcourt, l'avenir ne me préfente qu'une » guerre longue & interminable, dont le prin- » cipal fardeau retomberoit fur moi. D'un côté, » l'argent des Anglois met toute la Hongrie » en armes ; d'un autre côté, les efforts de » l'impératrice-reine font que fes provinces » enfantent des foldats. Les Hongrois fe prépa- » rent à tomber fur la haute Siléfie : les Saxons, » dans les mauvaifes difpofitions que je leur » connois, font capables d'agir de concert avec » les Autrichiens, & de faire une diverfion dans

» mes pays héréditaires, à présent sans défense.
» L'avenir ne m'offre que des perspectives
» funestes, & dans une situation aussi critique
» (quoique dans l'amertume de mon cœur) je
» me suis vu dans la nécessité de me sauver du
» naufrage & de gagner un asyle. Si des con-
» jonctures fâcheuses m'ont obligé de prendre
» un parti que la nécessité justifie, vous me
» trouverez toujours fidele à remplir les en-
» gagemens dont l'exécution ne dépend que de
» moi. Je ne révoquerai jamais la rénoncia-
» tion que j'ai souscrite des pays de Juliers &
» de Bergue ; je ne troublerai ni directement
» ni indirectement l'ordre établi dans cette
» succession : plutôt mes armes tourneroient
» contre moi-même que contre les François. On
» me trouvera toujours un empressement égal à
» concourir à l'avantage du roi votre maître
» & au bien de son royaume. Le cours de cette
» guerre n'est qu'un tissu des marques de bonne
» volonté que j'ai données à mes alliés ; vous en
» devez être convaincu, ainsi que de l'authen-
» ticité des faits que je viens de vous rappeller.
» Je suis persuadé, Monsieur, que vous re-
» grettez avec moi que le caprice du sort ait
» fait avorter des desseins aussi salutaires à l'Eu-
» rope qu'étoient les nôtres. Je suis, &c ».

20 Juin 1742. Voici la réponse du cardinal:
» Sire, votre majesté jugera aisément de la

» vive impression de douleur qu'a faite sur moi » la lettre dont il lui a plu m'honorer du 10 » de ce mois. Le triste événement qui renverse » tous nos projets en Allemagne, n'eût pas » été sans ressource, si votre majesté avoit pu » secourir Mr. de Broglio & sauver du moins » la ville de Prague; mais elle n'y a pas trouvé » de possibilité, & c'est à nous à nous conformer » à ses lumières & à sa prudence. On a fait de » grandes fautes, il est vrai, il seroit inutile » de les rappeller; mais si nous eussions réuni » toutes nos troupes, le mal n'eût pas été sans » remède : il ne faut plus y songer & ne pen- » ser qu'à la paix, puisque votre majesté la » croit nécessaire, & le roi ne la désire pas » moins que votre majesté; c'est à elle à en » régler les conditions, & nous enverrons un » plein-pouvoir au maréchal de Belle-Isle, pour » souscrire à tout ce qu'elle aura arrêté. Je » connois trop sa bonne foi & sa générosité, » pour avoir le moindre soupçon qu'elle con- » sente à nous abandonner, après les preuves » authentiques que nous lui avons données de » notre fidélité & de notre zèle pour ses inté- » rêts. Votre majesté devient l'arbitre de l'Eu- » rope, & c'est le personnage le plus glorieux » que votre majesté puisse jamais faire. Ache- » vez, Sire, de le consommer, en ménageant » vos alliés & l'intérêt de l'empereur autant

» que possible. Et c'est tout ce que je puis avoir
» l'honneur de lui dire dans l'accablement où
» je me trouve. Je ne cesserai de faire des
» vœux pour la prospérité de votre majesté,
» & d'être avec tout le respect, &c. »

Ce fut ainsi que se termina cette alliance, où chacun de ceux qui la formoient, vouloit jouer au plus fin; où les troupes de différens souverains étoient aussi désobéissantes à ceux qui étoient à la tête des armées, que si on les avoit rassemblées pour désobéir; où les camps étoient semblables aux anarchies; où tous les projets des généraux étoient soumis à la révision d'un vieux prêtre, qui sans connoissance ni de la guerre ni des lieux, rejetoit ou approuvoit souvent mal-à-propos les projets importans dont il devoit décider; ce fut là le vrai miracle qui sauva la maison d'Autriche; une conduite plus prudente rendoit sa perte inévitable.

Dès que les ratifications de la paix furent échangées entre les Prussiens & les Autrichiens, le roi d'Angleterre la garantit dans la forme la plus solemnelle, avec la sanction du parlement, conformément aux vœux de toute la nation, qui le désiroit ainsi. Le lord Carteret fut le principal promoteur de cet ouvrage, parce qu'il se flattoit d'engager incessamment la Prusse dans la guerre qu'il méditoit contre la France. Il avoit déjà rassemblé en Flandre,

comme nous l'avons dit, 16,000 Anglois, autant de Hanovriens, auxquels 6,000 Heſſois ſe joignirent. Le roi de Suède, landgrave de Heſſe, en avoit un nombre pareil au ſervice de l'empereur, & il eût pu arriver que Heſſois contre Heſſois euſſent été engagés par honneur à s'entredétruire; tant l'intérêt ſordide aveugle les hommes! Ces troupes qui s'aſſembloient en Brabant, ne donnoient pas aſſez d'inquiétude aux François pour qu'ils négligeaſſent de ſauver Mr. de Broglio. On envoya Mr. de Maillebois avec ſon armée en Bohème, pour ſecourir un maréchal & une armée Françoiſe aſſiégée dans Prague. Les Pariſiens, qui aiment aſſez à plaiſanter ſur tout, appellèrent cette armée celle des Mathurins, parce qu'elle devoit délivrer des priſonniers. Mr. de Maillebois paſſa le Rhin à Manheim & dirigea ſa marche ſur Éger. Depuis que les Pruſſiens avoient fait leur paix & que les Saxons s'étoient retirés chez eux, la fortune s'étoit entiérement déclarée pour la reine de Hongrie. Le prince de Lorraine, après avoir pris Pilſen, vint ſe camper proche de Prague. Mr. de Broglio avoit pris auprès de Bubenitz une poſition qui lui étoit très-déſavantageuſe. Le canon des ennemis l'obligea de l'abandonner & de ſe réfugier dans Prague avec toutes ſes troupes; il ne tarda pas à s'y voir aſſiégé. Les troupes

Allemandes de la Reine formèrent l'inveſtiſſement du petit côté ; les Hongrois, les Croates & les troupes irrégulières l'enfermèrent depuis le Ratſchin juſqu'à la porte neuve, & ils établirent des communications par des ponts ſur la haute & la baſſe Muldau. On regarde comme l'événement le plus mémorable de ce ſiège la grande ſortie des François, dans laquelle ils tuèrent & prirent 3,000 hommes aux ennemis, & leur enclouèrent le canon qu'ils avoient en batteries. Les maréchaux de Belle-Isle & de Broglio rentrèrent triomphans dans Prague au retour de cette expédition, ſuivis de leurs priſonniers & des trophées qu'ils venoient d'emporter. Si les François ſe rendoient redoutables aux Autrichiens par la vigueur de leur défenſe, ils n'en étoient pas moins à plaindre dans l'intérieur de leur armée : leur ſituation étoit digne de pitié, tant par la méſintelligence de leurs chefs, que par l'affreuſe miſère à laquelle ils étoient expoſés. La diſette étoit ſi grande, qu'ils tuoient & mangeoient leurs chevaux, pour ſuppléer à la viande de boucherie, qu'à peine on ſervoit à la table des maréchaux. Dans cette ſituation déſeſpérée, où ils ne voyoient dans l'avenir que la mort ou l'ignominie, Mr. de Maillebois vint à leur ſecours pour les délivrer. Si l'on avoit donné carte blanche à ce maréchal, le deſtin de la Bohème auroit pu changer ; mais de

de Verſailles le cardinal le menoit à la liſière. Les occaſions étoient perdues pour ce maréchal, parce qu'il n'oſoit en profiter. La cour de Vienne ſentit le coup que le cardinal pouvoit lui porter ; trop foible pour le parer, elle eut recours à la ruſe, qui ſuppléa à ce qui lui manquoit en force. Le comte Ulefeld, miniſtre des affaires étrangères de la reine de Hongrie, connoiſſant le caractère du cardinal, ſut ſi bien l'amuſer par des négociations, qu'il donna à Mr. de Khevenhuller le temps d'accourir de la Bavière & de joindre le prince de Lorraine. Les François ſe laiſsèrent ſi bien amuſer, que les Autrichiens gagnèrent une marche ſur eux & réduiſirent Mr. de Maillebois à choiſir entre le combat ou la retraite ; il fut blâmé généralement de n'en être pas venu aux mains avec le prince Charles. Cependant il étoit innocent: nous ſavons avec certitude que ſa cour lui avoit donné l'ordre poſitif de ne rien riſquer. Mr. de Maillebois obéit donc ; & comme il lui étoit impoſſible de s'approcher de Prague ſans engager une affaire générale, il retourna ſur ſes pas & ſe rapprocha d'Éger. Cette diverſion, quoiqu'incomplète, produiſit des effets avantageux à ces troupes renfermées dans Prague. Les maréchaux de Belle-Isle & de Broglio, débarraſſés de l'armée Autrichienne, firent de gros détachemens pour amaſſer des proviſions,

& ravitaillèrent la ville. Mr. de Maillebois, qui devenoit inutile en Bohème où il n'avoit presque aucun pied, prit par Ratisbonne & Straubingen, & se joignit avec le maréchal de Seckendorff, qui commandoit les troupes de l'empereur en Bavière. Si l'armée de Maillebois eût pu contenir plus long-temps celle du prince Charles de Lorraine en Bohème, Mr. de Seckendorff auroit pu reprendre Paffau, Straubingen, & toutes les villes qui tenoient encore pour les Autrichiens. Mr. de Maillebois tenta inutilement de reprendre Braunau. Le prince de Lorraine l'avoit suivi en Bavière, & comme la saison étoit avancée & les deux armées accablées de fatigues, elles prirent chacune leurs quartiers d'hiver.

Les affaires de la maison d'Autriche étoient sur un pied assez incertain en Italie. Les Espagnols, sous les ordres de Mr. de Montemar, avoient pénétré jusqu'au Ferrarois. Le maréchal de Traun les ayant obligés de reculer un peu, la reine d'Espagne, qui ne vouloit pas que ses généraux mollissent, envoya Mr. de Gages en Italie pour relever Mr. de Montemar.

L'année 1742 pouvoit s'appeller celle des diversions : l'invasion de Mr. de Khevenhuller en Bavière, celle du roi en Moravie, cette armée que les Anglois rassembloient en Flandre, la marche de Mr. de Maillebois en Bohème,

la flotte de l'amiral Matthews, qui menaça de bombarder Naples, pour obliger le roi à la neutralité ; le passage de Dom Philippe par la Savoie, pour engager le roi de Sardaigne à retirer ses troupes de l'armée Autrichienne sur le Panaro. Aucune de ces diversions ne répondit entiérement au but que les auteurs s'en étoient proposé. Depuis la retraite de Mr. de Maillebois, Prague fut resserrée de nouveau par un corps de troupes légères de Croates & de Hongrois, qui en formoient l'investissement.

Pendant que tout ceci se passoit au midi de l'Europe, le gouvernement de la nouvelle impératrice s'affermissoit à Pétersbourg. Les ministres de cette princesse furent assez adroits pour endormir par leurs négociations & l'ambassadeur de France & Mr. de Lœwenhaupt qui commandoit les troupes Suédoises en Finlande. Les Russes usèrent habilement de ce temps pour renforcer leur armée. Dès que M. de Lascy, qui commandoit les troupes Russes, se vit en force, il marcha en avant ; il n'eut que la peine de se montrer, les Suédois plièrent partout : le nom Russe qu'ils ne proféroient qu'avec mépris du temps de la bataille de Narva, étoit devenu pour eux un objet de terreur : les postes inattaquables n'étoient plus des lieux de sûreté pour eux. Après avoir ainsi fui de poste en poste, ils se virent resserrés à Friedrichsham par les

Russes, qui leur coupèrent l'unique retraite qui leur restoit ; ces Suédois eurent enfin la foiblesse de mettre les armes bas, & signèrent une capitulation ignominieuse & flétrissante, qui imprima une tache à la gloire de leur nation ; 20,000 Suédois passèrent sous le joug de 27,000 Russes. Lascy désarma & renvoya les Suédois nationaux, & les Finnois prêtèrent serment de fidélité. Quel exemple humiliant pour l'orgueil & la vanité des peuples ! Ainsi les royaumes & les empires, après s'être élevés, s'affoiblissent & se précipitent vers leur chûte. C'est bien à ce sujet qu'il faut dire : Vanité des vanités, tout est vanité ! La cause politique de ces changemens se trouve vraisemblablement dans les différentes formes de gouvernement par lesquelles les Suédois ont passés. Tant qu'ils formoient une monarchie, le militaire étoit en honneur, il étoit utile pour la défense de l'état, & il ne pouvoit jamais lui être redoutable. Dans une république, c'est le contraire : le gouvernement doit en être pacifique par sa nature, le militaire y doit être avili ; on a tout à craindre de généraux qui peuvent s'attacher les troupes ; c'est d'eux que peut venir une révolution. Dans les républiques, l'ambition se jette du côté de l'intrigue pour parvenir ; les corruptions les avilissent insensiblement, & le vrai point-d'honneur se perd, parce qu'on peut faire fortune par des voies qui n'exi-

gent aucun mérite dans le poſtulant. Outre cela, jamais le ſecret n'eſt gardé dans les républiques; l'ennemi eſt averti d'avance de leurs deſſeins, & il peut les prévenir. Mais les François réveillèrent à contre-temps l'eſprit de conquête, qui n'étoit pas encore entiérement effacé de l'eſprit des Suédois, pour les commettre avec les Ruſſes, lorſque les Suédois manquoient d'argent, de ſoldats diſciplinés, & ſur-tout de bons généraux. La ſupériorité que les Ruſſes avoient alors, obligea les Suédois à envoyer des ſénateurs à Pétersbourg offrir la ſucceſſion de leur couronne au jeune grand-duc, prince de Holſtein & neveu de l'impératrice. Rien de plus humiliant pour cette nation que le refus du grand-duc, qui trouva cette couronne au-deſſous de lui. Le marquis de Botta, alors miniſtre Autrichien à Pétersbourg, dit au grand-duc, en lui faiſant compliment: » Je voudrois qu'il fût auſſi » facile à la reine ma maîtreſſe de conſerver ſes » royaumes, qu'il l'eſt à votre alteſſe impériale » d'en refuſer ». Sur ce refus du grand-duc, les prêtres & les payſans qui ont voix aux diètes, vouloient qu'on choisît pour ſucceſſeur de leur roi, le prince royal de Danemarck; les ſénateurs du parti François donnoient leurs ſuffrages au prince de Deux-Ponts; mais l'impératrice ſe déclara pour l'évêque d'Eutin, oncle du grand-duc, & ſa volonté l'emporta ſur l'influence des

autres partis. L'élection de ce prince ne se fit que l'année 1743, tant les cabales qui s'étoient formées à Stockholm tenoient les résolutions de la diète en suspens.

Depuis la paix de Breslau, les négociations ne finissoient pas. Les Anglois avoient dessein d'entraîner le roi dans la guerre qu'ils alloient entreprendre; les François vouloient l'engager dans des mesures incompatibles, avec la neutralité à laquelle il s'étoit obligé; l'empereur sollicitoit sa médiation: mais ce prince resta inébranlable. Plus la guerre duroit, plus la maison d'Autriche épuisoit ses ressources; & plus la Prusse restoit en paix, plus elle acquéroit de forces. La chose la plus difficile dans ces conjonctures étoit de maintenir tellement la balance entre les parties belligérantes, que l'une ne prît pas trop d'ascendant sur l'autre. Il falloit empêcher que l'empereur ne fût détrôné, & que les François ne fussent chassés d'Allemagne; & quoique les voies de fait fussent interdites aux Prussiens par la paix de Breslau, ils pouvoient par les intrigues parvenir aux mêmes fins que par les armes: l'occasion s'en présenta tout de suite. Le roi d'Angleterre s'étoit proposé d'envoyer ses troupes de Flandre au secours de la reine de Hongrie: ce secours auroit perdu sans ressource les affaires de l'empereur & de la France. Un danger aussi pressant mit le roi dans la nécessité

d'employer les repréſentations les plus fortes ; il alla juſqu'à menacer le roi d'Angleterre d'entrer dans ſon électorat, s'il haſardoit de faire paſſer le Rhin à des troupes étrangères, pour les introduire dans l'Empire ſans le conſentement du corps germanique. Par des inſinuations plus douces, les Hollandois ſe laiſsèrent perſuader de ne point joindre alors leurs troupes à celles des alliés de la reine de Hongrie, & les François ayant le temps de reſpirer, pourvurent à leur défenſe. Les Pruſſiens ne réuſſirent pas de même dans un projet qu'ils avoient formé pour le maintien de l'empereur. Ce projet avoit pour but de ſoutenir les troupes de ce prince en Bavière. Les François avoient deux raiſons pour y concourir ; la première, c'eſt qu'en abandonnant la Bavière, ils étoient contraints de repaſſer le Rhin, & de ſonger à la défenſe de leurs propres foyers ; la ſeconde, qu'ayant fait un empereur, il y avoit de la honte pour eux à l'abandonner & à le livrer, pour ainſi dire, à la merci de ſes ennemis. Mais leurs généraux avoient perdu la tête, & la terreur plus forte que le raiſonnement les ſubjuguoit : pour remplacer leurs troupes en quelque manière, on avoit deſſein de former une aſſociation des cercles, qui mettroit ſur pied une armée de neutralité ; ſous ce prétexte, le roi auroit pu y joindre ſes troupes, & cette armée auroit cou-

vert la Bavière. Cette affaire manqua par la crainte servile que les princes de l'Empire avoient de la maison d'Autriche. La reine de Hongrie menaça, les princes tremblèrent, & la diète ne voulut rien résoudre. Si la France avoit soutenu ce projet par quelques sommes distribuées à propos, il auroit réussi : la plus mauvaise économie d'un prince est de ne savoir pas dépenser son argent, lorsque les conjonctures l'exigent. Ainsi finit l'année 1742, dont les événemens variés servirent de prélude à une guerre qui se fit avec un plus grand acharnement. Les François étoient les seuls qui désirassent la paix. Le roi d'Angleterre, trop préoccupé de la foiblesse du gouvernement François, croyoit qu'il suffisoit d'une campagne pour l'abattre ; la reine de Hongrie couvroit son ambition sous le voile d'une défense légitime : nous verrons dans la suite comment de partie belligérante elle devint l'auxiliaire de ses alliés.

La Prusse tâcha de profiter de la paix dont elle jouissoit pour rétablir ses finances ; les ressources étoient usées ; il falloit laborieusement en assembler de nouvelles, perfectionner (la hâte ayant empêché de le faire) ce qu'il y avoit de défectueux encore dans les recettes de la Silésie ; payer les dettes des Autrichiens aux Anglois. On entreprenoit en même temps de fortifier cinq places à neuf, Glogau, Brieg, Neisse, Glatz

& Cosel; on faisoit dans les troupes une augmentation de 18,000 hommes; tout cela demandoit de l'argent & beaucoup d'économie, pour en accélérer l'exécution. La garde de la Silésie étoit commise à 35,000 hommes qui avoient servi d'instrumens à cette conquête. Ainsi, loin de profiter de cette tranquillité pour s'amollir, la paix devint pour les troupes Prussiennes une école de guerre. Dans les places se formoient des magasins; la cavalerie acquéroit de l'agilité & de l'intelligence, & toutes les parties du militaire concouroient avec une même ardeur à l'affermissement de cette discipline, qui rendit autrefois les Romains vainqueurs de toutes les nations.



TABLE DES MATIÈRES

DE

L'HISTOIRE DE MON TEMPS.

TOME I.

INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

